UNIVERSITÉ FRANÇOIS - RABELAIS DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE SHS
HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS

THÈSE

présentée par :

Sandra R. ALLOGHO-OBA

soutenue le : **15 décembre 2009**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François - Rabelais**
Discipline/ Spécialité : Lettres-Modernes/ Littérature française

L'EXPRESSION DU MOI DANS LE *JOURNAL* DE JULIEN GREEN : 1943-1954

THÈSE dirigée par :

Monsieur LEUWERS Daniel Professeur, Université François - Rabelais

RAPPORTEURS :

Madame GUEDJ Colette Professeur émérite, Université de Nice
Monsieur SANZ Téofilo Professeur, Université de Burgos

JURY :

Madame GUEDJ Colette Professeur émérite, Université de Nice
Monsieur LEUWERS Daniel Professeur, Université de Tours
Monsieur MEUNIER Jean-Louis Professeur, Université de Nîmes
Monsieur SANZ Téofilo Professeur, Université de Burgos

Je dédie ce travail à ma fille Eden, à mon fiancé Thomas, à ma mère Pauline,
à mon père David, à ma sœur Armelle et à ma grand-mère Marie-Julie.

Remerciements

Cette thèse, présentée ici sous sa forme finale, est le fruit d'un long travail d'investigation et d'immersion dans le monde de Julien Green, un mélange d'abnégation et d'exaltation intellectuelle. Mais, si ce travail est avant tout personnel, le mérite est certainement à partager avec tous ceux qui ont permis de près ou de loin à sa réalisation. L'investissement de mon Moi n'a été possible que par le soutien et les conseils d'autrui. Ce sont toutes ces personnes que j'aimerais remercier à présent.

Parmi tous ceux qui ont apporté généreusement leur contribution à ce travail, je tiens d'abord à exprimer ma gratitude et mon profond respect pour Monsieur Daniel LEUWERS qui a bien voulu diriger ma recherche. Merci pour ses judicieux conseils, sa disponibilité et son amabilité.

Mes remerciements s'adressent également à tous les enseignants de l'UFR Lettres et Langues dont j'ai pu bénéficier du soutien et des enseignements. J'ai beaucoup appris, et c'est bien là le principal.

Cette thèse représente pour moi une période intense de ma vie, une expérience déterminante tant sur le plan professionnel que personnel. Rétrospectivement, je mesure le parcours et l'enrichissement : l'expatriation, la découverte, le mélange des cultures, puis les rencontres, l'orientation professionnelle, enfin mon fiancé et ma fille.

Pour ce, je tiens à remercier profondément mon fiancé Thomas LEFEBVRE pour son amour et son soutien. Il a su m'insuffler l'énergie nécessaire quand il m'en manquait, ranimer la flamme qui m'a souvent réchauffée autant qu'éclairée.

Je pense bien sûr à ma fille Eden LEFEBVRE et la remercie pour tout ce qu'elle est, c'est-à-dire tout pour moi. Elle m'élève, me remplie de bonheur et de fierté. Cette thèse lui est décernée. Elle m'a permis de me dépasser et je veux qu'elle soit fière de moi.

Mes remerciements vont également à mes chers parents et à ma grande famille.

A mon bien heureux père, David ALLOGO-OBAGHE dont le souci premier est de me voir briller de toutes les étoiles.

A ma tendre mère, Pauline ALLOGO BOUKANDOU, pour l'amour et l'attention qu'elle ne cesse de me vouer et pour son don de sacrifice quant à ma réussite. Je sais que ce travail est un peu un accomplissement personnel pour elle.

Je pourrais exprimer la même gratitude envers mes grands-parents pour leur affection, et notamment Marie-Julie qui veille tant à notre épanouissement.

Je ne peux oublier de remercier ma bien-aimée sœur, Armelle ALLOGO, pour son écoute, ses conseils et sa présence. Je loue notre complicité. Je pense aussi naturellement à mes neveux, Rayann, Chrismaël et Mathis, pour la joie qu'ils m'ont toujours apportée.

Je remercie également l'ensemble de ma famille : mes oncles et mes tantes qui n'ont jamais cessé de m'orienter, de m'encourager et de m'aider, puis mes frères et mes sœurs qui m'ont toujours témoigné de leur confiance et de leur enthousiasme.

Ma reconnaissance s'étend également à toute ma belle-famille pour leur soutien et leur grande ouverture. Et plus particulièrement à mes beaux-parents, M. et Mme LEFEBVRE, pour leur générosité infinie et leurs encouragements ; puis à Pierre, Aïda et Adrien LEFEBVRE pour leur très grande gentillesse.

Merci aussi à tous mes amis, trop nombreux pour pouvoir tous les cités. J'apprécie tant leur humour, la perspicacité de leurs idées et leur soutien inébranlable.

Enfin, à toutes les personnes qui m'ont aidé de près ou de loin, je dis merci.

Résumé

Socrate prônait, jadis, la connaissance de soi comme l'un des fondements de la sagesse. Aujourd'hui, l'Homme tourmenté par son existence, se livre encore à cette étude du moi : c'est le cas de Julien Green qui, depuis son enfance, pose la question de son identité : *« Depuis ma jeunesse, j'ai été préoccupé par le mystère de l'identité [...] Je me demande [...] si nous savons qui nous sommes*[1]*».*

Si Julien Green s'interroge avec tant d'avidité sur lui-même, c'est que sa situation est mise en question et qu'il lui faut retrouver les assises d'un nouvel équilibre dans un monde où il se sent parfois étranger. Il n'est pas sûr qu'il les ait trouvées, mais il est certain que *le Journal intime*, en tant que genre pratiqué et reconnu, exprime l'interrogation de l'individu face à lui-même et face à sa position dans le monde : *« Le journal que je me propose de tenir le plus régulièrement qu'il me sera possible m'aidera, je crois, à voir plus clair en moi-même.*[2] *»* Ces pages du *Journal* nous permettent donc de pénétrer les arcanes de son imaginaire, de plonger avec lui dans son monde intérieur et de comprendre par empathie le drame spirituel qui déchire son être. Julien Green est perpétuellement en lutte contre lui-même, contre un moi désirant et un moi qui refuse de succomber aux flammes de son homosexualité. Si son âme est avide de spiritualité, son corps, lui, est à l'affût du plaisir charnel. Il lui faut, spirituellement, choisir entre Dieu et le profane du quotidien. C'est ce déchirement de l'être incapable de choisir entre deux réalités qui habite Julien Green.

Malgré cette souffrance, le *Journal* de Green n'est pas l'œuvre d'un esprit pessimiste. Le diariste peut être triste et nostalgique d'un ailleurs, mais il a une exceptionnelle aptitude au bonheur. En effet, le bonheur triomphant de vivre, d'aimer et d'écrire ; la certitude de l'amour divin et de la foi qui dominent le *Journal* procure à son auteur, au-delà des angoisses, une forme de bien-être. L'œuvre de Green s'inscrit au nombre de celles qui font voir *« qu'à travers toute vie il y a le fil d'or de l'amour de Dieu*[3]*. »*

---

[1] Lettre du 6 avril 1973.

[2] Julien Green, *Journal*, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade IV, Paris, Gallimard, 1975, p. 24.

[3] Julien Green**,** *Journal*, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade V, Paris, Gallimard, 1977, p, 525.

Abstract

Formerly, Socrates used to recommend the knowledge of the self as one of the fundament of wisdom. Nowadays, Man, troubled by his existence, goes on with that study of self: It is Julien Green's case who wonders about the question of his identity since his early childhood: *"From my youth, I have been wondering about the mystery of my identity [...]. I wonder [...] if we really know who we are*[4]*"*.

If Julien Green eagerly wonders about himself, it is because his situation is called into question and because he must find the basis of a new balance in a world where he sometimes feels foreigner. He may not have found them but what is certain is that his *Journal*, as a practised and acknowledged genre, expresses the questioning of the individual facing himself and opposed to his position in the world: *"The diary I intend to keep the most regularly will help me, I think, to see more clearly in myself.*[5]*"* These pages of the *Journal* will then allow us to enter the mysteries of his imaginary world, to plunge with him in his inner world and to understand by empathy the spiritual drama which tears his being. Julien Green is always struggling against himself, against a desiring self and another one who refuses to fall into the flames of his homosexuality. If his soul is eager of spirituality, his body is on the look-out for bodily pleasure. He needs, spiritually speaking, to choose between the sacred and the profane of everyday life. It is this tearing of the human being, unable to choose between both realities, which inhabits Julien Green.

Despite this perpetual suffering, the Julien Green's *Journal* it is not the work of a pessimistic spirit. The diarist can be sad and nostalgic of a distant world but he possesses an unusual aptitude to fortune. The triumphant luck to live, to love and to write, the certainty of faith and of the divine love which predominate in the *Journal*, provides the author, beyond the anxiety, with a vulnerable soul. The Julien Green's whole work is part of those which let us show that *"throughout the whole life, there is God's love gold thread*[6]*."*

---

[4] Lettre du 6 avril 1973.

[5] *Journal*, tome I, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade IV, Paris, Gallimard, p. 24.

[6] *Journal, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade V, Paris, Gallimard, 1977, p, 525.

Table des matières

Remerciements

Résumé

Abstract - Résumé en anglais

Introduction 1

Première partie **LES TOURMENTS DE JULIEN GREEN** 11

I/ Le moi souffrant 12

I.1/ La fragmentation du moi 12

I.2/ Sentiment de solitude 27

II/ Amour et désenchantement 38

II.1/ Le mystère de l'aveu impossible 38

II.2/ La mère absente. 46

Deuxième partie **L'AMBIVALENCE DU MOI** 57

I/ Inquiétudes d'ordre spirituel 58

I.1 / Inquiétudes spirituelles et crises spirituelles 58

I.2 / La hantise du péché 73

I.3 / La confrontation de l'énergie spirituelle et de l'émotion passionnelle 90

II/ Inquiétudes d'ordre extérieur 101

II.1/ Enjeux et paradoxes de la beauté 101

II.2/ Force et acharnement du désir 110

II.3/ Mépris de la chair et de la condition humaine 123

Troisième partie **OBSESSION DE L'INVISIBLE** 144

I / La primauté du spirituel 145

I.1/ Addiction de la Bible 145

I.2/ La passion des questions religieuses. 156

I.3 / L'ivresse de spiritualité, de l'invisible et de sainteté 164

II. / Au-delà de l'émiettement du moi 181

II.1 / De la conquête de soi à la quête du bonheur éternel 181

II.2 / La grâce du péché 190

II.3 / L'expérience du péché comme moyen d'instruction et d'humanité 201

Conclusion 210

Bibliographie 217

Introduction

Socrate prônait jadis, par la voix de l'oracle de Delphes, la connaissance de soi, l'étude de l'âme comme l'un des fondements de la sagesse. Aujourd'hui, l'Homme, tourmenté par son existence, frustré par sa *« différenciation »*[7] d'avec son semblable, se livre encore à cette étude du moi.

En effet, l'homme semble davantage se soucier de sa singularité, de son identité, de son être. L'étonnement que Maine de Biran éprouvait si vivement de se sentir exister suscite dès lors une question: *« Qu'est -ce que le moi? »*[8] A laquelle fait écho celle d'André Breton dès la première page de son œuvre *Nadja*: *« Qui suis-je ?*[9] *»* Aussi bien que celle de Delacroix: *« Qu'est-ce qu'un homme? »*[10] Ou de Malebranche *« Ce que nous voyons de l'homme n'est pas l'homme*[11]*. »* Nous pouvons en citer plusieurs.

Si l'individu s'interroge avec tant d'avidité sur lui-même, c'est que sa situation est mise en question et qu'il lui faut retrouver les assises d'un nouvel équilibre dans un monde où il se sent parfois étranger et où il lui est difficile d'évoluer. Il n'est pas sûr qu'il les ait trouvées aujourd'hui, mais il est certain que le Journal Intime, en tant que genre pratiqué et reconnu, exprime l'interrogation de l'individu face à lui-même et en face de sa position dans le monde.

---

[7] André Breton, *Nadja*, Paris, Gallimard, Folio, 1964, p.91.

[8] Alain Girard, *Le Journal intime*. Paris, Presses Universitaires de France, Bibliothèque de la philosophie contemporaine, 1963, p.496.

[9] André Breton, *Nadja*, Paris Gallimard, Folio, 1964, p.5.

[10] Delacroix cité par Alain Girard in. *Le Journal Intime*, Paris, Presses Universitaires de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1963, p. 496.

[11] Julien Green, *Journal,* tome VIII, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, Paris Gallimard, 1977, p. 180.

Et d'abord, qu'est-ce que le Journal Intime ? Qu'entend-on par journal personnel en ce début du XXIe siècle, à un moment où le genre connaît un développement sans précédent ? Quels sont, du *Journal* de Stendhal au *Mausolée des amants* d'Hervé Guibert, les caractères de ces textes, qu'on les appelle journaux intimes, journaux littéraires, journaux de voyage, journaux de guerre… ? Peut-on y trouver l'être dans toute sa dimension au travers de cette écriture intimiste ?

Tenter de répondre à cette question, c'est d'abord rencontrer la figure du diariste, source et objet du discours personnel, en retrait du monde et penché sur ses propres profondeurs, développant le discours qu'il ne tient pas devant autrui.

C'est ensuite lire les notes quotidiennes comme autant de saisies de l'instant et de jalons du passage du temps, qui font du journal une « espèce d'histoire », un récit apparemment sans structure, disparate et bigarré.

C'est encore poser la question de la destination, ou plus précisément de la figure de lecteur que le texte pose ou présuppose : comment le diariste, qui affirme souvent n'écrire que pour lui-même, prévoit-il, voire met-il en place une lecture extérieure ?

C'est enfin s'interroger sur le statut du genre : quelle littérarité le journal peut-il se voir reconnaître, par renversement des valeurs littéraires ?

Longtemps considéré comme un discours ordinaire, parent de l'agenda et du livre de comptes, et comme une écriture à fins personnelles, sans composition, le journal personnel est devenu aujourd'hui, dans les publications de grande diffusion et sur internet, l'une des formes les plus communes de témoignage individuel, quelle que soit l'expérience vécue. Il s'est aussi progressivement imposé dans le domaine littéraire, et notamment dans le domaine littéraire français et francophone, comme un genre […].

Et comme l'a montré Alain Girard[12], le Journal Intime a la particularité de présenter un homme en quête de soi et donc en perpétuelle interrogation sur son paysage intérieur. A ce juste titre Julien Green nous dit que le *« journal est une longue lettre que l'auteur s'écrit*

[12] Alain Girard. *Le Journal Intime*, op.cit., page non communiquée.

à lui-même, et le plus étonnant est qu'il se donne à lui-même de ses propres nouvelles[13]*. »* Dès lors, le journal se propose de peindre la vie privée de l'auteur et d'évoquer son existence dans sa dimension la plus personnelle, les secrets d'un être, ce qui est normalement tu ou caché en vertu des lois de la politesse ou de la décence.

Le Journal Intime s'arroge un droit de regard sur soi-même, il exprime la voix du moi profond et pour le dire avec Marguerite Yourcenar : *« C'est le portrait d'une voix. »*[14] . C'est le recueil des souffrances et des joies, le réceptacle de la vie ; c'est le miroir d'une âme dans le quotidien de l'intimité. D'où cet intérêt pour Julien Green et ses écrits.

Romancier français d'origine américaine, Julien Green fut profondément marqué par la foi catholique, qu'il préféra au protestantisme de sa mère. Son itinéraire solitaire fut largement reconnu, notamment par l'Académie française, dont il devint membre en 1971.

Auteur de plusieurs œuvres dont il a vu l'intégralité paraître dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Julien Green, à l'instar de Maine de Biran et d'André Breton pour ne citer qu'eux, éprouve également le besoin de se connaître, de *« ... découvrir ce qui se passe en lui »*[15]. Il ne cesse d'être à l'affût des moindres mouvements de son cœur et s'interroge indéfiniment sur son être, sur son visage réel et celui de l'humanité toute entière :

> *« Depuis ma jeunesse, j'ai été préoccupé par le mystère de l'identité dont Bloy si souvent parle dans son Journal. Je me demande non seulement si nous savons qui nous sommes, mais qui nous aurions pu être si nous n'avions pas presque toujours faussé le plan de Dieu*[16]*. »*

Toute l'œuvre de Julien Green nous apprend à regarder assez longuement dans le miroir pour voir surgir l'ombre qui se cache derrière notre propre visage.

---

[13] *Journal,* tome V, p.894, à la date du 14 janvier 1946.

[14] Marguerite Yourcenar. *Œuvres romanesques*, Bibliothèque de la Pléiade, P. 5 et 527.

[15] Jacques Petit, *Julien Green*, Paris, Desclée de Brouwer, Les écrivains devant Dieu, 1972.

[16] Lettre du 6 avril 1973.

Riche d'une double culture, il a réussi à acclimater dans notre littérature le monde de l'étrange et du rêve ; fécond et divers, il aura su, au cours d'une longue carrière, se renouveler dans plusieurs genres sans jamais se perdre. Roman, journal et théâtre ont toujours servi de miroirs à Green, comme à ses lecteurs. L'empathie avec les personnages greeniens consiste à partager leur vertige de l'altérité qui fissure l'identité, suscite le mystère, incite à une quête mortelle mais peut-être salvatrice. Que leur drame se déroule dans les troubles décors de Copenhague ou dans le Sud encore magique d'avant la Guerre de Sécession, il est toujours celui de la solitude tragique d'un moi multiple, brisé, divisé donc impuissant.

Les écrits de Julien Green témoignent de sa quête intérieure, de son déchirement entre ses aspirations religieuses et son homosexualité. Notes de travail, lectures, rencontres, voyages, rêves, inquiétudes, interrogations, tout s'entremêle pour exprimer l'interrogation existentielle sur soi-même. Toute son œuvre est parcourue par une même préoccupation — le salut —, qui se décline en thèmes récurrents : l'ombre et la nuit, le péché, le mal, la violence et la folie, la quête de l'identité. Ceux-ci se retrouvent également dans son théâtre (*Sud*, 1953 ; *l'Ombre*, 1956 ; *l'Automate*, 1985), dans ses récits autobiographiques (de *Partir avant le jour*, 1963 à *Jeunesse,* 1974) et surtout dans son *Journal*. Romancier de l'angoisse et du bonheur d'être, de l'incroyance et de la foi, du désir et de l'interdit, Julien Green est un être ambivalent à la recherche de soi-même. Dès lors, il entreprend de tenir un journal (personnel) qui accompagne sa vie depuis 1919.

L'union du quotidien et du général, de l'individu et de l'universel, du concret et du spirituel constitue une des caractéristiques essentielles du *Journal* de Green. L'aventure de la quotidienneté s'y unit à la profondeur de la méditation pour nous donner, en s'appuyant sur l'insignifiance des événements du jour, cueillis au hasard, mais avec art, un portrait de l'auteur précis et pénétrant. Julien Green ne fait pas son autoportrait, mais il le trace en filigrane au fil des mois et des années à travers ses notations, récits, souvenirs, pensées secrètes et anecdotes, se projetant tantôt dans le passé, tantôt vers l'avenir, mais sans cesser

de conférer fraîcheur et intensité à l'instant vécu livrant ainsi la vie intérieure d'une des plus riches personnalité de notre temps, d'une âme tourmentée, d'un grand artiste.

Le *Journal* de Julien Green est le plus volumineux de toute l'histoire de la littérature jusqu'à ce jour. Constitué de dix-huit volumes, il couvre tout le siècle, il a traversé tout le XXème siècle avec son auteur né en 1900 et mort en l998. Il est devenu l'œuvre d'une vie. A ce propos, Roger Martin du Gard disait du *Journal* de Green : *« Le Journal restera sans doute parmi les documents essentiels et les moins contestables de notre siècle*[17]*.»*

Rare auteur à avoir réalisé cet exploit, Julien Green est l'unique écrivain à être publié de son vivant chez la Pléiade. Son *Journal* est bien un journal du vingtième siècle, Green pose des questions fondamentales à propos du sens de la vie et des problèmes éthiques auxquels la conscience de l'homme ne peut éviter d'être confrontée. Sa tonalité est parfois pessimiste, voire tragique, mais la vision du monde de Green se refuse au désespoir et elle est indissociable d'une confiance fondamentale à l'homme et à son aptitude à la création.

Le *Journal* de Green constitue moins un simple témoignage sur la vie de l'époque de l'auteur, qu'une relation intime de ses états d'âme et de sa démarche vers la révélation de soi-même. Ce *Journal* qui se veut aventure spirituelle de l'auteur est en outre l'écho, non seulement de la genèse, mais aussi de la relecture de ses œuvres. Et c'est dans cette optique que s'inscrit le thème de notre étude qui n'est autre que l'expression du Moi dans *Le Journal* de Julien Green.

L'intérêt du *Journal,* dans le cas présent, par rapport aux œuvres romanesques et théâtrales de Julien Green se situe au niveau de la thématique. Dans le *Journal* de Julien Green, nous sommes frappés de constater que sont abordés certains sujets qui

[17] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green*, Ecrivains de toujours, Seuil, 1990, p. 184.

n'apparaissent pas dans ses romans, du moins jusqu'à *Moïra*. Il s'agit particulièrement des sujets d'ordre religieux mais aussi politique :

> *« […], il y a le croyant d'un côté et le romancier de l'autre. Le croyant parle dans son journal et se penche par-dessus l'épaule du romancier. A partir de Moïra seulement, il y a eu les premiers éléments d'une rencontre. Dans l'Ennemi, l'union s'est faite*[18]*. »*[19]

Ce qui, sans doute serait une insuffisance de taille pour notre étude. Il y a donc au centre du *Journal*, cette volonté de se rapprocher de Dieu, de s'élever spirituellement et surtout un désir de faire un bilan afin de se fixer. Si l'on veut tenter de saisir la religion de Julien Green, ce n'est peut-être qu'en essayant de suivre l'aventure intérieure qui s'inscrit sur deux registres : le *Journal* et *l'Autobiographie* disent les faits, les sentiments, l'œuvre romanesque ou dramatique laisse deviner des mouvements que l'analyse, si sincère fût-elle, saisirait mal. Si l'Autobiographie n'a pas retenu notre attention, c'est qu'elle s'achève aux années vingt.

En outre, toutes ses œuvres prennent naissance dans son *Journal*, étudier le *Journa*l revient alors à regarder, mais de manière furtive, toute l'œuvre de Julien Green. Cette vision panoramique des œuvres de Green nous permettra éventuellement d'aborder le sujet qui est le nôtre avec plus d'aisance (outils) et plus d'ouverture.

Le choix du *Journal* est aussi accentué par ce fait de distinction *: le Journal* de Julien Green est à la fois document sur une époque, sur les courants d'idées, sur les modes et en même temps document sur une personnalité hors du commun. C'est l'un des rares journaux en a comprendre tous les types : historique, documentaire et personnel. Et dans ce

---

[18] Julien Green, *Journal*, tome VI, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, IV, Paris, Gallimard, 1975, p. 1412, à la date du 13 mai 1955.

[19] Cette remarque ne vaut évidemment que pour les thèmes explicites de l'œuvre ; Julien Green, à d'autres moments notera les mouvements religieux dans *Léviathan, Épaves, Le visionnaire…Minuit*.

dernier cas, touchant à l'aspect les plus rares des journaux intimes : le domaine spirituel. Il y a de tout dans cette œuvre protéiforme

Toutefois, nous ne pouvons prétendre analyser *Le Journal* de Julien Green dans toute son étendue, notre étude portera particulièrement sur les volumes IV, V et VI qui aiguisent la réflexion en servant de tremplin à une foule d'observations. Ces trois volumes du *Journal* semblent être les jalons de cet incessant examen de soi : *« voir plus clair en soi-même »*[20] et faire du texte intimiste le reflet de ses angoisses quotidiennes. Nous devons retenir pareillement la fonction de communication ainsi que la fonction méta-textuelle ; l'angoisse existentielle se double de la difficulté de l'expression littéraire ainsi que d'une méditation de l'auteur doutant de se voir pleinement cerné.

En réalité, ces volumes sont davantage axés sur une réflexion sur soi-même et la définition de l'être y est explicitement recherchée. Les notes de travail, lectures, rencontres, voyages… rêves, tout semble s'entremêler pour exprimer l'interrogation existentielle sur soi-même et trouver peut-être des réponses à cette interrogation. C'est sans doute la raison pour laquelle *Le Journal* de Julien Green, commencé en 1928, débute par une déclaration d'intentions nettement formulée:

> *« Ce nouveau journal que je me propose de tenir le plus régulièrement possible m'aidera, je crois, à voir plus clair en moi-même. C'est ma vie entière que je compte mettre en ces pages, avec une franchise et une exactitude absolues*[21]*. »*

Julien Green semble attendre du secours de cette tentative quotidienne de clarification, il attend de se découvrir à travers l'écriture de son *Journal*. Est-ce alors dire

---

[20] Julien Green, *Journal*, tome I, *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, IV, Paris, Gallimard, 1975, p. 24, à la date du 17 septembre 1928. Pour les citations tirées du *Journal,* nous n'indiquerons que le *Journal*, sa tomaison, la page et la date. Il s'agit essentiellement des citations du *Journal* paru dans : *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, volume IV, Paris Gallimard, 1975.

[21] *Journal,* tome I, p, 24, à la date du 17 septembre 1928.

que l'écriture du Journal conduirait à l'éclatement et l'insoupçonnable révélation de soi? L'écrivain croit-il retrouver dans son œuvre une fidèle image de lui-même? Mais quelle idée se fait-il de lui- même?

Toutes ces questions que suscite notre thème (sujet) gravitent en réalité autour d'une question centrale: *« Qui suis-je? »*[22] *?* Cette question est le centre de cette interrogation sur soi-même. Question que se pose encore Julien Green lors de son discours de réception à l'académie Française en 1972. En même temps, cette question nous oblige à émettre un doute sur la possibilité d'interpréter comme un tout l'existence et l'œuvre d'un individu.

Dans son *Journal*, Julien Green nous invite à une promenade buissonnière sur les territoires multiples, il expose ses craintes, ses désirs et ses plaisirs au fil des jours. Ces notations semblent porter jusqu'à nous la révélation de sa vie intérieure, de son être .Car il faut le dire, le *Journal* au fil des années construit l'image profonde de l'écrivain dès lors qu'il est le réceptacle de l'expression du moi.

Un univers aussi riche que celui de Julien Green suscite le désir de le débroussailler. Nul n'est question de changer formes, courbes et méandres, mais de tracer des lignes directrices, d'isoler des étapes marquantes pour attraper au passage Julien Green qui se faufile dans cette immense création littéraire. Il n'est pas question de cloisonner la personnalité de Green ou de réduire son existence à son œuvre.

Dans l'écriture du Moi, la parole assume une fonction particulière: elle se tourne vers le sujet pour l'étudier. Aussi, à travers le hasard providentiel des mots, nous nous proposons d'explorer les expériences intérieures de Julien Green, d'analyser l'expression de son Moi afin de faire ressortir sa personnalité profonde.

---

[22] Ibid.

Il ne s'agit pas présentement d'interpréter comme un tout la personnalité profonde de Julien Green, notre but n'est pas d'entreprendre une étude minutieuse de l'ambiguïté du moi dans *Le Journal* de Julien Green, il est clair qu'elle pourrait, à elle seule, constituer l'objet d'un ouvrage important, notre ambition vise plutôt à dégager une part de son immense vie à travers l'écriture du moi, à rechercher sa véritable personnalité.

La lecture du *Journal* permet-elle réellement de saisir l'être au jour le jour dans sa continuité ? Ne contribue-t-elle pas en revanche à l'émiettement du Moi ? Toutes ces notations du *Journal* de Julien Green ne portent pas jusqu'à nous la violence de vivre d'un homme livré à toutes les passions, à tous les plaisirs de la chair ? Peuvent-elles nous aider à mesurer la place et l'importance de l'être ? Nous touchons ici le cœur de notre problématique

C'est dans cette perspective que nous envisageons d'élaborer notre travail en trois parties. Dans la première partie, il conviendra de révéler l'expression du trop plein de souffrances du diariste, de l'homme confronté aux malheurs de l'existence. La deuxième partie quant à elle se chargera de traduire l'ambivalence qui se joue dans l'univers greenien, univers où tous les contraires semblent s'attirer tandis que la troisième partie évoquera la démarche spirituelle de Green vers un bonheur éternel, au-delà de toutes souffrances et de toutes contradictions.

Première partie

LES TOURMENTS DE JULIEN GREEN

I/ Le moi souffrant

I.1/ La fragmentation du moi

La question « *qui sommes-nous*[23] *? »* Impose d'emblée de travailler sur notre identité personnelle et implique la notion de connaissance de soi.

Cette même question soulève le problème des frontières du moi. Où commence le moi et où s'arrête-t-il ? Qu'est-ce qui fait que je suis moi ? Où commence mon individualité par rapport aux autres ? Se pose alors le problème de l'unité. Quand est-ce que je suis moi ? Où est véritablement le moi ? « *Mais ne suis-je pas moi-même unique et multiple?* [24]» Ce sont des questions que se posent encore Julien Green alors âgé de cinquante deux ans. Et si le diariste a voulu tenir un journal, c'est justement pour essayer de saisir l'être qu'il est :

> *« Ce nouveau journal que je me propose de tenir le plus régulièrement possible m'aidera, je crois, à voir plus clair en moi-même.*[25] *»*

Julien Green a toujours été à la conquête de soi, la question de son existence n'a jamais cessé de l'interpeller et chaque fois qu'il avait à décliner son identité, il éprouvait une impression d'étrangeté :

---

[23] Julien Green, *Qui sommes-nous* ? Discours de réception à l'Académie française, Paris, Plon, 1972, page non communiquée.

[24] *Journal*, tome VI, p.1271, à la date du 28 mars1952.

[25] *Journal,* tome I, p. 24, à la date du 17 septembre 1928.

« Chaque fois qu'il m'arrive d'avoir à dire mon nom, et mon prénom, j'éprouve un très léger choc et je me dis : 'Ce n'est pas moi, je ne suis pas celui-là'. Une autre personne est en moi, et je ne la connais pas[26] *».*

Mais alors, qui est Julien Green ? Ce sentiment d'étrangeté, de la non-identité commence en réalité avec ses origines. Sa mère Mary-Adélaïde Hartridge et son père Edward Green sont tous deux descendants d'émigrés anglais nés dans les Etats du sud des Etats-Unis. A la suite des difficultés économiques, Edward Green décide, en 1893, d'émigrer en France, d'abord au Havre puis à Paris. C'est là que le 6 septembre 1900, Julian Hartridge Green devenu par la suite Julien Green voit le jour : il est le benjamin d'une famille de sept enfants. Green grandi entouré de ses cinq sœurs, son frère, de quinze ans son aîné, est retourné vivre aux Etats-Unis en 1904, le diariste ne l'a presque pas connu. Julien Green sera alors imprégné de deux cultures : la culture du pays dans lequel il vit : la France et la culture du pays dont ses parents sont originaires : le Sud des États-Unis.

Si à l'école Julien Green se comportait comme ses camarades français en adoptant progressivement leurs habitudes, à la maison il redevenait américain et lisait avec sa mère Shakespeare, Dickens et surtout la King-James Bible. C'est décider de vivre dans l'étrangeté, choisir délibérément de se maintenir dans la non-identité, à cheval sur deux cultures. Cela lui a valu d'être rejeté par ses compatriotes en plus de lui donner ce sentiment de non appartenance.

« Les français m'ont reproché de rester américain, et les Américains me considèrent comme un expatrié, donc un étranger[27] *»*

---

[26] Julien Green cité par Matz Wolgang in, *Julien Green*, Paris, Gallimard, Arcades, 1998, p. 11.

[27] Philippe Vannini, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Magazine littéraire n° 459, 01/12/2006.

Bien que né à Paris, l'écrivain d'expression française a conservé sa nationalité américaine. Il a refusé la nationalité française, il n'a cessé de répéter qu'il n'était pas français, mais américain, et que sa patrie était le Sud. Pourtant il a francisé son prénom, écrivait en français et vivait à Paris. Une telle attitude peut sembler paradoxale pour quelqu'un qui est profondément lié à ses origines. En réalité, Julien Green garde la nationalité américaine pour des raisons familiales : *« Mon désir de rester américain est une fidélité à ma mère, mais aussi à mon père et à toute ma famille du Sud*[28] *»*

Beaucoup l'ont oublié, d'autres comme Gide, n'ont jamais pu situer l'origine du diariste le faisant soit naître à la Nouvelle Orléans, en Amérique du Sud voire au Canada. Cette confusion n'est-elle pas liée, au fait même, que son origine réelle est dans un pays qui n'existe plus comme nation ? Cette confusion ne vient-elle pas, en revanche, de la difficulté que le diariste, lui-même, éprouve à se situer dans le monde, à définir son identité ? A ces deux questions, l'auteur répond par l'affirmatif :

> *« Oui. Je suis d'un pays qui n'existe plus comme nation indépendante, mais ce pays, le Sud, existe encore sur le plan de l'art et de la littérature. La vraie littérature américaine est du Sud. Poe, Twain, Faulkner […] sans oublier Margaret Mitchell sur un autre plan. C'est la revanche du Sud. […] Le sud existe donc comme nation dans mon esprit. »*

Le Sud a une résonnance particulière dans l'esprit de Julien Green, pour mener à bien notre étude, nous devons, tant soit peu, considérer ce que ce pays représente pour lui. Julien Green est marqué par la légende du Sud lointain, sa mère originaire de Savannah ne s'est jamais remise de la de la guerre de Sécession des années 1860 qui marque la défaite des Etats du sud des Etats-Unis. Elle n'hésitait pas à faire part de sa douleur à son jeune fils :

---

[28] Ibid.

« Chez nous, ma mère nous en parlait souvent, mais elle avait quitté son pays alors que les plaies du Sud venaient seulement de se refermer, et j'imaginais que, les années aidant, cette douloureuse histoire était à peu près oubliée. Or, il paraît que non. Quand j'étais à l'Université, je ne parlais à personne de « la Guerre », parce que cela me rendait trop triste. Je ne pouvais pas lire un livre sur l'histoire de cette époque sans un secret et déraisonnable espoir que tout allait bien finir et qu'au bout du compte nous allions gagner. Les paroles de ma mère demeuraient en moi comme un petit évangile de la rébellion. Elle était incapable de haïr le Nord, mais elle aimait le Sud d'un amour qui ne connaissait ni la tiédeur ni les compromis[29]*. »*

En effet, sa mère, Adélaïde Green lui parlait beaucoup du Sud, de ses paysages et de la guerre de Sécession. Julien Green, né en France, ne connaissait donc de l'Amérique que ce que sa mère lui en avait dit. C'est d'ailleurs à partir de ces récits qu'il s'imaginait l'Amérique et qu'il l'associa à cet âge d'or que fut son enfance. Sa mère aura su lui transmettre son amour pour ce pays, sa nostalgie et aussi sa souffrance. Julien Green, jusqu'à la fin de sa vie, restera marqué par le Sud. Même l'œuvre tardive, *Dixie*[30], que Green a achevée à quatre-vingt-quatorze ans, porte les traits de la réalisation d'un fantasme, du retour rêvé, imaginaire, au pays de la mère. Rien d'étonnant que le diariste ressente un sentiment d'étrangeté car il porte la trace d'un pays qui n'existe plus comme une nation indépendante.

Ce sentiment d'étrangeté est redoublé lorsque pour la première fois Julien Green se rend sur la terre de ses origines. En fait, en 1919, son oncle maternel Walter Hartridge l'invite pour un séjour d'études de quatre ans. Julien Green étudie dès lors les langues et la littérature à l'université de Virginie. Mais il se sent davantage envahi par le sentiment

[29] *Journal*, tome I, p. 277, à la date du 14 décembre 1933.

[30] Julien Green, *Dixie,* Paris, Fayard, 1995.

d'étrangeté et de non identité dans ce pays qu'il ne connaît qu'à travers les récits de sa mère. La réalité qui l'entoure lui demeure inconnue. De l'atmosphère bourgeoise de la France, il passe à une société encore quasiment féodale, fière de ses traditions. Green avait du mal à franchir le pas vers ce nouveau monde ; il se sentait souvent seul, abandonné à lui-même. L'homme ne se connaît qu'à travers ses propres gestes et actes mais ses actes eux-mêmes lui paraissent en partie mystérieux. Le *Journal* peut de ce fait être une réponse à cette quête permanente de soi car son écriture a été motivée par le désir de l'auteur de se connaître, de se comprendre et de comprendre les autres

Julien Green s'est toujours senti double, il y a comme quelqu'un en lui qu'il n'est pas. Il y a ce moi qu'il est et celui qu'il voudrait être présentant ainsi d'une part le visage d'un pécheur et d'autre part celui d'une personne qui se voudrait pur, dénué de tout péché. Nous comprenons dès lors pourquoi il mentionne dans son *Journal* : *« Je faisais ce que je ne voulais pas, et je ne faisais pas toujours ce que je voulais. Je voulais et en même temps je ne voulais pas*[31] *.» « Mais ne suis-je pas moi-même unique et multiple […]?*[32] *»* Ce qui est certain, c'est que le diariste est comme saint Paul, qui s'est toujours demandé: *« comment se fait-il que le bien que je voudrais faire je ne le fais pas, et le mal que je ne voudrais pas faire je le fais ?*[33] *»*

Les confessions d'Augustin[34] racontent à ce propos l'histoire personnelle d'une conversion et témoignent l'évolution spirituelle et intérieure. Le moi de Saint Augustin est pathétique, il est souffrant et s'oppose au modèle héroïque. Il est divisé entre les différents interdits. On voit bien chez Augustin le « ça » et le « surmoi ». On a un ensemble de passages témoignant du mystère de l'individu. Mais il arrive à dépasser ce problème en disant que Dieu le connaît donc son moi peut s'écrire. La conscience spirituelle voit le

---

31 Julien Green, *Terre lointaines*, Paris, Grasset, 1966, p. 1260.

32*Journal,* tome VI, p. 1271, à la date du 28 mars1952.

33 Nous n'avons pas pu retrouver la référence de cette citation.

34 Jean François Lyotard, *Les confession d'Augustin*, Galilée, 1998.

jour. La conception que chaque individu a dans la collectivité change. La religion chrétienne demande une adhésion intime. La conscience spirituelle prend une place sur la cité. La vie de l'âme l'emporte sur celle du corps et sur celle de la cité : on est chrétien avant d'être Romain, de même qu'on est une personne avant d'être un citoyen.

C'est ce sentiment d'étrangeté qui accentue *la* quête d'identité de Julien Green. Mais, tenter d'entreprendre une telle démarche, N'est-elle pas périlleuse ?

On remarque dans le *Journal* de Julien Green la difficulté qu'est l'entreprise de l'écriture du moi. C'est un Journal fragmentaire: « *toutes ces choses se trouvent éparses dans mon Journal*.[35] » Par conséquent, la lecture du Journal ne peut que révéler un moi éparpillé, fragmenté.

La particularité du Journal Intime est que le sujet est l'objet de son étude, il s'agit de la double instance : Julien Green est à la fois sujet et objet de son étude, il s'écrit avec sa subjectivité nous livrant ainsi sa vérité qui n'est pas forcément la vérité. Il se regarde de l'extérieur comme si il était l'autre. Cela écarte toute possibilité d'unité, ce qui devait être quête identitaire devient alors écartèlement de l'être. Aller à la recherche du moi se révèle être une entreprise périlleuse car tout ne peut pas s'écrire. Julien Green lui même à toujours déploré l'insuffisance du langage : les mots ne traduisent pas toujours la pensée, ils la déforment, la trahissent :

> *« Laissé de côté le journal. Quand je ne le tiens pas, c'est qu'il se passe quelque chose que je n'arrive pas à exprimer. Dans le cas présent, il y peut-être un éloignement de plus en plus grand pour le genre de vie que je mène et qui ne correspond plus du tout à ce que je crois*[36]*. »*

[35] *Journal*, tome VI, p. 1230, à la date du 3 juillet 1951.

[36] *Journal*, tome VI, p. 1343, à la date du 19 juillet 1954.

Et encore mieux, il ajoute *:*

> *« […] comment dire l'éphémère ? Alors, la pléthore trahit l'échec : plus j'essaie de décrire et d'expliquer ce que j'ai éprouvé, plus la confusion grandit. Les mots provoquent le malentendu ; on dirait qu'ils le veulent et que c'est leur rôle. […]. Les mots ne peuvent que faire allusion à ce qui demeure éternellement hors de la portée de notre langage*[37]*. »*

C'est dire que ce qui était vrai pour l'homme hier, ne l'est plus aujourd'hui. Julien Green lui-même ne cesse de dire son insatisfaction. Dans son *Journal*, il note : *« Ce journal, je l'aurais voulu beaucoup plus complet, mais comment faire ? On voudrait tout dire, on s'aperçoit qu'on a presque rien dit*[38]*. »*

Il n'est donc pas possible de saisir l'être humain dans toute sa complexité, dans tout son mystère par une œuvre, telle qu'elle soit. Green, comme son lecteur ne récoltera qu'un moi fragmenté. On ne saurait réduire la vie d'un homme à sa création. C'est aussi penser que la mémoire peut reconstituer tout cela avec exactitude.

Le moi regardé diffuse des messages énigmatiques, car la réalité est obscure et plurielle, elle est difficile à saisir. Des questions sur l'obscurité de ce moi surgissent alors dans chaque page du *Journal.* L'énigme vient d'abord de l'objet qui se regarde et qui s'écrit : *« Comment en effet regarder et se regarder, être à la fois sujet et objet, comment dire l'éphémère ?*[39] *»*

Le « je » regarde et parle du sujet, il est dissocié du « moi » dont il parle. Il est donc juge et parti. On assiste à une forme de dédoublement qui créé une ambiguïté :

---

[37] *Journal,* tome II, p.500, à la date du 30 janvier 1939.

[38] *Journal*, tome II, p. 609, à la date du 17 septembre 1941.

[39] *Journal,* tome II, p.500, à la date du 30 janvier 1939.

« Etrange plaisir de se raconter soi-même à soi-même. Comme si je ne savais pas…Mais ne suis-je pas moi-même unique et multiple et n'est-ce pas dans la mesure où je suis tout le monde que cela m'intéresse de me regarder agir ? J'en apprends ainsi beaucoup sur les autres, et il n'y a pas un homme qui ne puisse en dire autant.[40] *»*

Le « je » qui s'observe est donc un facteur de complications, il est non seulement son propre double, mais il est aussi, à travers l'écriture du Journal, chacun de nous. Mais le sujet qui s'écrit peut-il seulement être impartial ? C'est la question que Julien Green se pose dans son Journal :

Le regard d'autrui sur moi créé une complexité. Il m'influence et suscite des comportements. Ce regard est aussi indispensable pour construire son moi. « Autrui » pour un auteur est le lecteur. Julien Green veut manifester l'attirance vers le christianisme, pensant que son exemple amènera les autres à entendre la même chose. Le regard d'autrui implique une réticence chez Julien Green, le moi est toujours en représentation c'est la raison pour laquelle le diariste ne livre pas tout dans son *Journal*. L'intégralité de son *Journal* est, d'après ses dernières volontés, à lire cinquante ans après sa mort, pour l'heure, il est sous scellé aux Etats- Unis.

Le *Journal* est donc inachevé, des béances ne cessent de se combler : l'auteur exclut du *Journal* publié certains fragments qu'il insère dans une autre édition, la configuration du texte ne cesse de se modifier. Il note à ce propos : *« Recopié des fragments inédits de mon journal pour le texte des Œuvres complètes. J'avais fait sauter pas mal de bizarreries que je plais à rétablir à cause de la couleur particulière qu'elles donnent à ce livre*[41]*. »*

---

[40] *Journal,* tome VI, p. 1271, à la date du 28 mars 1952.

[41] *Journal*, tome VI, p.1291, à la date du 18 septembre 1952.

En outre, Julien Green fait bien de noter le 20 décembre 1923 qu'il : *« il faudrait une vie entière pour décrire l'été d'esprit de quelques minutes »*. Même son long journal ne pourra tout dire :

> *« Il faudrait de longues heures pour noter chaque jour tout ce qu'un homme ressent, tout se qui lui passe par la tête. Parmi beaucoup d'inutilités, il y a des choses dont l'importance ne paraîtrait que beaucoup plus tard, des années plus tard peut-être. Aussi, ce journal me déplaît-il parfois, à cause des inévitables lacunes que j'y découvre en le relisant. Mais quoi, il faut vivre et je ne puis donner à ces pages plus d'une demi-heure par jour*[42] *».*

Le lecteur du Journal ne peut donc avoir qu'une lecture elle-même fractionnée, sort de là, un moi fractionné que nous laisse entrevoir Julien Green. Il y a donc une incapacité à dominer l'ensemble du Journal, l'ensemble des informations étant couché de manière dispersée. Le Journal devient ce labyrinthe où chacun se perd. Julien Green, lui-même, reconnaît ne pas être tout entier dans son journal : « *Si l'on découvrait ce journal, il donnerait de moi une idée fort inexacte*[43] » Au bout du compte, le Journal donne de lui une image incomplète, incertaine, une sorte de reflet épars de l'homme qu'il est.

De plus, le diariste tient son *Journal* de manière irrégulière *: « Je tiens ce journal d'une façon beaucoup plus irrégulière*[44] *»*

Julien Green est hanté par la perte, la disparition, la déperdition. Pour lui, il est question de tout écrire pour tout conserver, mais ensuite, tout recopier pour conserver encore. Alors, l'écriture de son Journal se double de copies multiples, copies du journal destiné à la publication et copie du journal intégral qu'il faut protéger. Le Journal que nous

---

[42] *Journal*, tome I, p. 79, à la date du 2 novembre 1930.

[43] *Journal*, tome II, p. 404, à la date du 3 juin 1936.

[44] *Journal*, tome VI, p. 1396, à la date du 2 avril1955.

lisons n'est donc que l'ombre d'un journal bien plus important et ne mérite pas le titre d'intime : « *Mon journal est composé de feuillets arrachés à un journal intime*[45]. »

Dès le premier volume, Julien Green faisant déjà état des textes déjà perdus, dessine la présence d'un manque : une confession de 1922 fut brûlée. Brûlé également, en 1940 à Bordeaux, un journal de voyage. Ailleurs Green déplore n'avoir pas tenu continûment son journal et comme parfois, ses occupations ne lui permettent pas de le faire.

Dans son *Journal,* Julien Green pratique la poésie de la rétention, de l'anonymat. Il n'a jamais caché qu'il gardait secrètes les pages du *Journal* concernant aussi bien sa vie sensuelle que sa vie religieuse profonde. En réalité, Green, n'a jamais voulu présenter un journal intime au sens strictement biographique, étalant sa vie privée. Son plus grand souci a donc été, pour commencer, d'éliminer les passages trop intimes.

Lorsqu'on lui suggère pour la première fois de publier son *Journal*, Julien Green commence par soumettre l'ensemble des textes dont il dispose à un examen minutieux. Si les journaux publiés par la suite ont été rédigés sciemment en fonction de cette publication, jusqu'alors l'auteur ne les avait pas écrits dans cette intention ; il s'agissait à l'origine de notes quotidiennes à usage privée.

Parler en l'occurrence d'autocensure serait complètement méconnaître l'intention de Green et commettre l'erreur que commettait Gide à propos de *L'Autre Sommeil*[46] Pour Julien Green, il n'a jamais été question de briser les tabous ou d'outrepasser les limites de la vie privée. Le souci principal de Green n'était donc pas de passer sous silence la vie privée, mais celui de faire le bon choix afin de parvenir à un ouvrage soigneusement composé : la réflexion sur soi-même et la définition de soi-même y sont explicitement recherchées.

---

[45] *Journal*, tome VI, p. 1396, à la date du 25 mars 1955.

[46] Julien Green, *L'Autre Sommeil*, Paris, Gallimard, 1931.

De son *Journal,* on ne peut tirer que des fragments de vérités encore faut-il savoir lire entre les lignes. Le lecteur qui sait lire à travers ce décor somptueux et cette langue riche découvrira une part de ses secrets.

Dans ce qu'il publie, il se fixe une marge à ne pas franchir et ne livre par conséquent qu'une partie de lui :

> *« J'aurais voulu que ce journal fût plus complet, qu'il y eût tout, mais cela n'est pas possible… Il faut choisir. Dans ces conditions, un journal cesse d'être le miroir fidèle qu'on voulait, il ne montre qu'un portrait partiel*[47] *»*

Pourtant le *Journal* Intime se veut révélateur de l'être. Le *Journal* de Green, dont l'essentiel n'est pas connu du lecteur devient alors chiffré, seul le diariste lui-même détient la clef. Le lecteur pouvait avoir le sentiment d'être, en quelque sorte, partie prenante dans le quotidien du diariste ; ne lui avait-on pas promis un de ces journaux *« qu'on laisse battant comme des portes et dont on n'aurait pas à chercher la clé.* » Ces lignes empruntées à André Breton exagèrent certes l'idée de Green, mais elles se rejoignent ; la seule différence ici est que Julien Green le souligne autrement : « Ce […] *journal que je me propose de tenir le plus régulièrement possible […]. C'est ma vie entière que je compte mettre en ces pages, avec une franchise et une exactitude absolues.»*[48]

Chez Julien Green, l'essentiel n'est pas dévoilé, et pour le dire avec Jean-Paul Sartre : *« […] la moitié de son Journal est supprimée, peut-être est-il plus intéressant comme pédéraste*[49] *».* Il laisse ainsi le lecteur sur sa faim, sur un sentiment d'inassouvissement et même d'interrogation.

---

[47] *Journal,* tome IV, p. 742, à la date du 18 juillet 1943.

[48] *Journal,* tome I, p. 24, à la date du 17 septembre 1928.

[49] Sartre, *Lettres au Castor*, p.355. Gallimard, 1983.

Personne n'a connaissance de l'intégralité de son *Journal*. Comme nous l'avons précédemment dit, au risque de se répéter, il existe un journal des aventures amoureuses, voire sexuelles, qui demeure non publié, caché, à lire dans son intégralité cinquante ans après sa mort, selon ses dernières volontés :

> *« Je crois qu'il y a vingt ans, presque jour pour jour que j'ai commencé à tenir ce Journal d'une façon régulière, mais on ne le lira dans son intégralité qu'après ma mort*[50]*. »*

Encore à la fin de sa vie, Julien Green écrivait : *« Quant aux nombreuses pages non publiées, en général elles sont trop personnelles pour être livrées au public*[51] *».*

Pourquoi, demeure-t-il chez Julien Green cette *« impossibilité de tout dire dans ce Journal…*[52] *» ?* Pourquoi tant de silence, l'homme du XXème siècle n'est-il pas prêt à recevoir certaines vérités ? N'est-il pas suffisamment indulgent, généreux pour s'abstenir tout jugement ? Ou alors Julien Green a-t-il peur d'offenser l'opinion publique en livrant ce qu'il a de plus profond en lui ? Le diariste nous donne quelques éléments de réponses :

> *« Robert m'a parlé de ce journal dont il a lu de grandes tranches dans le texte complet. Il y voit un livre dont il ne connaît pas d'équivalent parce qu'on y trouve tout l'homme passant d'un extrême à l'autre. Je voudrais beaucoup qu'on publie ces pages. Je crois qu'un jour ce sera possible parce qu'on supportera mieux la vérité que nous ne le faisons en 1950, mais il se peut que je me trompe ; il faut toujours faire un large crédit à la bêtise*

[50] *Journal*, tome V, p. 1033, à la date du 20 septembre 1948.

[51] Julien Green, *En avant par-dessus les tombes*, Paris : Librairie Arthème fayard, 2001.

[52] *Journal*, tome IV, p. 770, à la date du 21 avril 1944.

humaine. Dans l'état actuel du monde, ce journal paraîtrait effarant à ceux-là même pour qui il est fait.[53] »

Qu'à cela ne tienne, toutes ces questions restées sans réponse, l'incertitude que le diariste affiche à l'encontre du lecteur que nous sommes, n'auront plus lieu d'être en 2048 lors de la publication de son véritable *Journal*, aujourd'hui sous scellé aux Etats Unis. Pour l'instant, contentons de ce que Green laisse à notre portée pour le découvrir, pour révéler une partie de lui. Nous tenons à rappeler que l'objet de notre étude n'a pas pour but d'extraire la personnalité profonde du diariste, Cela n'est d'ailleurs pas possible et ce serait réduire la vie du diariste à son œuvre. Notre étude consiste en revanche à dévoiler l'être qui s'exprime dans sa généralité.

Dans le même souci de ne pas tout dévoiler, Julien Green prête une grande attention à ce que certains mots peuvent laisser à penser. Il s'est toujours méfié de la force de certains mots, *« Je connais les pièges des mots, le déterminisme créé par les phrases qui appellent d'autres phrases jusqu'à ce que soient prononcées les paroles irrévocables.*[54] » Il truffe alors son *Journal* d'images, d'allusions, de symboles qui aggravent l'opacité. Mais pour un lecteur averti, il donne un portrait aussi fidèle que possible d'un écrivain de notre époque.

C'est en cela qu'il faut par exemple voir dans la pièce théâtrale de *Sud*[55] un amour homosexuel. Julien Green lui-même nous fait entendre dans son *Journal* que la mise en scène de cette pièce était d'un esthétisme tellement lisse que presque personne ne saisit le véritable noyau de l'action qui n'est autre que l'amour homosexuel du lieutenant Ian Wiczewski :

---

[53] *Journal,* tome VI, p. 1170, à la date du 27 juillet 1950.

[54] *Journal,* tome IV, p. 767, à la date du 26 mars 1944.

[55] Julien Green, *Sud,* Paris, Plon, 1953.

Dans une plantation du sud des Etats-Unis, à la veille de la guerre de Sécession, le lieutenant rencontre Erik Mac Clure pour qui il ressent une violente passion. Il prend dès lors conscience de sa vraie nature. Comme il est incapable de dévoiler ses sentiments, il s'enferme derrière un masque de supériorité ostentoire. Il essaie également de tromper son entourage en faisant la cour à Angélina, mais la tentative de se sauver par le mariage échoue. Julien Green trompe ainsi lecteurs et spectateurs qui n'ont pas reconnu en la personne de Wiczewski l'homosexualité de Green

Comme dit précédemment, il faut aborder le *Journal* de Julien Green, voire toute son œuvre, avec une grande attention et subtilité car il est parsemé de nombreuses pistes qui ne demandent qu'à êtres exploitées et qui parfois nous échappe à cause des restitutions de passages supprimés. Dans le *Journal,* le nom de Mark, jeune étudiant norvégien dont il tombe farouchement amoureux, est souvent remplacé par la lettre B[56] ou par *« Praileau dans Moïra*[57] » Et pour le dire avec Jean Sémoulé : « Toute grande œuvre est une œuvre à secret »[58]

Julien Green a toujours pensé que l'écrivain n'a pas besoin de dire les choses comme elles sont. La poésie de la langue sert justement de les énoncer avec beaucoup plus d'élégance et de poésie c'est-à-dire de manière moins abrupte. C'est, en partie, ce qui justifie sa volonté de ne pas écrire les mots homosexualité et masturbation : *« ce sont des mots que je n'arrive pas à écrire.*[59] *»*

Le *Journal* ne révèle pas tout son mystère, il est même loin de tout révéler. Green nous parle de plusieurs lettres détruites, de papiers intimes jetés au feu parce qu'il restait le signe de l'infestation dont il cherchait à s'arracher :

---

[56] *Journal,* p. 1181, à la date du 4 octobre 1950.

[57] *Journal,* tome VI, p. 1181, à la date du 4 octobre 1950.

[58] Jean Touzot, *Littératures contemporaines n°4*, Julien Green, Paris, Klincksieck, 1997, p. 47.

[59] Bernard Pivot, *Les grands entretiens avec Julien Green*, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

« En recopiant mon journal de l'année dernière, je suis surpris de tout ce que je suis obligé de supprimer pour demeurer fidèle à une vérité générale. Je ne puis donner au lecteur des pages qui me feraient prendre pour meilleur que je ne suis (ou si l'on veut : autre) sans lui donner également les pages qui formeraient la contre-partie [60] »

Face à la question de savoir s'il y avait une réponse exacte à la question « qui suis-je ? », nous avons pu voir que les réponses quotidiennes apportées étaient insuffisantes, Dieu seul nous connaît pense Julien Green. Pour le diariste, il n'y a que Dieu qui peut percer le mystère de chaque homme, il dit à ce propos : *« Chaque vie humaine est une merveille de complication dont le détail n'est guère sensible qu'à celui qui tient un journal, mais dont le secret n'est jamais connu que de Dieu seul[61] ».* Il serait donc naïf de croire que le *Journal* dit tout, car le diariste ne cesse d'indexer les blancs du texte *« Si étranges, tous tant que nous sommes, si contradictoires et si changeants qu'il n'y a que notre créateur qui puisse nous comprendre. Nous-mêmes n'y entendons rien. [62]»*

En définitive, l'identité de Julien Green est en pleine crise. Le moi est très hétérogène et tout le temps en devenir. Il « n'est pas » mais il « existe » et il est changeant. Plus on veut le saisir, plus on a du mal à l'appréhender. Mais ce moi se construit. L'introspection ne peut mener qu'à une illusion de la connaissance. Seul Dieu nous connaît :

« Dans un carnet de notes, je retrouve cette phrase de l'abbé Bremond que je veux recopier parce qu'elle m'a été d'un grand secours : '' Nous ne sommes

---

[60] *Journal,* tome IV, pp. 745-746, à la date du 28 juillet 1943.

[61] *Journal,* tome III, p. 626, à la date du 20 novembre 1941.

[62] *Journal,* tome VI, 23 août 1952, p. 1287.

maîtres que de nos actes. Le fond de notre être nous échappe. Dieu seul peut l'atteindre directement, le manier, le fixer… »[63]

I.2/ Sentiment de solitude

La solitude est une des caractéristiques les plus marquantes chez Julien Green. Il ne communique pas sinon peu car il éprouve une totale impossibilité à sortir de lui-même et à aller vers les autres. La solitude est une sorte d'enfermement sur soi, une sorte de prison, un mur contre lequel le diariste se heurte à chaque fois qu'il veut s'ouvrir ou se livrer à son semblable. Seules quelques rares personnes font partie du cercle privilégié d'amis de l'auteur du *Journal*. Entendons par là, des personnes sur qui il peut laisser endormir sa méfiance, des personnes auprès de qui la muraille s'est écroulée réduisant considérable le fossé, il s'agit tout simplement des personnes à qui il peut faire confiance. On citera entre autres : Robert de Saint-Jean, le père Crété ou Gide.

Le *Journal* laisse une impression de solitude morale. Adolescent, Green se sent étranger, incompris, il n'a pas d'ami véritable à l'âge où on a besoin de quelqu'un pour tout dire, une oreille à qui se confier. Cela explique la peur qui s'empare de lui lorsque son oncle maternel l'inscrit à l'université de Charlottesville pour suivre ses études

« Affolement, écrit-il, était-il trop fort ? Je ne le crois pas. J'avais perdu la tête. Tôt ou tard, j'allais avoir à parler avec des étudiants et des professeurs […] J'aurais voulu me sauver, rentrer en France[64]*. »*

---

[63] *Journal,* tome IV, p. 730, à la date du 4 juin 1943.

[64] Julien Green, *Terre Lointaine, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., p. 1050.

Il se sent subitement seul, abandonné dans un pays inconnu qui pourtant est le sien. Il est partagé d'être à la fois chez lui, au cœur même de ses origines, et loin de son autre patrie, celle-là culturelle, où il est né et a été élevé : la France. C'est dire qu'au fond, Julien Green n'est pas sûr de lui, il y a comme un sentiment d'effroi, de crainte d'autrui, il n'ose pas parler, il a peur. Il a peur de se sentir incompris, du jugement qu'on peut porter sur lui, il n'a tout simplement pas assez confiance en lui et s'enferme alors dans une carapace.

Sa solitude ne se manifeste pas seulement avec des personnes extérieures, même en famille, Julien Green n'est pas ouvert à tous. Il n'a de véritable communion qu'avec sa mère, son père, assez effacé, pouvait avoir l'âge de son grand-père confie-t-il à Philippe Vannini:

> *« […] j'aimais beaucoup mon père, mais il avait quarante sept ans quand je suis né, ce qui faisait de lui un grand-père. On ne se confie pas à un grand père. Nous avions des rapports affectueux, mais nous ne parlions pas beaucoup. Il y avait presque un demi-siècle entre nous.*[65] *»*

Il faut dire que la présence de son père et de ses sœurs reste assez floue dans le *Journal*, bien que leurs portraits soient nets. Seule sa sœur Anne apparaît constamment dans le *Journal.* Julien Green se montre extrêmement timide avec un père vieilli, qu'il aime et respecte pourtant et à qui il doit *« […] l'amour de la musique, de la peinture, des paysages, de la beauté, des voyages*[66]*. »*

La mort prématurée de sa mère ne va rien arranger, au contraire, elle va accentuer l'enfermement de l'adolescent dans sa solitude. Désormais, le petit Green est seul, l'enfant chéri, entre tous, se sent affreusement solitaire :

---

[65] Philippe Vannini, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Entretien, Magazine Littéraire n°459, 01/12/2006, p. 98.

[66] Ibid.

« Mon Dieu, où étais-tu à ce moment ? Je ne sentis ni ta présence, ni ta douceur, je me trouvai dans une épouvantable solitude. Il me semblait qu'une machine diabolique taillait l'air autour de moi comme pour m'enfermer en moi-même[67]*. »*

Mont-Cinère[68]*,* le tout premier roman de Julien Green est d'emblée, un roman fait du silence et de solitude. La toute première phrase: "Emily se taisait", d'une concision presque brutale, contient en germe tout le climat étouffant qui règne dans la demeure. Les personnages se taisent car l'essentiel ne peut être dit et au milieu de ce silence "infernal", la solitude et l'ennui pèsent de tout leur poids sur la jeune héroïne. Mal-aimée par son père, haïe par sa mère, Emily eut une enfance solitaire. Toute marque de tendresse lui étant refusée, elle devint silencieuse et renfermée en elle-même[69] ". Souvent, les personnages tentent de fuir, de s'évader de leur "moi", de leur vie, mais en vain, car la solitude et le silence qui les oppressent sont une condamnation du destin.

C'est cette impression d'isolement et de solitude que Julien Green ressent lorsque ses camarades du lycée se moquent de ses origines et de son appartenance religieuse *: « Au lycée, le petit Roger Laubeuf me disait : ''Tu appartiens à une nation qui n'existe plus et tu es d'une religion dont personne n'a jamais entendu parler.*[70]*'' »* Dès lors, Julien Green se sent marginalisé, incompris, il croit n'appartenir à aucune race. « […] *l'écrasante défaite du Sud*[71]*»* a fait de lui un étranger sur terre, le Sud des Etats-Unis comme pays autonome n'existe plus, sa « *patrie n'existait plus comme nation, l'histoire l'avait supprimée. De là cette première et puissante impression d'isolement* [72]*»*

---

[67] Julien Green, *Partir avant le jour*, Grasset, Paris, 1963, p. 148.

[68] Julien Green, *Mont-Cinère*, Paris, Plon, 1926.

[69] Julien Green, *Mont-Cinère*, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, tome, I, Paris, Gallimard, 1972, p. 85.

[70] Ibid.

[71] *Ibid.*

[72] *Ibid.*

Julien Green se sent davantage différend des autres, différent de ses camarades. Malgré tout, il essaye de vaincre sa timidité, de rompre le silence et de s'ouvrir aux autres mais rien n'y fait, il ne parvient pas à se faire entendre, il se sent tout simplement incompris voire rejeté :

> *« J'avais essayé, en effet, de lui expliquer que ma religion n'était ni luthérienne ni calviniste, bien qu'elle fût protestante. Même à cet âge, je ne pouvais parler comme les autres. Maintenant encore. Enfant, je voulais être comme les autres et n'y réussissais pas. Bref, j'étais une gourde ! Parmi tous ces petits Français malins, j'étais seul. Il m'en est resté quelque chose. Presque tous mes personnages sont des solitaires et ne peuvent franchir la muraille qui les sépare du prochain.*[73] »

Pour ce qui est de la religion, il importe de préciser ici que la mère de Julien Green appartenait à *« l'église dite épiscopalienne, qui correspond à l'église d'Angleterre* [74]», et son père *« inclinait vers l'église presbytérienne*[75] », mais il était si peu calviniste. C'est à la religion de sa mère que se rattachait l'auteur du *Journal.*

Il y a chez le diariste une solitude encore plus forte et plus profonde que la solitude morale, c'est la solitude que l'on peut qualifier ici de ''spirituelle'', celle que crée le péché en nous éloignant de Dieu : lasolitude de la vie intérieure :

> *« Le péché crée dans l'âme une solitude que les mots ne peuvent rendre, car il éloigne Dieu de nous, et il n'y a dans l'absolu de véritable présence que celle de Dieu et de véritable solitude là où il n'est pas […]. L'amour et*

---

[73] *Journal,* tome VI, p. 1230, à la date du 3 juillet 1951.

[74] *Partir avant le jour* cité dans *Œuvres complètes* IV, Julien Green, textes établis, présentés et annotés par Jacques Petit, Paris, Gallimard, 1975, p. 1769.

[75] Ibid.

quelquefois l'amitié trompent la solitude ordinaire, mais la solitude surnaturelle, il n'y a que Dieu qui puisse la supprimer.[76]*»*

Vivre au monde est dangereux, et le gouffre où la vie nous précipite ne nous livre pas au mystère de l'amour, mais aux grandes eaux tumultueuses. Le monde falsifie jusqu'au chemin qui mène à Dieu. L'invisible n'est pas de ce monde, il est ailleurs. C'est pourquoi Julien Green est seul et craint la faute; c'est l'invisible qui le rend étrange. Il est comme quelqu'un qui aurait reçu en partage quelque chose que les autres n'ont pas eu qui le rend si différent, étranger et solitaire.

La foi, alliée de Julien Green contribue aussi à la solitude : *« Je crois aussi que la foi nous isole*[77]*.»* Chez le diariste, le passage de la vie mondaine à la vie spirituelle passe par la souffrance, par des rudes épreuves personnelles et intérieures. Il a éprouvé que le meilleur exercice, dans la vie chrétienne, était de souffrir, d'essuyer les sarcasmes du monde, et s'il le faut de subir la persécution. C'est cette pratique quotidienne qui creuse le trou et dresse un mur entre lui et les autres. Il ne se reconnaît pas par l'autre, il ne se retrouve pas dans l'autre, il est tellement préoccupé par son avenir spirituel et son salut qu'il se coupe de l'autre. Cette attitude nous fait penser à certains de ses personnages de *Chaque homme dans sa nuit* [78]: la question que Wilfred et son oncle se posent concerne donc le sort ultime de l'homme après la mort. Cette mort qui les guette les amène à s'interroger sur leur existence. Le devoir imputé à l'homme consiste à se sauver, c'est-à-dire à gagner son salut en sacrifiant sa vie ici-bas. C'est pour cette raison que le personnage greenien reste attaché à la pratique profonde et sincère de sa foi. Wilfred respecte scrupuleusement les dogmes de la religion : confession, prière, messe et tout se qui s'y prête. C'est ce même comportement qu'adopte le diariste et qui dans un certain sens le coupe du monde: le 12 juillet 1944 Julien Green note dans son *Journal : «l'homme*

---

[76] *Journal,* tome IV, p. 718, à la date du 7 avril 1943.

[77] *Journal*, tome VII, p. 1416, à la date du 29 mai 1955.

[78] Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit,* Paris, Plon, 1960.

qui vit de sa foi est nécessairement isolé. », c'est un homme à part. *« A toute heure du jour, il est en profond désaccord avec son siècle… il est seul et d'une certaine manière il fait figure de fou.*[79] *»* Ce qu'il écrit là est certes vrai pour tout chrétien qui vit de la foi, pense Parias[80], mais beaucoup ne vont pas jusqu'au bout d'une conviction et d'un engagement qui les séparent du monde.

Dans son enfance, Julien Green s'est formé une incroyable idée de la pureté, donnée, plus ou moins volontairement, par une mère pieuse: *« Plus particulier, je crois, était le malaise que me causait même fugitif ou fortuit de toute autre personne que ma mère. Qu'au lycée un camarade me touchât le genou ou le coude, j'éprouvais aussitôt une gêne et, pourquoi ne pas le dire, une sorte de dégoût. Personne ne devait me toucher. C'était une loi que je m'étais faite. Si la main d'un aîné s'approchait de moi pour me caresser la joue, je m'écartais aussitôt*[81]*. »*

Le silence et l'isolement chez Julien Green sont des boucliers devant autrui et devant l'hostilité du monde.

Un autre fait vient appuyer et renforcer la singularité de Julien Green : celui de la double culture. Enfant, Julien Green est confronté à deux cultures, deux langues ; l'une, l'anglais que lui parle sa mère et que longtemps il ne comprend pas ; c'est la langue du sacré, celle de la Bible qu'on lui lit ; l'autre, le français que tous ses autres proches parlent. Si à l'école Julien Green se comportait comme ses camarades français en adoptant progressivement leurs habitudes, à la maison il redevenait américain, ce qui renforçait, de toute évidence sa singularité, sa dualité et donc son sentiment d'étrangeté.

Certains comportements poussent à croire que Julien Green, lui-même, met un fossé entre lui et autrui en voulant se couper du monde mais il n'en est rien, le diariste

---

[79] Nous n'avons pas pu retrouver la référence de cette citation.

[80] Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme,* Paris, Fayard, 1994, p. 292.

[81] Julien Green, *Partir avant le jour,* Grasset, Paris, 1963, p. 131.

n'aime pas la solitude, il préfère le silence. Il trouve, dans le silence qui n'est pas la solitude mais le retrait, la volonté de s'effacer.

> *« Je crois que la solitude est mauvaise pour certaines natures. Je n'aime pas l'aspect d'une maison absolument vide, le bruit des pas dans des pièces vides. Il y a dans le silence et dans la solitude quelque chose qui m'inquiète, je devrais plutôt dire : dans le silence et la solitude parfaite, car le silence m'attire, le silence dans l'isolement, qui n'est pas la solitude*[82]*. »*

La réalité est que julien Green aime l'isolement à ne pas confondre avec la solitude. L'isolement pour Green c'est le recueillement, ce moment de recueillement où il peut retrouver Dieu et communier avec lui :

> *« J'aime l'isolement où l'on peut retrouver Dieu, non la solitude. Il me plaît d'entendre aller et venir autour de moi alors que je suis seul dans la pièce où j'écris, mais une maison vide me cause toujours un certain malaise*[83]*. »*

Julien Green n'aime pas la foule, mais il aime le peuple, non par parti-pris politique, mais en raison de ses convictions, de son rapport authentique à la vie. Dans la foule, le risque n'est pas exclu et le péché nous guette. N'oublions pas que le péché nous éloigne de Dieu. Parlant de la foule lorsqu'il y est mêlé il dit :

> *«J'ai eu le sentiment d'une solitude parfaite, je veux dire qu'entre la foule et moi, il n'y avait aucune espèce de communication. Je n'aime pas la foule. La foule n'est pas le peuple ; c'est quelque chose d'autre, de bas et de sot.*[84] *»*

---

[82] *Journal,* tome V, p. 976, à la date du 3 août 1947.

[83] *Journal,* tome VI, p. 1339, à la date du 24 mai 1954.

[84] *Journal,* tome IV, p 843, à la date du 14 août 1945.

C'est la raison pour laquelle le contact avec la foule lui est méprisable : *« Je n'aime pas beaucoup me mêler à la foule parce que je me perds dans la foule, je me sens mal à l'aise dans la foule et c'est ce qui m'empêche souvent d'aller au théâtre*[85]*» ;* Pour renforcer cette idée, il ajoute :

> *«L'autre soir, erré à Times Squares et dans les environs, cédant à ce désir que j'ai quelquefois de me mêler à la foule, de me perdre dans le nombre, sans raison précise. […]. Peut-être, chez moi, est-ce la contrepartie d'une vie trop bien réglée ; peut-être faut-il un minimum de désordre pour obtenir un certain équilibre, ou si ce mot de désordre est trop fort, remplaçons-le par celui d'imprévu. Ce que la rue peut offrir de mieux, c'est l'imprévu. Mais je hais la foule et au bout de quelques minutes, je suis allé m'échouer au cinéma.*[86] *»*

Bien que de nature discrète et solitaire, Julien Green ne vit pas en marge de la société. Le Journal fait mention des lectures, musées, musique, voyages, rencontre avec des pairs, Malraux, Mauriac, Cocteau et surtout avec André Gide. Il faut dire que son amitié pour Gide était grande, Green avait une grande admiration pour Gide en dépit de leurs divergences sur les questions religieuses.

Julien Green aime la fréquentation de Gide, son intelligence, son immense culture. Il apprécie sa conversation, savoure la finesse de son jugement sur les auteurs classiques, s'enrichit de tout ce qu'il lui fait connaître ou lire : publications, manuscrits sans compter les relations littéraires dont Gide a été pour lui intermédiaire. Malgré son admiration pour Gide, Green ne sera jamais conquis par l'écrivain qu'il était :

> *« J'admirais ce qu'il trouvait à me dire, j'admirais beaucoup moins ce qu'il écrivait, mais cela je le gardais pour moi. […]Toute une partie de son œuvre*

---

[85] Bernard Pivot, *Les grands entretiens avec Julien* Green, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

[86] *Journal,* tome IV, p. 733, à la date du 17 juin 1943.

m'était fermée. Jamais je ne parlais à Gide de ce qu'il écrivait, et pour cause. […] Il était passionnant quand il nous entretenait de ce qu'il pensait, de ce qu'il était, mais il ne correspondait pas à l'idée que je me forme du romancier, ni, certes, du poète.[87] »

Parlant toujours de Gide il ajoute :

« *[…] Gide venait de me faire cadeau d'un bel exemplaire de son Journal des Faux Monnayeurs […], mais ce qu'il ne savait pas, c'est que je ne lisais pas souvent ses livres […]. Je sais que cela paraîtra scandaleux à certains, mais je puis bien le dire, maintenant que Gide est parti. J'admirais ce qu'il trouvait à me dire, j'admirais beaucoup moins ce qu'il écrivait, mais cela je le gardais pour moi.*[88] »

Julien Green, nous l'avons bien compris n'est pas un marginal, il vit dans le monde, avec son siècle. Dans le *Journal*, nombreuses sont les références à la lecture des poètes. : *« Lu des poèmes d'Emily Dickinson*[89]*. »* Julien Green nous parle de ses lectures de Dante, Donne, Blake pour ne citer qu'eux. Il lit beaucoup mais souvent en filigrane et quand il lui arrive de lire assidûment un ouvrage, souvent il n'en lit qu'un chapitre, parfois il signale qu'il s'agit d'une relecture, ou de la lecture de quelques pages isolées. Il lit *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, La *Religieuse* de Diderot mais surtout *Les confessions* de Rousseau. André Breton lui enviait cette empreinte d'écriture automatique présente dans ses œuvres ; Il faut toutefois noter que Julien Green n'est pas touché par les querelles du « Nouveau roman » cher à Robbe-Grillet et à Nathalie Sarraute.

La musique n'est pas en reste. Mais elle est souvent reliée au drame personnel de Green, c'est-à-dire la lutte chez lui entre la chair et l'esprit, le péché et la grâce. Par

---

[87] *Journal*, tome VI, 29 août 1954, tome IV p. 1361.

[88] *Journal,* tome VI, p. 1361, à la date du 29 août 1954.

[89] *Journa*l, tome VI, p. 1281, à la date du 23 juin 1952.

exemple le souvenir d'un air de Schubert (La jeune fille et la mort) lui fait penser à des moments de bonheur et à l'amour.

Il voyage beaucoup, Berlin l'attire plus car les milieux artistiques y vivaient dans une plus grande liberté et même l'homosexualité n'était plus un tabou.

L'espace exerce une action psychologique forte sur Julien Green, certains lieux sont attirants : c'est le cas de Paris, particulièrement Passy, où il a demeuré quarante ans durant. Paris ville de plaisir qu'il chérit entre toutes et qui fut sa perdition, sa conversation ou plus exactement son retour à l'Église catholique. Paris, plus précisément les rues de Passy, lui offre des chances innombrables d'approcher le bonheur charnel car elle est saturée de relations humaines qui s'entrecroisent et s'entrechoquent. La rencontre avec le plaisir doit se faire, c'est à sa recherche que Green erre tard dans les rues de Paris. *«L'autre soir, erré à Times Squares et dans les environs, cédant à ce désir que j'ai quelquefois de me mêler à la foule, de me perdre dans le nombre, sans raison précise. […]. Ce que la rue peut offrir de mieux, c'est l'imprévu.*[90] *»*

Nous ne pouvons manquer de faire une corrélation avec André Breton pour qui la rue constitue le *« seul champ d'expérience valable à portée d'interrogation de tout être humain*[91]*. »* Pour lui, la rue offre des chances innombrables d'approcher le mystérieux et l'amour, car elle est saturée de relations humaines. Dans la rue, il a l'impression que peut lui arriver quelque chose d'imprévisible, de magique: la rencontre et cette rencontre, comme c'est le cas pour Green, se faisait généralement la nuit, temps des ténèbres. Il faut croire que la ''fantasmagorie'' urbaine ne dégage tous ses prestiges que la nuit : *« le mystérieux se dégage surtout la nuit, temps de ténèbres*[92]*. »* Julien Green, en ce temps où il

[90] *Journal,* tome IV, p. 733, à la date du 17 juin 1943.

[91] André Breton, *Nadja* (1928), Paris Gallimard, ''Folio'', 1964, pp.131-132.

[92] André Breton, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1973. p.32.

abandonne les pratiques religieuses pour s'adonner à la vie mondaine errait la nuit dans les rues de Paris. Il s'éloignait de plus en plus de Dieu, il s'enfonçait davantage dans les ténèbres, il abandonne la lumière pour se plonger dans le noir. Paris devient dès lors, le nœud de désirs et concentration des plaisirs.

Paris n'est pas la seule ville à exercer une action psychologique forte sur le diariste, Julien Green reste très attaché à ses origines. Aux premiers jours d'automne 1919, Julien Green, débarque en Caroline du Sud, au pays de sa mère morte prématurément en 1914. La découverte du ''vieux Sud'', l'entrée dans la maison de son grand-père où fut élevée sa mère, rappellent en lui les récits qui ont bercé son enfance. Il va à son tour éprouver la nostalgie dont sa mère entourait ses souvenirs, toucher les traces de la guerre fratricide de Sécession qui s'est livrée là. Julien Green va connaître sa famille maternelle, ses innombrables cousins et cousines, oncles et tantes, la chaleur de leur accueil, soupçonner des haines familiales incompréhensibles. Tristesse et gaité dans un décor somptueux et sinistre. Rien d'étonnant si l'adolescent, en proie à ses mutations intimes, ait griffonné un poème sur la mort. Il se sentait *« comme les fantômes anglais qui ne parlent que lorsqu'on leur adresse d'abord la parole*[93]*. »*

L'Université de Charlottesville (Virginie) n'est pas en reste car le diariste vivra, en ces lieux, un amour fort mais impossible :

> *« J'ai fait voir à Robert toute l'Université : la Rotonde, les longues galeries, Cabell Hall, promenade qui pour moi n'a pas été sans tristesse, car j'ai trop souffert dans ce merveilleux décor entre 1919 et 1922. D'une certaine façon, l'Université est devenue une partie de moi-même […]. Par le souvenir, j'y ai vécu plus encore que pendant mes années de présence. Elle était devenue ma nostalgie permanente quand je me retrouvais à Paris, […] ce qui me retenait*

[93] Julien Green, *Terre Lointaine*, Œuvres complètes, tome V, op.cit., p. 1053.

ici, malgré tout, et ce qui m'y faisait retourner sans cesse alors que je n'y étais plus, c'était l'amour violent, pur et profond que m'inspirait Mark[94]*. »*

Au sortir de cette analyse, il ressort un sentiment de dualité chez Julien Green : ambivalence d'une clôture en soi qui a la fois isole des autres et protège des séductions du monde.

II/ Amour et désenchantement

II.1/ Le mystère de l'aveu impossible

Au désarroi que connaît déjà Julien Green s'ajoute une autre souffrance, celle de l'amour. Ici, il est question de l'épreuve de la présence de l'autre, lorsque le surgissement de Mark et même celui de Ted, pour ne citer qu'eux, entrainent un torturant malaise, un fort désenchantement ou lorsque la rencontre de l'amour fait entrer le désir en consomption, une relation avec autrui placée sous le signe de la souffrance s'établit. La tentation du désespoir, comme le soulignait Bernanos rôde dans le *Journal* de Green.

L'expérience douloureuse de l'amour manifeste l'ambigüité du désir, qui impose la prise de conscience d'autrui. La rencontre en 1920 de Mark, jeune norvégien, ravage le cœur de Julien Green, *« un ange, pensai-je, le cœur ravagé, j'ai vu un ange*[95] *».* L'amour

[94] *Journal,* tome I, pp. 277-278, à la date du 14 décembre 1933.

[95] Julien Green, *Jeunesse*, op.cit., p. 1352.

qui naît en lui lorsqu'il croise la *« pureté du regard*[96] *»* de Mark est un événement bouleversant qu'il reçoit comme un destin. L'instant fulgurant de son apparition est grave et échappe à son entendement, il assiste passivement à ce qui se passe en lui, la passion a fondu sur lui, et toute liberté semble être abdiquée.

En effet, lors de son voyage aux Etats-Unis, Green rencontre un jeune étudiant dont il tombe farouchement amoureux *« comme jamais un être humain ne l'a été avant »*[97] lui. C'est un de ce genre d'homme, qui *« éblouit le cœur par le secours des sens »*[98].

Le diariste revient sur le déroulement de cette rencontre avec Mark. Il nous confie à ce sujet qu'à la fin de sa première année d'études à l'Université de Virginie, il se rend à Savannah chez son oncle maternel pour y passer ses vacances d'été. Un soir, sur les conseils de celui-ci, il sort se promener sous les arbres mais perd son chemin et se retrouve sur une partie de la ville qu'il ne connaît pas. Il y avait des grandes avenues partout et non loin de là, l'odeur de bitume et de saumure trahissait la présence d'un port. Pris de curiosité, il avance, ignorant le sentiment de danger qui s'empare de lui à ce moment :

> *« […] et pourtant, nous dit-il, je continuai, ce danger même exerçant sur moi un attrait difficile à définir… Il me sembla que j'étais insensiblement poussé ou mené vers quelque chose. L'avenue était à peu près déserte – de là, sans doute, mon inquiétude – et l'ombre entre les réverbères paraissait plus épaisse à cause des arbres dont les branches puissantes s'entrelaçaient dans le feuillage noir. Peut-être, valait-il mieux rentrer, après tout… A ce moment sortit de l'obscurité un jeune homme vêtu de blanc qui passa près de moi en chantonnant à mi-voix. Jamais encore je n'avais vu de marin en tenue d'été… Lorsqu'il traversa l'espace éclairé par le réverbère le plus proche, il me sembla pareil à une statue d'argent, car cet uniforme irréprochable le*

---

[96] Carole Auroy, *Julien Green*, *Le miroir en éclats*, Paris, Editions du Cerf, 2000, p.125.

[97] Pierre Brodin, *Julien Green,* op.cit, P. 98.

[98] Pierre Brodin, *Julien Green, op.* cit. P. 54.

moulait exactement jusqu'à devenir une nudité nouvelle. J'en éprouvai une sorte de frayeur mêlée à une joie qui ne peut se décrire[99]*. »*

A un moment, Julien Green est pris par le désir de courir après l'homme, mais très vite il se retient, il savait d'ores et déjà le combat qui allait se mener en lui, il savait de quoi il retourne, que l'attirance charnelle qu'il éprouve pour la beauté masculine ne peut être qu'un malheur dans sa vie.

Malgré l'amour qu'il ressent pour Mark, Julien Green ne l'approche personnellement qu'en 1922, c'est-à-dire deux ans après. Le diariste aime donc un homme qui ignore tout de cet amour, jamais il n'ose lui parler franchement de l'*« amour violent, pur et profond qu'il lui inspire »*[100]. Et même lorsqu'il étouffe et voit qu'il ne peut plus surmonter le douloureux silence qui répond éternellement à sa passion, il interrompt son séjour aux Etats-Unis où il apprend les langues et la littérature, il choisit de s'enfuir pour Paris, préférant rester seul avec ses problèmes. De cet échec, Green restera *« profondément marqué »*[101] et pour la vie.

Mais comment ce jeune homme venu de Paris aurait-il pu trouver dans une société aussi conservatrice que celle des États du Sud le moyen d'exprimer un amour homosexuel et encore moins celui de le vivre ? *« Comment franchir ces abîmes ?* [102]*»*

A dire vrai, cela n'est pas possible et Julien Green l'a bien compris : *« Nous avions vingt ans. Je le regardais avec désespoir*[103]*»*, désespoir parce que cet amour n'est pas possible. C'est pour cela que le diariste prend le parti de ne pas parler de ses sentiments à Mark, préférant ainsi la fuite.

---

[99] Nous n'avons pas pu retrouver les références de cette citation de Green.

[100] Julien Green, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, IV, op.cit., P. 278.

[101] Ibid., p.l009.

[102] *Journal,* tome VI, à la date du 4 octobre 1950, p. 1181.

[103] *Journal,* tome VI, p.1181, à la date du 4 octobre 1950.

Le tour particulier que prend ici la catastrophe provient, certainement, de l'interdit qui pèse sur l'amour entre deux personnes de sexe identique, du moins sur l'homosexualité. Comment en effet ce jeune homme venu de Paris aurait-il d'ailleurs pu trouver, dans une société aussi conservatrice que celles du Sud des Etats- Unis, le *« courage de dire sa vérité »*[104], le moyen d'exprimer un amour homosexuel, sans parler de le vivre? Le désir existait mais sa satisfaction était absolument impossible. Aimer sans l'être en retour, avoir la certitude que jamais cet amour ne sera comblé, ne pas même pouvoir manifester ouvertement sa passion au risque de compromettre sa situation ou celle de son entourage immédiat, est le pénible renoncement dans lequel doit se confiner notre écrivain assoiffé d'affection. C'est sans doute la raison pour laquelle il affirme que ses *« livres sont des livres des prisonniers qui rêve de conflit de liberté.*[105]*. »* Le prisonnier c'est l'homme enfermé dans la contingence de son destin, qui perçoit de toutes parts la réalité comme une restriction de ses possibilités et de ses désirs. L'auteur du *Journal* sait au plus profond de lui que cet amour ne pourra trouver satisfaction même s'il le désire ardemment.

Toutefois, Julien Green avait trouvé en la personne de Mark un ami. A défaut de vivre une relation amoureuse avec celui qu'il aime, il se contentera de son amitié pour le restant de sa vie. Mais cela ne saurait remplacer l'amour qu'il ressent pour lui ou encore effacer le chagrin et la souffrance qu'il éprouve face à l'insatisfaction de son désir. Autrement dit, rien ne saurait mettre un terme aux ravages que lui procure cet amour impossible et condamné d'avance par la religion qui, dès lors, subit un certain déluge.

Il est surtout question ici d'amour et non de désir. *« Il ne faut pas confondre l'amour avec le désir. [106]»* Pour Julien Green, *« […], l'amour ne pouvait être que pur. Le désir était bien différent. Le désir, c'était le péché*[107]*. »* Cette distinction est, dans l'esprit

---

[104] Pierre Brodin, *Julien Green*, op.cit., p. 98.

[105] *Journal,* tome V, p.1119, 11 novembre 1949.

[106] *Journal,* tome VI, p. 1289, à la date du 1er septembre 1952.

[107] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit., p, 1098.

de julien Green, radicale. Si Mark symbolise l'amour, Ted, lui, symbolise le désir autrement dit le mal :

> *« Je me disais que l'amour que je portais à Mark dépassait la faim charnelle, mais il n'en allait pas de même pour Nicolls qui pourtant ne m'obsédait pas comme Mark*[108]*. »*

Ted, jeune marin américain, ami de sa cousine Sarah, suscite chez lui un sentiment de malaise et de souffrance, une sorte de gêne. Le diariste est fasciné par son beau visage, son corps moulé dans l'uniforme ; il ne peut voir sans un *« serrement d'entrailles*[109] *»* le beau cou dénudé de Ted. Le malaise qu'il éprouve est d'autant plus immense et incompréhensible qu'il devient au fil des visites *« torturant*[110] *»,* ce malaise se trouve accentué par le fait même qu'il n'ose pas avouer le violent désir qui le tourmente.

Chacun de ses amours reste, d'une manière générale, inavouable ou impossible parce que Julien Green n'est pas capable de trouver l'équilibre entre corps et esprit, tendresse et sensualité, religion et sexualité. Il en a fait de même de certains des personnages de ses romans Wilfred, résiste à la cour assidue de Max en faisant semblant de ne rien comprendre. Toute l'attention de Wilfred se focalise sur Phoebé qui suscite en lui un désir sexuel extrême, et il sait pourtant que la seule pensée de l'adultère est un péché. Phoebé croit porter un profond amour spirituel à Wilfred, alors que c'est surtout la sensualité frustrée d'une femme mal mariée qui la pousse vers lui, tout semble faux en ce monde. Cela montre le véritable sens des problèmes intérieurs de Julien Green : l'acharnement obsessionnel autour du couple dialectique de la foi et du péché, et ce dont il s'agit n'est effectivement énoncé que par de perpétuelles approches, mais ne peut jamais être véritablement exprimé.

108Ibid., p.1237.

109 Julien Green*, Mille chemins ouverts*, *Œuvres complètes*, op.cit., p. 958.

110 Ibid. p. 1004.

Une seule personne transforme toute une vie et vous rend heureux : *« Un seul être dont la présence transforme le monde à mes yeux, embellit, cache les abîmes…* [111]*»*

Un jour, alors qu'un jeune hollandais lui parle de ses livres, Julien Green se met en confiance et lui raconte toute l'histoire de Mark, ce jeune norvégien dont il est tombé amoureux alors qu'il a vingt ans :

> *« Nous nous promenions le long de la Seine, un matin de 1923. Je m'étais dis : ''Avant que nous ne traversions le Pont – Royal, je lui dirai ce que j'ai dans le cœur". Je le prends par le bras, violemment ému tout à coup. Je lui dis : '' J'ai quelque chose à te dire, quelque chose d'une extrême importance. ''[…]. ''Eh bien, parle. Je t'écoute."[…]. Je vois clairement que si je parle, je perds immédiatement l'amitié de Mark et à tout jamais. Je me dis : '' J'ai réfléchi, je ne dois pas." Ce fut un des moments les plus douloureux de ma jeunesse. Mark ne s'en est jamais douté. Il est toujours aussi gai, aussi bon,* [112]*»* Important pour la rédaction de regarder le renvoi de page qui est à la page1758 note numéro 2.

Julien Green recrée une situation qu'il a vécue :

> *« Beaucoup travaillé à ma pièce. Il faut des motifs raisonnables à toutes les actions secrètes du lieutenant wiczewsky. Il ne peut sa vérité. D'où la violence de son attitude. Il étouffe. Il est amoureux fou et d'un amour qui paraîtrait incompréhensible s'il le laissait seulement deviner. En 1861, dans le Sud et dans une société aussi fermée, on ne pouvait que se taire* [113]*»*

---

[111] *Journal,* tome VI, p. 1179, à la date du 1er octobre 1950.

[112] *Journal,* tome VI, p. 1181, à la date du 4 octobre 1950.

[113] *Journal,* tome VI, p. 1262, à la date du 15 janvier 1952.

Leur amitié perdura et Mark ne saura jamais ce que Green éprouvait pour lui ce n'est pas faute d'avoir essayé de soulager sa conscience en laissant libre cours à son cœur, il voudrait lui dire qu'il l'aile, qu'il l'aime d'un amour pur et sincère :

> *« Je pris la décision de livrer à Mark l'intolérable secret…Quelle honte à d'avoir à écrire que je gardais le silence*[114]*. »* Encore plus loin, il affirme : *« "J'ai quelque chose de très important à te dire, Mark"… Mais les mots si simples me restaient dans la gorge… "Je regrette je ne peux pas"*[115]*.»*

Mark devait se douter de cet amour : un jour où Julien Green décide, en des promenant dans Paris avec mark, de tout l'avouer, mais la confession s'étrangle dans sa gorge au point que Mark, qui pressent ses sentiments, lui murmure pour l'apaiser : *« Je comprends, tu sais, je comprends parfaitement*[116]*. »*

Même s'il comprend, rien ne se passe et Green souffrira de cet amour impossible, inavouable. L'amour qu'il ressent pour Mark est tel qu'une partie de lui se trouve, pour toujours attachée à cette Université :

> *« J'ai fait voir à Robert toute l'Université : la Rotonde, les longues galeries, Cabell Hall, promenade qui pour moi n'a pas été sans tristesse, car j'ai trop souffert dans ce merveilleux décor entre 1919 et 1922. D'une certaine façon, l'Université est devenue une partie de moi-même […]. Par le souvenir, j'y ai vécu plus encore que pendant mes années de présence. Elle était devenue ma nostalgie permanente quand je me retrouvais à Paris, […] ce qui me retenait*

---

[114] Autobiographie, *Jeunesse, Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., pp. 1375-1377.

[115] Autobiographie, *Terre lointaine*, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., p. 1257.

[116] *Jeunesse*, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., p. 1376.

ici, malgré tout, et ce qui m'y faisait retourner sans cesse alors que je n'y étais plus, c'était l'amour violent, pur et profond que m'inspirait Mark[117]*. »*

Dans un univers où dominent le silence et la non-communication, les personnages éprouvent souvent le besoin d'avouer, de se confier à quelqu'un. La parole n'étant pas leur fort, ils choisissent l'écriture: du billet ou de la lettre qui n'atteindront jamais leur destinataire jusqu'aux écrits intimes, l'écriture servira souvent de prétexte à l'esquisse d'un aveu. Ce qu'on n'osera jamais dire, on le couchera sur le papier, dans le secret d'une chambre. C'est ce qui se passe avec Green.

Julien Green sera fortement marqué par cet amour impossible qui résonne dans toute sa création. A soixante-dix ans encore il note dans son *Journal* :

« Un premier amour, s'il est frustré, dévaste le cœur à jamais. Un demi-siècle a passé sur mon premier amour sans que rien ait pu que la blessure se referme, et, par la bouche de cette blessure, por la boca de su herida, j'ai dit mon chant de désespoir dans toute mon œuvre.[118]*»*

Cet amour qui naît en lui au premier regard, cet échec, Julien Green le conçoit comme un événement bouleversant, comme un destin qu'il doit accepter sans sourciller. Sa note du 6 janvier en fait foi : *« Mon cœur se brisait mais il n'y avait rien à faire. »*[119]

Heureusement, l'avenir est plus lumineux, Julien Green va vivre un second amour avec Robert de Saint Jean. L'amour que Julien Green voue à Robert, dont l'intensité le tiendra pendant cinq longues années, est un second amour. Il est vrai qu'*« on n'oublie jamais un premier amour*[120] », dira Julien Green en faisant allusion à Mark ; mais, nous fait

[117] *Journal,* tome I, pp. 277-278, à la date du 14 décembre 1933.

[118] *Journal*, tome V, op.cit., p. 1055, à la date du 6 janvier 1970.

[119] Ibid.

[120] Julien Green, cité par Louis-Henri Parias, in *Julien Green*, corps et âme, Paris, Fayard, Librairie Arthème Fayard, 1994, p. 189.

remarquer Parias[121], il n'en demeure pas moins que l'amour qu'il nourrit pour Robert va le délivrer des désordres et lui donner un nouveau départ. Julien Green rencontre Robert de Saint Jean lors d'une réception de François Le Gris, directeur de la *Revue hebdomadaire*. En parlant de cette rencontre, le diariste note : *« Une voix douce qui s'accompagne d'un sourire… L'amour naît d'un seul regard et je crains d'avoir à souffrir. N'en ai-je pas l'habitude, et ne suis-je pas celui qu'on ne peut aimer[122] ?* » Même si il s'ensuit une souffrance, cet amour aura au moins le mérite de l'arracher à ses désordres pendant cinq ans. Il faut que cet amour ait apporté des consolations à ses souffrances pour que Julien Green note dans son *Journal* :

> *« Le souvenir que j'ai de mon enfance, si doux qu'il soit me comble de tristesse et de regrets immenses. Il n'y a que Robert qui ait réussi à me rendre le bonheur*[123]*. »*

Mais, par un paradoxe qui jalonne toute la vie de julien Green, ce bonheur si intense va le jeter dans le malheur. L'obsession sexuelle trompée un temps par les désordres de *Jeunesse* le poursuit comme auparavant et même, semble-t-il, avec plus d'ardeur, marquant ces cinq années d'une faim charnelle inassouvie jusqu'au jour où Robert et lui décident d'aller chercher l'aventure à Berlin.

II.2/ La mère absente.

Julien Green, selon sa sœur Anne Green, était un enfant adorable, sensible et donnait l'impression de pureté sinon d'innocence. Cependant, La sensibilité de l'adolescent

---

[121] Louis-Henri Parias, in *Julien Green*, corps et âme, Paris, Fayard, Librairie Arthème Fayard, 1994, p. 189.

[122] Autobiographie, *Jeunesse*, Pl. V, op.cit., p. 1464.

[123] Autobiographie, *Partir avant le jour*, Pl. V, op.cit., p. 868.

fut mise à rude épreuve à la mort de sa mère, pour laquelle il avait toujours été *« inquiet qu'il ne lui arrivât quelque chose »*[124].

En effet, le diariste s'inquiétait beaucoup pour sa mère, et avait d'ailleurs une bonne raison de le faire car Mary Green avait une santé fragile. Cette mère qui a connu, jeune fille, une existence extrêmement heureuse et paisible dans une société privilégiée du Sud des États-Unis, se trouve affrontée en France à la solitude de l'émigrée. Elle garde le spleen du pays perdu, du paradis d'antan où les fleurs poussaient en hiver ; le souvenir des jours heureux, le passé seront inscrits pour toujours dans son cœur. De même, la guerre de Sécession laisse une profonde blessure dans la vie de Mme Green, elle ne se remettra jamais de la défaite des États du Sud des États-Unis. Cette tragédie, elle la communique à ses enfants. Julien Green, à son tour, portera l'empreinte du passé de sa mère, il vivra avec cette blessure.

En ce temps de guerre si tragique pour la France, un événement familial va avoir une influence profonde dans l'existence, déjà si troublée, du diariste. Au lendemain de noël, le 27 décembre 1914, sa mère meurt brusquement dans la grande villa du Lac, au Vésinet, où toute la famille est venue s'installer en 1913. Rien ne saurait exprimer ce que fut cette disparition pour l'auteur du *Journal* :

> *« Pour la première fois de ma vie, j'appris ce que c'était que souffrir. Je compris, je compris tout. Sans bouger, sans larmes, dans le plus profond silence, je reçus le choc de la mort*[125]*. »*

Tout s'évanouissait d'un coup à l'aube livide de ce jour de décembre. Toute sa vie, Julien Green reverra ce dimanche sombre, et il y reviendra presque chaque année dans son *Journal.* C'est la première grande blessure du diariste, sa première épreuve. L'écrivain

---

[124] Julien Green, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, IV, Paris, Gallimard, 1975, p.210.

[125] *Journal,* tome V, p. 795.

aimait beaucoup sa mère, en regardant le visage de celle-ci sur son lit de mort, il ne peut s'empêcher de continuer de l'admirer :

> *« Je n'avais alors que quatorze ans, mais malgré la douleur que je ressentais, je ne me lassais pas de contempler ce visage magnifique, inconnu de moi, et qui ne m'écoutait plus, qui regardait dans l'invisible, les yeux fermés.* [126]*»*

Sous le traumatisme de la mort, abandonné à lui-même, Julien Green se tourne de toutes ses forces dans la religion : *« J'ai cherché en moi, puis en Dieu, la forteresse, la tour inexpugnable, le seul refuge*[127]*. »* La lecture de *The Faith of our Fathers* du cardinal Gibbons fait naître en lui la décision de se convertir au catholicisme pourtant protestant de par sa mère.

C'est toujours dans cette période de crise, au fil de ses conversations avec le père Crété, qu'il conçoit la résolution d'entrer au monastère, mais en 1919, il réalise finalement que la vie monastique lui est impossible et abandonne définitivement cette idée. : *« Le monde me paraissait beaucoup trop beau. Il y avait beaucoup trop de lumière, de liberté, de joie sur la terre*[128]*. »*

Il faut dire que l'épreuve de l'absence de l'autre, entendons par là Mark, avec l'absence soudaine de la mère qu'il aimait tendrement et avec qui il entretenait une relation fusionnelle fera naître, chez l'adolescent qu'il est, l'apprentissage de la souffrance, d'une grande souffrance.

Cette souffrance n'est pas seulement celle de la perte, elle est également souffrance de la prise de conscience de soi, de son corps et donc de la séparation. Cette séparation est double chez Julien Green : on assiste d'un côté à la séparation de son corps et de sa

---

[126] *Journal,* tome V, p. 936, à la date du 27 août 1946.

[127] *Journal,* tome VII, p. 1407, à la date du 19 avril 1955.

[128] Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, Paris, Gallimard, 1977, p. 1005.

conscience et de l'autre côté séparation d'avec sa mère. Jusqu'à lors, Julien Green n'avait pas conscience de sa propre personne, son existence se confondait avec celle de sa mère. Avec la mort de celle-ci, il prend non seulement conscience de la réalité de son individualité mais aussi de la réalité de son corps sexué. Il comprend que c'est seul qu'il devra désormais affronter le monde et qu'il devra faire face à toutes ses tensions intérieures.

Julien Green et sa mère avaient une relation très fusionnelle, ils s'aimaient, ils étaient complices. Si Mme Green représentait, aux yeux du diariste, le modèle de toute perfection, celle-ci ne manquait pas de vouer à son fils un amour sans fin. Il se sentait ainsi aimé, protégé et en sécurité à côté de celle qui su lui donner affection et tendresse, de celle qui lui appris des valeurs morales et religieuses. La réalité est que Mary Green aimait et admirait son fils, elle l'écoutait parler dans un état d'extase, elle l'habillait d'un prestige incomparable: c'était son *« petit français adoré »*[129] comme elle le disait si bien. Et Julien Green a bien ressenti cet amour qu'il savait bien lui rendre, lui répétant ainsi dix fois par jour *« I love you*[130]*. »* Nous voyons à cet effet plusieurs passages du *Journal* faire mention de cet amour maternel: il parle toujours de sa mère avec un mélange de nostalgie et d'amour. *« Ma mère [...] était gaie. C'était une femme spirituelle et bonne, dont le pas, la voix et les éclats de rire me resteront à jamais dans la mémoire*[131]*. »*

Julien Green doit tout à sa mère, c'est elle qui lui apprend à réciter le Pater Noster, qui lui lit la Bible en anglais, *« Dans mon cas, [...], il y eut ce fait curieux que ma mère étant seule à me lire la Bible et ne me la lisait qu'en anglais.* [132]*»* Ils entretenaient une relation particulière, bien au delà de la relation mère fils. Ils entretenaient une relation que

---

[129]Julien Green, *Œuvres Complètes,* IV, op.cit., p. 819.

[130] *Partir avant le jour*, Pl. V, op.cit., pp. 663 et 809.

[131] *Journal*, tome I, p. 286, à la date du 14 janvier 1934.

[132]*Journal,* tome VI, p. 1239, juillet 1951. Sans date.

l'on peut définir également de mystique. C'est elle qui lui a inculqué les valeurs religieuses qui le suivront tout au long de sa vie. C'est dans cette considération qu'il dit:

> *« J'estropiais ces mots que je ne comprenais pas, et cependant quelque chose passait, de ma mère à moi, à travers ce murmure. L'essentiel de ce que je crois aujourd'hui m'était donné alors, dans la pénombre où parlait le plus grand amour*[133]*. »*

L'amour maternel indique une source transcendante, qui jaillit au plus intime de l'échange. Cet échange mystique se fait encore plus fort à la mort de Mme Green, c'est sur son lit de mort qu'elle transmet tout à son fils, c'est réellement à ce moment que Julien Green reçoit de sa mère tout ce qu'il y a de plus religieux et de plus mystique en lui :

> *« J'ai pensé de nouveau au visage de ma mère tel qu'il m'est apparu sur son lit de mort. Deux fois j'allai la regarder, restant avec elle quelques minutes qui ont beaucoup compté pour moi. Elle semblait loin de ce monde, loin de nous tous, avec l'air d'avoir reçu en dépôt un secret incommunicable et d'avancer en glissant tout droit vers les régions inconnues. Son extraordinaire gravité fit sur moi une impression que les années ne purent effacer, et qui m'a, je crois, marqué pour toujours. C'est à ce moment-là qu'elle m'a vraiment appris tout ce qu'elle savait de l'invisible, de la religion, et cela elle me l'a appris bien mieux que lorsqu'elle m'enseignait le catéchisme.* [134]*»*

De ce même amour maternel, Green avait le sentiment d'être toujours un enfant déjà qu'il était le benjamin d'une famille de sept enfants. Il refusait de grandir préférant rester aux côtés de sa mère. Il a eu une enfance préservée, préservée des problèmes sexuels. Ainsi, la disparition de Mary-Adélaîde Green marque en même temps qu'une

---

[133] *Partir avant le jour,* op.cit, p, 659.

[134] *Journal,* tome V, p. 953, à la date du 27 décembre1946.

brusque maturation, une sorte de traumatisme intérieur. En effet, l'auteur du *Journal* se sent subitement seul, abandonné à lui-même, à ses tensions intérieures, exposé à l'extérieur car longtemps, trop longtemps peut-être, il est resté à l'abri des tentations:

> *« J'étais tellement ignorant des choses de la chair qu'une bonne sœur m'en eût remonté. Le lycée ne m'avait rien appris. Cette innocence me paraît néfaste sous bien de Rapports ; elle se paie presque toujours extrêmement cher plus tard*[135] *».*

Sous l'aile protectrice de sa mère, il se sent à l'abri de tout danger, de toute tentation charnelle, de tout péché. Julien Green vivait alors dans un monde paradisiaque, son *« enfance était aussi un paradis gardé par un ange, qui était ma mère. Une mère protectrice qui veille jalousement sur l'innocence de son fils. En réalité, il y a comme un sentiment d'insouciance, de manque de prise de conscience et même de complaisance dans cette ignorance. Il est dénué de toute connaissance d'impudeur d'une ignorance insondable qui l'expose à tous les risques*[136] *»*

Cette brusque prise de conscience du monde et de ses réalités est très douloureuse pour le diariste car l'extérieur est, pour lui, l'univers entier, la dispersion, la multiplicité, le mal et tout ce qu'il engendre. Julien Green conçoit dès lors la mort de sa mère comme une descente aux enfers car il commence à prendre conscience des réalités de ce monde. L'enfance dans lequel il a toujours vécu est très exactement pour lui le contraire de l'univers dépravé des adultes: sans troubles ni passions, sans la fureur du désir, de l'avarice, du pouvoir et naturellement sans la plus violente d'entres toutes ces passions: la sexualité. Ce n'est donc pas un hasard s'il affirme:

---

[135] Julien Green, *Œuvres Complètes*, op.cit., p.1047.

[136] *Partir avant le jour*, op.cit., p. 773.

« Toujours rêvé d'une vie d'où la sensualité serait absente, non par l'effet d'une discipline ascétique, mais par la nature même de cette existence idéale, mais n'est ce pas là rêvé le bonheur de l'enfance? »[137]. Du paradis, de ce temps non sexuel de la beauté pure ? *« L'enfant ne souffre pas de la sexualité ; il n'en a même pas conscience, et virtuellement elle n'existe pas pour lui, ce qui permet le bonheur dont je parle je parle. »*[138]

Julien Green à travers l'écriture de son *Journal* est à la recherche de ce paradis qu'il sait à jamais perdu et enterré avec sa mère. Face à cette brusque chute, à cette prise de conscience subite, Green se sent dépaysé, abandonné car son univers s'est effondré, une partie de lui est perdue et du coup il éprouve un malaise existentiel, un sentiment de douleur et de haine qui se poursuivent dans sa vie amoureuse. Avec la disparition de sa mère, symbole de protection et de religion, le jeune Green à l'impression d'être en danger sur cette terre :

« Depuis ma quatorzième année, qui coïncida avec la mort de ma mère, j'ai toujours vécu dans le sentiment d'un vague danger, impossible à définir, du reste. Je pense que cela tient à la condition humaine. Etre au monde est dangereux.[139] *»*

La mort de sa mère signe ainsi la mort de son enfance, du monde paradisiaque dans lequel il a grandi. Mary Green, faute sans doute d'avoir évalué l'étendue de cette naïveté, ne lui a pas donné les assises nécessaires pour mettre en place des mécanismes de discernement personnel. Elle le laissera, à son décès, désarmé et sans guide au plein milieu des troubles de l'adolescence. On trouve, à ce propos, cette notation de Julien Green :

---

[137] *Journal,* tome IV, p. 721, à la date du 2 mai 1943.

[138] *Journal,* tome IV, p. 721, à la date du 2 mai 1943.

[139] *Journal,* tome VI, p. 1177, à la date du 26 septembre 1950.

« Ils me protégeaient, me cachaient à moi-même. Eux morts, j'ai été livré à l'être que je suis devenu, et cela n'est pas fini parce qu'on n'arrive jamais à bout de se découvrir.[140] *»*

Ses parents le cachaient au monde, le préservait de la dure réalité. Le jeune Green vivait alors dans un monde qui n'est pas vrai, un jardin d'Éden qui finit par s'effondrer lors de la première guerre mondiale avec la mort brutale de sa mère :

« J'étais loin de me douter qu'il existait désormais dans ma vie un avant et un après, et que j'avais derrière moi ce qu'un auteur du XVIIème siècle a nommé le Pays Perdu[141]*. »*

Cet Éden, c'est l'amour dont la mère est le mystérieux messager, l'amour qu'elle dispense autour de lui comme l'air qu'il respire, elle était un rempart :

« Parlé hier avec Robert de ma mère et du rempart qu'elle était pour nous tous, ses enfants. Ce rempart s'est abattu d'un seul coup, en 1914. Cela a été la grande catastrophe de mon enfance et qui m'a assombri pendant des années. J'ai été long à comprendre ce qui était arrivé, long à me faire à ce malheur[142] *».*

L'innocence tant regrettée peut, dès lors, être dangereux :

«Entre mes arrières- grands-parents et moi, pendant toute mon enfance, il y a eu l'espèce de barrage que faisaient mon père et ma mère, qui menaient une vie admirable. C'étaient, à leur manière, des saints. Ils me protégeaient, me

---

[140] *Journal,* tome V, p. 1143, à la date du 29 mars 1950.

[141] *Partir avant le jour*, *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., p. 802.

[142] *Journal,* tome VII, p. 1407, à la date du 19 avril 1955.

cachaient à moi-même. Eux morts, j'ai été livré à l'être que je suis devenu, et cela n'est pas fini parce qu'on n'arrive jamais à bout de se découvrir.[143] »

Cette impression d'être toujours en danger sur terre ne quittera jamais Julien Green : *« Une éducation religieuse m'a trop nettement fait voir le néant du monde.*[144] » nous dit-il dans son *Journal*. La mort de Mme Green, au delà de la souffrance ressentie par Julien Green, a le mérite de l'avoir fait grandir et murir : il apprend tout et tout de suite. Abandonné à lui-même, le diariste doit à présent faire face au monde, affronter sa réalité et celle de son corps:

« Il y a aujourd'hui trente-huit ans que ma mère est morte. C'est, de tous les malheurs que j'ai eus, celui qui m'a le plus instruit. [145]»

La mort de sa mère est sa première grande leçon de vie. Mais au fond, Julien Green ne guérira jamais de cette disparition, la perte de la mère a laissé une blessure indélébile :

« Je me demande comment on peut vivre lorsqu'on croit qu'on ne verra plus jamais ceux qu'on a aimés. Il y a de quoi devenir fou.[146]»

Il ne cessera donc jamais de l'évoquer, elle reste, de manière constante, présente dans sa vie. On se souvient à cet effet qu'un jour, pendant qu'il somnolait dans son lit, le diariste est réveillé par la voix de sa cousine *« qui devait ressembler beaucoup à une voix que j'ai connue, car j'ai répondu : ''oui maman !'' J'en ai rougi tout seul et ce cri m'a rendu un peu mélancolique : il y a bien trente ans que je ne l'avais pas poussé.*[147] »

---

[143] *Journal,* tome V, p. 1143, à la date du 29 mars 1950.

[144] *Journal,* tome V, p. 1099, à la date du 24 septembre 1949.

[145] *Journal,* tome VI, p. 1298, à la date du 27 décembre 1952.

[146] Julien Green cité par Thérèse Tremblais-Dupré, La mère absente, Monaco, Rocher, 2002, p. 185.

[147] *Journal,* tome IV, p. 835, à la date du 12 avril 1945.

Notons toutefois que l'influence de la mère sur la formation morale de Julien Green demeure un mystère. Et l'on serait tenté de rendre cette femme responsable bien à tort du drame de l'homme en qui la beauté et la chair, la foi et le péché vont sans cesse s'affronter et se combattre. On comprend alors pourquoi Bernard Pivot voit un peu de sadisme en la personne de Mme Green : En effet, lors d'un entretien que Julien Green accorde à Bernard Pivot, celui-ci vient à lui demander si sa mère n'a pas un côté un peu sadique. Bien entendu, Julien Green n'est pas de cet avis, il n'aime pas ce mot et il n'est pas question d'employer ce qualificatif pour décrire sa mère. Mary Green est pour son fils un modèle exemplaire d'amour. En préservant son fils, son objectif premier n'était, bien entendu, pas de lui nuire, mais celui de le protéger du monde, c'était pour elle une preuve d'amour, elle croyait bien faire. Cette mère puritaine, honteuse de cette naissance tardive, témoignait à l'égard de son fils un comportement étrange d'autant plus qu'elle était la seule à s'en occuper, M. Green, trop lointain, préoccupé, trop vieux aussi, *« avait l'âge d'être son grand père*[148]*. »*

L'amour de Mme Green pour son fils ne suffit pas à justifier l'attitude qu'elle avait à l'égard de son fils. L'éducation qu'elle-même a reçue de ses parents est surement pour quelque chose. Si Mary Green préservait au mieux qu'elle pouvait son fils, c'est parce qu'elle avait en horreur les manifestations sexuelles du petit garçon, elle était obsédée par l'idée qu'il ne pourrait être sauvé. Outre l'éducation qu'elle a reçue, la mort de son jeune frère vient accentuer et réconforter cette répulsion pour le corps, surtout pour les parties génitales d'où ce comportement étrange envers son fils. En effet, quelques jours avant son décès, Mary Green appelle son fils à son chevet et lui révèle l'existence d'un oncle, son frère cadet, mort avant la naissance du diariste et qu'elle aimait beaucoup. *« Je ne t'ai jamais parlé de lui, je ne pouvais pas, je l'aimais trop. Il était plus beau que toi*[149]*. »* Dans un entretien dont nous n'avons pas pu retrouver la source, Julien Green revient sur ce drame en expliquant que :

---

[148] Interview, *Le Quotidien de Paris*, 12 avril 1983.

[149] *Partir avant le jour*, op.cit., p.787.

« Ce garçon a été séduit, vers douze ou treize ans, par une mulâtresse qui lui a communiqué une maladie dont on n'a pas compris la nature et qui n'a pas été soignée ; le cerveau a été atteint. Ses parents ont pensé qu'il avait l'esprit dérangé et que le changement d'air lui ferait du bien. Ma mère l'a accueilli au Havre. Au lieu de son frère, elle a vu venir, non pas un idiot, mais un presque fou. Ma sœur Lucy n'était pas loin de naître à ce moment-là, le choc que ma mère a subi a eu une action irrémédiable sur elle ; elle était saine d'esprit mais très étrange, très étrange […] Ma mère avait une telle répulsion physique de l'homme et même de mon propre corps, qu'elle m'a communiqué cette horreur[150]*. »*

L'angoisse, la tristesse, la répulsion de la chair, le regret d'un passé qui ne reviendra jamais, voilà ce que la mère et l'enfant tiennent en partage.

[150] Interview, *Le quotidien de Paris*, 12 avril 1983.

Deuxième partie

L'AMBIVALENCE DU MOI

I/ Inquiétudes d'ordre spirituel

Nous ne pourrions situer plus exactement le drame de l'univers greenien. Nous avons évoqué, chemin faisant, les souffrances liées à la mort de Madame Green et à un amour homosexuel, ici, il est question des scrupules que se fait Julien Green face à sa foi.

I.1 / Inquiétudes spirituelles et crises spirituelles

Le moi qui se dégage du *Journal* de Julien Green laisse entrevoir un moi angoissé, une personnalité affectée par la disparition d'une mère et par des échecs amoureux. Cependant, le désarroi qui habite le diariste n'est pas seulement d'ordre extérieur, il est aussi d'ordre intérieur, autrement dit religieux, car les frontières que la réalité impose aux hommes ne sont certainement pas seulement extérieures. L'auteur du *Journal* éprouve encore plus fort les contraintes religieuses qui pèsent sur lui de l'intérieur parce que, nous dit-il, « […] *nous sommes beaucoup plus des âmes que des corps et que ce que nous faisons à beaucoup d'importance, malgré tout, parce que nous sommes des âmes.*[151] *»*

Julien Green, il n'est plus à démontrer, grandit dans un climat religieux. Il reçoit de sa mère, croyante fervente, une éducation chrétienne, aucun doute que Jésus-Christ est présent dans la vie du petit Green. Rien d'étonnant alors que le diariste, devenu adulte, se préoccupe davantage de son devenir spirituel et de son salut. Il reste sensible à la religion, à tout ce qui s'y rapporte et par conséquent à Dieu. Il n'est pas envisageable pour lui de vivre sans foi : *« Nous ne pouvons pas nous passer de la foi. Sans elle rien n'a de sens.*[152] *»* Toute la religion de Julien Green s'inscrit dans cette phrase. Son souhait est par conséquent

[151] *Journal,* tome VI, p. 1191, à la date du 9 novembre 1950.

[152] *Journal*, tome III, p.593, sans date.

de mener une vie qui s'accorde avec ses aspirations religieuses, de marcher selon la morale chrétienne et de suivre la voie de l'éternité. Cependant, la réalité est tout autre, la vie qu'il mène ne répond pas toujours à ses attentes, elle est parfois aux antipodes de ses ambitions religieuses : *« Je n'aime pas la vie que je mène, parce qu'elle ne me ressemble pas*[153]*»* nous confie-t-il dans son *Journal*. Et pour cause, il ne parvient pas à résister à l'attrait du monde visible, aux plaisirs éphémère qu'il peut lui offrir. Cette vie là, qui ne satisfait que la partie superficielle de l'homme, n'est pas la sienne. Julien Green est très porté sur tout ce qu'il y a de plus profond en lui, tout se qui relève du monde invisible.

Julien Green, pour des raisons que nous venons d'évoquer, a *« [...] beaucoup de raisons de croire que c'est par le dedans que l'on change sa vie*[154]*. »* Mais l'aspiration au bonheur terrestre, la sensualité sont des forces auxquelles nul ne peut se soustraire et qui, dès lors, font peser sur l'équilibre intérieur ; la religion vient donc contredire d'une manière générale la vie que mène le diariste. Notons que pour Green, le bonheur qui vient du monde n'est pas le vrai bonheur, il est illusoire et réductible. Le bonheur dont il est avide est celui qui vient de Dieu, celui-là même qui est promis par les Évangile et dont l'accomplissement, du moins la concrétisation se fera dans le monde invisible. Il ne s'agit pas d'un bonheur immédiat, mais à venir. Rechercher ce bonheur chez lui revient donc à aller à la quête de Dieu et à vivre selon ses ordonnances, vivre les prémices de ce bonheur sur terre c'est vivre en Dieu avec Dieu et par Dieu. L'auteur du *Journal* n'est, de toute évidence, pas fier de sa vie, de ce désordre qui s'installe au plus profond de lui, il en vient même à éprouver un certain malaise face à cette situation :

> *« [...] mais la religion ne me préoccupait guère ; j'étais fasciné par le plaisir et je dois dire aussi qu'il me répugnait de parler de religion*[155]*. »*

---

[153] *Journal,* tome VI, p. 1281, à la date du 15 juin 1952.

[154] Ibid.

[155] *Journal,* III, p. 612, à la date du 28 septembre 1941.

En réalité, Julien Green ne parvient pas à résister à l'attrait du monde, aux plaisirs charnels, il a l'impression d'être ce sauvage dont parle Sir James Frazer quand il affirme que *« nous ressemblons beaucoup plus aux sauvages que nous n'en différons*[156]*. »* Pour trouver un certain réconfort et se donner un semblant de bonne conscience, le diariste met au défi quiconque n'aurait rien à se reprocher en affirmant : *« [...] qui n'a honte de sa vie ? Moi, j'ai honte de la mienne, fort souvent*[157] *».* Il joue sur la faiblesse de l'homme. Mais cela, et pour avoir plusieurs fois succombé aux convoitises du monde, ne suffira pas à faire taire la voix qui s'élève en lui et qui s'insurge contre cette vie là. Le problème de julien Green est beaucoup plus profond pour se limiter à ce genre de réflexion qui veut qu'on banalise un fait ou qu'on trouve une sorte de refuge dans une ligne de conduite, aussi contradictoire soit elle avec nos aspirations, pour la simple et unique raison que tout le monde le fait. C'est dire la dualité qui se joue chez Green.

Déchiré entre la bataille qui se mène en lui, entre la violence du désir charnel et celle de l'aspiration religieuse, le diariste perd pied. Il y a en lui une lutte forcenée qui se passe entre son corps et son âme, chacun avec bien sûr son heure de gloire. Le diariste vacille alors entre des chutes et des rechutes pour finalement s'établir, en pleine force de l'âge, dans un renoncement vers la fin des années trente. Etant donné l'instabilité de la flamme de sa foi, il est plus juste de dire à un retour à la vie sacramentelle de l'Église et tous les engagements de fidélité que demande une telle foi.

En effet, après une relation douloureuse avec Mark en Virginie, Julien Green rentre en France. Devenu la proie du plaisir charnel, le diariste connaît une profonde crise qui va durer dix ans (1928 - 1938). N'acceptant pas d'être la proie de ses envies, d'être asservi par ses sens, et d'être en même temps au service de l'Église, l'auteur du *Journal* abandonne toute pratique religieuse pendant une dizaine d'années :

---

[156] Sir James Frazer cité par Michel Gorkine in Julien Green, Paris, Debresse, 1956, p.201.

[157] *Journal,* tome VI, p. 1190, à la date du 9 novembre 1950.

« Pendant une dizaine d'années j'abandonnai presque toute pratique religieuse, moins par mauvaise volonté que par un dégoût de ce qui m'eût apparu comme une hypocrisie. Prétendre combiner plaisir et piété c'est vivre un mensonge, comme ma mère le disait jadis.[158] *»*

Julien Green est conscient de *« l'hypocrisie qu'il y aurait à essayer de concilier une vie de plaisir et les pratiques religieuses* [159]». Il estime que la vie de plaisir et la vie religieuse ne s'accordent pas et empruntent des voies inconciliables, il juge comme hypocrite le fait de vouloir concilier deux modes de vies si opposés et de vouloir servir deux maîtres à la fois. Il fallait donc spirituellement choisir entre Dieu et la vie mondaine car on ne peut servir deux maîtres sans que l'un d'eux ne soit trompé, un jour il faut bien l'admettre et décider, et Green, en cette période choisit la vie de débauche : *« Le monde me paraissait beaucoup trop beau. Il y avait beaucoup trop de lumière, de liberté, de joie sur la terre et dans mon âme*[160]*. »*

En réalité, l'héritage religieux qu'il a reçu de sa mère et conforté par une lecture quotidienne de la Bible, le conduit à considérer comme antinomiques l'homme physique soumis aux exigences sexuelles et le croyant nous dit Michel Dyé[161]. Julien Green est tourmenté car il fallait toujours satisfaire cette faim insatiable du corps et écouter cet appel spirituel. Mais en ces temps, comme précédemment dit, la satisfaction charnelle l'emporte et tout naturellement les trahisons du plaisir l'éloignent de l'amour et de la vérité dont il est pourtant avide. Julien Green, comme son personnage Wilfrid, porte les marques de l'histoire du corps ; il n'a jamais connu la sexualité que sous la forme du désir physique le plus brutal, d'une interminable série de conquêtes qui ne pourra pas s'achever, parce qu'elle ne satisfait que le désir physique et non spirituel.

---

[158] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green,* Paris, Seuil, Ecrivains de toujours, 1990, p. 145.

[159] *Journal,* tome IV, p. 770, à la date du 21 avril 1944.

[160]Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V*,* Paris, Gallimard, 1977, p. 1005.

[161] Ibid.

Il se trouve ici que le diariste ne peut pas s'affranchir de manière définitive de ces deux appels, il ne cessera de vaciller entre les deux forces contradictoires. Il faut le dire, Green est *« intensément charnel et profondément religieux.*[162]*»* Il ne parvient, ni à renoncer définitivement au mal qui le répugne ni à se contenter uniquement du bien dont il aspire. On peut effectivement voir ce sentiment de dualité lorsqu'il affirme :

> *« Le monde me paraissait beaucoup trop beau. Il y avait beaucoup trop de lumière, de liberté, de joie sur la terre et dans mon âme […] Renoncer à Dieu, il n'en était pas question, mais je cherchais la voie moyenne, celle qui n'est ni étroite ni large, celle qui n'existe pas*[163]*. »*

Le juste milieu ici n'existe pas, c'est tout ou rien. Toujours est-il qu'à cette période la foi de Green se fait boitillante et à plusieurs reprises, il se voit confronté à ce qu'il appelle désespérément des « crises de piété. » On se souvient à cet effet qu'en 1951, il traverse pareille crise et se voit désespérément revenir à sa vie de désordre. C'est le retour de l'esprit immonde : *« Surpris par la violence de la crise religieuse que j'ai traversé en 1951.*[164]*»* Mais le *Journal* reste mystérieux sur cet épisode de sa vie, les détails ne sont pas clairement dévoilés, Julien Green nous laisse juste entrevoir ce qui s'y joue. Et on ne peut qu'imaginer la scène tragique qui se joue avec un Green tiraillé par ces deux forces contradictoires :

> *« Parlé longuement avec Robert. Ce qui m'est très pénible, dans ma vie actuelle, c'est la perpétuelle contradiction que je vois entre ce que je fais et ce que je crois*[165]*. »*

---

[162] . Philippe Vannini, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Magazine littéraire n° 459, 01/12/2006, p. 98.

[163] Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, Paris, Gallimard, 1977, p. 1005.

[164] *Journal,* tome VI, p.1341, à la date du 2 juillet 1954.

[165]Ibid., p. 1225, à la date du 25 juin 1951.

Tout ce que nous pouvons dire concernant cette annotation du 2 juillet 1951, c'est qu'il parle du bonheur qu'il n'a plus mais qu'il voudrait avoir et du grand bonheur qu'il a *« de changer (sa) vie*[166] *».* Sa vie intérieure ne connaît pas de répit, elle est perpétuellement en ébullition.

Nous tenons toutefois à faire remarquer que, même si Julien Green a beaucoup varié dans son comportement à l'égard de la religion, il n'a jamais perdu en lui l'étincelle de la foi toujours prête à jaillir au plus secret du cœur. Le diariste garde en veilleuse un désir du vrai, en réalité, la lumière ne s'est jamais éteinte, elle est restée allumée au plus profond de son être. Nous le voyons, à cet effet, montrer une résistance à son ami Gide qui fait des efforts missionnaires pour le ramener à l'incroyance : *« mon retour à l'église fut pour lui un une manière de scandale […]. Il y eut un cap des tempêtes à notre amitié. »*

Et même quand Julien Green, sous le pseudonyme de Théophile Laporte, entre dans l'arène de la controverse religieuse en publiant, à la fin de l'été 1924, le *Pamphlet contre les catholiques de France*, il croit d'abord que c'est juste l'expression de ce qu'il demande aux catholiques, une manière pour lui de sensibiliser et de provoquer les gens, un réquisitoire contre les catholiques indifférents et un plaidoyer pour une foi entière et absolue car, *«[…] Les catholiques de ce pays sont tombés dans l'habitude de leur religion*[167]*. »*

En effet, au premier abord, il faut voir dans cette œuvre non *« une profession de foi, mais l'expression de ce qu' (il) demande aux catholiques*[168] *».* Julien Green, dans cet ouvrage s'insurge contre la mollesse bourgeoise des croyants, d'un catholicisme d'institution qui n'illumine plus la foi et non pas contre la religion en soi ; il regrette la morosité des messes, l'habitude de la religion, les chrétiens du dimanche :

---

[166]Ibid., p.1248, à la date du 1er octobre 1951.

[167] Julien Green, *Pamphlet contre les catholiques de France*, Bibliothèque de la Pléiade, I, Paris, Gallimard, 1972, p.8.

[168] Julien Green, *Journal*, tome I, op.cit. p.13.

« Le dimanche, on voit l'assistante entière se rendre à la communion, mais la messe dite, tout le monde sort sans attendre; pas d'oraison dans la vie du fidèle moyen; sans doute, la fréquentation des sacrements remédie-t-elle à ce manque[169]*. »*

Mais le problème est beaucoup plus complexe qu'il ne paraît, la vérité est tout autre; et cela n'échappe pas au diariste lui-même qui, dans l'avant propos qu'il écrit quarante ans après, comprend que ce petit livre est né d'une crise religieuse et surtout qu'il l'a écrit pour lui-même. Cette férocité est en vérité dirigée contre l'auteur lui-même et sa peur de devenir "un tiède". Il faut dire que depuis 1923, Julien Green multiplie des aventures homosexuelles et des fugues nocturnes. Il courait, la nuit tombée, les rues de Paris en quête d'aventures nouvelles. Une fois rentré chez lui, il prenait la Bible comme bouée de sauvetage et la lisait comme pour se purifier. Le grand reproche d'amour qui s'échappait de sa lecture n'y changeait rien, la tentation étant trop forte, la chasse reprenait de plus belle le lendemain.

La violence du *Pamphlet contre les catholiques de France*[170] est en effet ambiguë, et trahit d'emblée l'équivoque que Jacques Petit[171] a mise en lumière à travers les procédés romanesques à venir: il y a la réalité apparente d'un *Pamphlet contre les catholiques de France,* et la réalité intérieure d'un pamphlet impuissant contre soi-même, contre la part encore mal cernée, indomptable et redoutable de soi-même qui est justement ce qui ne peut coïncider ni avec une Église affaiblie, ni avec une Église autoritaire. Dans ce Pamphlet, c'est sa propre relation, très conflictuelle, à l'Église que Green couche sur papier. L'auteur lui-même ne tardera pas à y voir plus clair :

---

[169] *Journal,* tome IV, p.704, à la date du 16 janvier 1943.

[170] Julien Green, *Pamphlet contre les catholiques de France* op.cit.

[171] Jacques Petit, cité par Jean Touzot in *Littératures contemporaines* n°4, Julien Green, Paris, Klincksieck, 1997.

« Mon petit Pamphlet, qui est une sorte d'adieu à la foi religieuse de mon enfance, m'a mis, en quelque sorte, à découvert »[172]

Le pamphlet semble dévoiler son secret, le diariste voit de plus en plus clair le sens qui s'y cache et qui ne cesse de se révéler à lui. Il ajoute alors :

« Ce dont je ne me rendais pas compte et qui m'apparut clairement que beaucoup plus tard, c'est que je m'en prenais secrètement à moi. De là ces outrances, ces menaces, ces appels à une Inquisition défunte. Si jamais une autobiographie est sortie de mes mains, c'est bien ce petit livre. J'étais furieux de découvrir que je n'étais pas un saint. Trop de choses bouillonnaient en moi, trop de désirs dont la violence m'alarmait[173]*.»*

Ce livre est tout simplement un long cri vers tous les biens spirituels que le diariste sent lui échapper. Il juge donc avec lucidité son état d'esprit quand il l'avait écrit :

« Je crois que lorsque j'ai écrit ce petit livre, la foi s'obscurcissait dans mon cœur et j'essayais de retenir de force ce que je sentais bien qui m'échappait.[174] *»*

La vie spirituelle de Julien Green est un chaos, elle s'obscurcit sous l'emprise sexuelle et il comprend vite que sa foi se fait vacillante, qu'*« une certaine qualité de foi se perdait avec la satisfaction des désirs du corps*[175]. C'est là que se situe tout le drame de Julien Green en proie aux plaisirs de la chair auxquels il se livre à corps perdu mais où il perçoit, au cœur de lui-même, un refus plus profond que son adhésion au plaisir. L'auteur

---

[172] *Journal*, tome I, op.cit., p, 213, à la date du 24 décembre 1932.

[173] Julien Green cité par Jean Sémolué,in *Julien Green ou l'obsession du mal*, Paris, Editions du Centurion,, coll Humanisme et religion, p.151.

[174] Ibid.

[175] Julien Green, *Œuvres Complètes*, V, op.cit., p. 1453.

du *Journal,* tourmenté et en pleine crise se demande réellement ce qu'il désire au plus profond de son être quand bien même la réponse reste évidente pour lui et pour le lecteur du *Journal* :

> *« […], mais qu'est-ce que je veux ? La vie évangélique, certainement. Qu'est-ce qui m'empêche donc de m'y donner tout à fait ? Quel espoir que cela change jamais ? Aucun si je me fie à moi seul. Je puis dire que depuis environ deux mois je n'ai plus un seul moment de tranquillité intérieure. Impossible de lire une page de la Bible sans y voir les reproches les plus véhéments.*[176]*»*

Le ton est donné, Green sait ce qu'il veut et les problèmes qui l'empêchent de vivre pleinement sa foi ne lui sont pas inconnus, l'ont-ils seulement été ? Mais où se situe alors le problème ? Pourquoi l'auteur du *Journal* n'arrive pas à s'épanouir entièrement dans sa foi ? Ainsi présenté, le problème de Green paraît simplifié mais il n'en est rien, la situation n'est pas aussi simple qu'elle y paraît ou qu'on voudrait le croire.

En effet, la vie religieuse, avec tous ses compromis et sa charge d'interdits, avec ce que cela implique comme sacrifice et abandon total de soi et par conséquent de l'existence toute entière n'est pas possible sur le plan humain. Il n'est pas possible de s y consacrer exclusivement. L'âme humaine en quête d'un amour divin est incessamment contrariée par les tourments de la chair. Même si Green est conscient de son problème qui nous est également bien exposé, cela ne résout pas la difficulté et ne constitue pas en soi la fin de la dualité de sa nature. La solution qui est également une difficulté reste entière, en considérant l'aspect religieux, exclusive : Il n'y a pas de juste milieu et comme dit précédemment, au risque de se répéter, on ne peut pas servir deux maîtres en même temps, on ne peut pas être mi ange et mi démon et former un tout, on n'est entièrement l'un ou l'autre. Green a bien compris que la cohabitation de la force charnelle et spirituelle n'est pas possible et donc pas d'équilibre possible. Il tente, tant bien que mal, de trouver le juste

[176] *Journal*, tome VI, op.cit., p. 1347, à la date du 7 août 1954.

milieu, mais il sait d'avance que la vie spirituelle et la vie charnelle empreintent des voies opposées et qu'en aucun cas une possible conciliation de ces deux modes de vie n'est envisageable:

> *« J'ai essayé de retrouver un équilibre de plus en plus menacé par la dualité de ma nature. Une foule de questions se posent à moi, et sans cesse. Peut-être de telles incertitudes […], m'instruisent-elles de quelque chose qu'il faut que j'apprenne…Ce que je perds avec tout cela, c'est mon insouciance d'autrefois. Mon cœur n'est plus aussi léger ; ma tête non plus. J'ai le sentiment aigu de l'hypocrisie qu'il y aurait à essayer de réconcilier une vie de plaisir avec des pratiques religieuses*[177]*. »*

Green sait la difficulté qu'il y a à mener une vie rangée comme le voudrait l'Évangile pour la simple raison qu'il est humain et donc faillible. Il est tout à fait conscient qu'il est pêcheur, que la perfection n'est pas de ce monde et par conséquent qu'il n'est pas possible de vivre exactement selon ce qui est écrit dans les Évangiles. On se souvient d'ailleurs que Green s'éloigne, plus d'une fois, des pratiques religieuses en raison d'une vie qui ne s'accordait plus avec sa foi.

Le comportement spirituel de Julien Green a en effet beaucoup varié, on assiste à plusieurs crises religieuses et conversions. Connaissant tous les attraits et les répulsions de la beauté et du plaisir charnel inconciliables avec une foi teintée de jansénisme, Julien Green sombre tour à tour dans l'agnosticisme, le mysticisme ou l'attrait pour le bouddhisme. Il finit par retrouver une sorte d'apaisement dans la foi catholique en se reconvertissant, une fois de plus en 1939. On se souvient qu'il a abjuré le protestantisme pour se convertir, la première fois, au catholicisme à l'âge de quinze ans."*Tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu d'une manière ou d'une autre m'ennuie à mourir"*. Mais tourmenté par son avidité sensuelle il abandonne pourtant les pratiques religieuses.

---

[177] *Ibid.*, p. 770, à la date du 21 avril 1944.

En effet, Julien Green s'éloigne de l'Église pendant dix ans, mais il faut voir dans ce geste une apparence, une sorte de crise car au fond de lui, la foi reste présente. Nous assistons à différentes chutes et rechutes de la part du diariste:

> *« Hier, recopié quelques pages de mon Journal de 1928; […]. Elles m'ont attristé, comme je devais m'y attendre. J'ai revu le Paris de cette époque-là, […] tout le décor d'une vie si heureuse qu'elle aurait dû me paraître inquiétante, mais la religion ne me préoccupait guère; j'étais fasciné par le plaisir et je dois dire aussi qu'il me répugnait de parler de religion. A partir de 1928, nous dit-il, je ne priais presque plus. J'essayai, sans y réussir, en 1933, puis avec plus de succès en 1937*[178]*. »*

Nous assistons également à plusieurs conversions dont la dernière remonte en 1956: il y aura entre autres celles de 1916 et de 1939 pour ne citer que ces deux.

Le futur religieux de Julien Green, dans ce monde n'est donc pas assuré car l'auteur du *Journal* a le sentiment d'une crise imminente qui s'ouvre devant lui. Il est bien conscient de la distorsion qui existe entre le corps et l'âme, il sait qu'il n'y a jamais de conversion de l'âme humaine, sans que tôt ou tard, le démon ne cherche à reprendre ce qu'il considère comme ''sa maison'' d'où il s'est trouvé chassé. Notons à cet effet les avertissements du père Rzewuski à l'endroit de Julien Green : *« Il y aura sans doute des rechutes, me dit-il simplement, ne les prenez pas au tragique, mais priez. ».*

Cette phrase prophétisait le grand conflit, qui dès lors, va opposer dans son cœur religieux la pureté divine, la pitié divine à la réalité du péché. Le péché fait malheureusement partie de notre quotidien et de nous au grand désespoir de Julien Green: *« Si l'on pouvait passer une journée seulement sans péché…*[179] *».* Mais n'est-ce pas là rêver d'un monde parfait et fuir la réalité qui s'impose à nous ? L'auteur du *Journal* le sait

[178] *Journal,* III, p. 612, à la date du 28 septembre 1941.

[179] *Journal,* tome VI, p. 1320, à la date du 13 décembre 1953.

très bien et ironise à ce propos en se demandant *« [...] souvent comment vivent ceux qui n'ont rien à se reprocher. C'est si mystérieux une âme pure !*[180] *».* Seulement, existe-il une âme pure en ce monde ? Nul doute que non et cela, Julien Green en est conscient d'où cette teinte d'ironie. Il n'est donc pas surprenant de voir l'auteur du *Journal* chercher à se défaire du monde et de ses tentations**.** Il ne comprend pas comment certains religieux parviennent à vivre paisiblement leurs crises et accepter leur vie de plaisir; d'où leur vient ce manque de tourments et de scrupules ?

> *« Ne pas pouvoir s'accepter tel qu'on est, quelle vie étrange cela fait... Hier quelqu'un me parlait d'un écrivain catholique vivant à Rome, " un vieux monsieur très bien, très estimé, très religieux" et qui pourtant s'amuse beaucoup à ses heures; avec cela nulle trace de débat intérieur. Comment font-ils donc? Que devient l'Évangile? Quels sens peuvent avoir les Épîtres de saint Paul, si jamais ils les lisent? Je n'ai pas leur agilité spirituelle.* [181]*»*

Green reste donc tourmenté par ces problèmes qui l'empêchent d'être heureux et de s'épanouir complètement dans sa foi. C'est un homme soucieux, il ne cesse de s'inquiéter pour son devenir spirituel et le *Journal* se fait l'écho de cette angoisse religieuse. Son angoisse est d'autant plus grande qu'il craint de ne pas être à la droite de Dieu le Père. Il est d'autant plus anxieux qu'il sait par la Bible, sa compagne de toujours, qu' *« il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*[182] *».* D'où cette interrogation : *« Si peu d'hommes vont au ciel, comment iras-tu, toi ? Comment ferais-tu partie d'une élite*[183] *? »*

Mais d'où lui viennent toutes ses préoccupations d'ordre religieux ? L'éducation qu'il a reçue y est très certainement pour quelque chose. Green est convaincu de la

---

[180] *Journal,* tome IV, p. 702, à la date du 4 janvier 1943.

[181] *Journal* IV, tome VI, p. 1250, à la date du 18 octobre 1951.

[182] Évangile selon Mathieu 22, verset 14.

[183] *Journal,* tome V, p. 1077, à la date du 22 mai 1949.

présence de Dieu et de l'existence du monde invisible, et ce, depuis sa tendre enfance. Une vieille lettre de Stekel retrouvée dans les affaires du diariste vient conforter cette idée :

> *« Cette nuit, pendant une longue insomnie, j'ai pensé en revue les événements de toute une partie de ma vie. J'ai pensé à une lettre de Stekel que j'ai retrouvé avant-hier et qu'il m'écrivit en avril 1940, de Londres, alors que je me trouvais à Paris. Il prétendait que mon inquiétude religieuse avait pour origine un incident de mon enfance et qu'il s'agissait de le découvrir pour me débarrasser du bagage superflu de la foi chrétienne. L'idée que la religion puisse être vraie ne semblait même pas l'effleurer. Mais comment lui en vouloir d'une bonne volonté si manifeste*[184] *? Il voulait me venir en aide, et à sa manière, me sauver »*

Julien Green ne comprend pas qu'on puisse douter de l'existence de Dieu, de la foi, du message d'amour que livre la religion. L'idée de Dieu, ou de l'infini de qualité, le parfait, ce à quoi rien ne manque, est ce qui traverse le *Journal* de Julien Green. Le diariste ne conçoit pas la vie sans Dieu, *« comment pourrais-je douter, avoir conscience de mon imperfection, et donc désirer connaître ou même tout simplement désirer, si je n'avais en moi l'idée de l'infini ou du parfait, c'est-à-dire de Dieu ?*[185]*»*

Dieu existe, c'est une évidence pour Julien Green, il ne peut être autrement et il en est heureux :

> *« […] j'étais […] inexprimablement heureux que Dieu existât. C'est un sentiment à la fois fort et confus que les mots ne rendent pas bien. J'admire, oui, j'admire la force d'âme des athées qui peuvent vivre et supporter le poids*

[184] *Journal*, tome V, p. 895, à la date du 17 janvier 1946.

[185] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

des jours sans avoir l'Éternel sur qui s'appuyer. Vivre sans croire ne m'a jamais paru possible[186]*. »*

Malgré les crises religieuses que l'auteur du *Journal* a traversées, il s'est toujours réconcilié avec Dieu. Et on n'est forcé de le comprendre quand il affirme dans *Les années faciles* :

« Dès 1933, j'étais de nouveau dans cette église qui m'attirait invinciblement, j'y étais par le cœur. La question serait de savoir si je l'avais jamais quittée »[187]

Tout porte à croire que Julien Green retrouve le chemin de la maison après s'être perdu dans les rues de Paris :

« J'ai peur quelquefois d'être perdu dans l'univers comme un enfant dans un bois ténébreux. Les hommes ne peuvent plus me rassurer comme jadis. Je ne crois plus à leurs explications. Ils n'en savent pas plus long que toi. Seul peut te guider la voix de Dieu au fond de toi-même[188]*. »*

C'est le retour de la brebis égarée, le retour de l'enfant prodigue et pour le dire avec Richard Foisy dans son *Introduction*[189]

« Pour une large part, l'expérience de Dieu chez Julien Green est une expérience de retour à Dieu […] Cette expérience de retour, Green lui donne le nom de conversion, car c'est bien d'un retournement de tout l'être qu'il s'agit.»

---

[186] *Journal*, tome VI, p. 1405, à la date du 11 avril 1955.

[187] Julien Green, *Les années faciles*, Paris, Plon, 1970, p. 20.

[188] *Journal*, tome V, p. 1046, à la date du 26 octobre 1948.

[189] Richard Foisy, *L'expérience de Dieu* Julien Green, Saint-Laurent, Québec, Fides, 2000, p. 22.

La conversion de Julien Green est un chemin qui s'étend sur toute sa vie. Les propos de Madame Béguin que nous rapporte le diariste en est une parfaite illustration

> *« L'autre jour, déjeuné avec Béguin et sa femme. Elle dit ceci qui me paraît beau : "L'amour humain change, finit quelquefois. Avec Dieu on peut toujours recommencer, rien n'est jamais fini, aucune rupture n'est définitive…" […] il est toujours là, demandant qu'on revienne à lui. Reviens, ce mot qui traverse la Bible comme un long cri d'amour. Reviens à moi qui t'aime. C'est ce que Dieu ne cesse de dire à l'âme*[190]*. »*

Et Julien Green reviendra, il ne cessera jamais de revenir. Il se reconvertira en 1916, en 1939 et en 1956 année semble-t-il de la rupture totale avec l'homme charnel. La réalité est qu'il est impossible et vain de vouloir fixer une date bien définie à la conversion définitive de Julien Green à l'exception de celle de son entrée dans l'église catholique en 1916. Mais il n'est pas vain d'affirmer que sa confession au Père Rzewuski marque son retour au sein de l'Église catholique où il était rentré le 29 avril 1916. Julien Green, après avoir longtemps erré à la poursuite des plaisirs terrestres rentre de manière définitive à la maison car il en a assez de cette vie de plaisir éphémère, de ces crises incessantes, il aspire à autre chose qu'il ne trouve pas en ce monde si ce n'est qu'en Dieu:

> *« J'ai assez de cette vie et de moi-même. Il y a en moi une aspiration profonde vers autre chose ; […] je sens trop bien que l'expérience du plaisir est finie. Le plaisir est pour moi comme un excellent livre que j'aurais lu trop souvent ; quand maintenant j'en tourne les pages, je n'ai plus de surprises*[191]*. »*

---

[190] *Journal*, tome VI, p. 1378, à la date du 17 décembre 1954.

[191] *Journal,* tome II, p. 491, à la date du 16 septembre 1938.

Il n'est pas absurde de dire que les tourments de Julien Green, ses nombreuses crises, le jour de 1928 où il décide de ne plus pratiquer la religion en raison de l'hypocrisie d'une telle attitude, alors que les plaisirs de la chair et du monde affaiblissent de plus en plus sa foi, apparaissent comme un premier pas de reconnaissance vers l'approfondissement de la foi. Au moment où il craint de la perdre, il n'en perdait que la vision fanatique qui lui avait fait tant de mal. Dieu permettait un tel rejet pour que le retour qui viendrait le mène au cœur de lui-même, au cœur de ses aspirations profondes là où sa vérité allait enfin entrer en union avec la Vérité divine.

I.2 / La hantise du péché

Il n'est plus à démontrer que Julien Green, en dépit de ses crises religieuses et intérieures, n'a jamais perdu la foi. Il l'a certes trahie par les blessures que lui portait sa vie de plaisir mais il ne l'a jamais abandonnée. *« Garder la foi jusqu'au bout, comme on peut, comme une bougie allumée qu'on défendrait du vent en l'entourant de son manteau, c'est tout ce qu'on peut espérer*[192] *».* Et même quand il lui arrive de douter, il garde le sens du spirituel, la foi est ce qui l'accompagne dans son aventure spirituelle et comme il l'affirme dans son *Journal* : *« Je n'ai jamais été athée. C'est une grâce qui m'a été faite.*[193] *»*

Il ne faut, cependant, pas croire que cette foi, toujours prête à jaillir au plus profond de lui est un ''baume de guérison[194]''. Julien Green sera toujours confronté à un sentiment de culpabilité à son propre égard et à l'égard de Dieu. La hantise de la faute, l'emprise torturante du sentiment d'échec et de culpabilité font son malheur : *« spirituellement ma*

[192] *Journal,* tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

[193] Bernard Pivot, Les grands entretiens, op.cit.

[194] Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme*, Paris Fayard, 1994, p. 233.

vie est un désastre.[195] *»* Ce malaise de la conscience coupable qui l'obsède va des scrupules de toutes natures jusqu'au désir du châtiment voire à la haine de soi. Julien Green éprouve des remords à ne pas marcher selon ce qui est écrit dans les Évangiles. Les trois tomes du *Journal* que nous avons choisis d'étudier sont, à points nommés, traversés par cette méditation et cette crainte constante du péché et des tentations charnelles.

La formation religieuse de Julien Green fait qu'on assiste dans son *Journal* à un souci permanent d'un perfectionnement intérieur et forcement à un examen de conscience. Le diariste note la préoccupation de la culpabilité, d'une situation à redresser et d'une anticipation du jugement de Dieu. Dans son *Journal,* le diariste se juge, et très souvent souligne, ses échecs, ses défauts ou son impuissance à vivre selon les préceptes de Dieu. Il entreprend une mise en ordre de l'espace du dedans, mise en ordre qui a un rapport avec une exigence religieuse et une perception eschatologique de l'être[196]. On se souvient à cet effet de la période de ses escapades nocturnes de 1928 : Julien Green en proie aux doutes note ses fautes, se demandant comment purifier sa voie et fuir la colère de Dieu. La réponse se trouve dans la Bible, précisément au psaume 119 qui trouve une résonnance particulière à ses yeux:

« HEUREUX ceux qui sont intègres dans leur voie,
Qui marchent selon la loi de l'Éternel!
Heureux ceux qui gardent ces préceptes,
Qui te cherchent de tout leur cœur.
Qui ne commettent point d'iniquité,
Et qui marchent dans ses voies!
Tu as prescrit tes ordonnances,
Pour qu'on les observe avec soin.
[…]

---

[195] *Journal*, tome IV, p. 898, à la date du 24 janvier 1946.

[196] Gusdorf, Georges, *Les Écritures du moi, lignes de vie I, lignes de vie* II, Paris: Editions Odiles Jacob, 1991, pp. 148-190.

Comment le jeune homme rendra-t-il pur son sentier?
En se dirigeant d'après ta parole.
Je te cherche de tout mon cœur:
Ne me laisse pas égarer loin de tes commandements!

Il faut voir, dans la volonté du diariste de procéder à un examen de conscience en confessant sa faute dans son *Journal*, une préoccupation du salut éternel: *« Le péché [...] éloigne Dieu de nous,*[197]*»,* y vivre *« c'est exposer son salut et le salut de beaucoup d'autres*[198] *»* car *« le salaire du péché c'est la mort*[199] *»*

Le processus du pardon est long et passe par la confession mais il est hors de question pour le diariste de se confesser auprès des prêtres. Julien Green se refuse d'avouer ses fautes aux prêtres, le protestantisme dont il est imprégné exclut ‘‘la confession’’ propre à la religion catholique dont il appartient pourtant. La religion pour lui est une affaire personnelle qui se passe entre Dieu et l'homme, il n'est donc pas question pour lui de s'agenouiller devant un prêtre pour voir ses péchés effacés et par conséquent obtenir la Grâce :

> *« J'envie quelquefois, bassement, ceux qui peuvent se convertir, se jeter aux pieds d'un prêtre et se débarrasser de tout ce qui les gêne ou les fait souffrir. Pour moi la chose est impossible. Elle me paraît même un peu ignoble. Se tenir quitte de ce que l'on a fait parce qu'on a tout avoué à un homme en soutane… Non*[200]*. »*

C'est la raison pour laquelle le diariste trouve dans son *Journal* une sorte de réceptacle de tous ses ennuis, Green espère ainsi être, non pas délivré, mais soulagé. Il y a

---

[197] *Journal,* tome IV, p. 718, à la date du 7 avril1943.

[198] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[199] Epître de Paul aux Romains 6, verset 23.

[200] *Journal*, tome II, p. 358, à la date du 16 février 1935.

comme une recherche de guérison dans le procédé d'écriture ; Green essaie d'assumer et de surmonter sa culpabilité en la confiant au papier, mais il se rend vite compte que seul le pardon de Dieu peut surmonter cette culpabilité et lui redonner la paix dont il jouissait dans son enfance comme nous l'explique Jean Delay[201].

Il se passe alors un fait marquant et bouleversant dans la vie de Julien Green : lors de sa reconversion en 1939, le diariste aborde différemment la religion, le refus de la confession n'est plus de mise, il comprend que l'Église c'est justement pour les pécheurs, il n'est plus hors de l'Église mais dans l'Église. Ce qui explique sa confession au Père Rzewuski O.P. qu'il rencontre au parloir du faubourg Saint-Honoré. Lors de cette confession, le Père lui demande de s'agenouiller devant lui afin qu'il lui donne l'absolution : *« me montrant un prie-Dieu, il dit alors la phrase… que j'attendais depuis si longtemps* : *'' Mettez-vous là, je vais vous donner l'absolution''*[202]. » Green éprouve alors une immense joie. L'absolution est une phrase sacramentelle que le prêtre dit en vue de purification, c'est le pouvoir de pardon et de guérison que Dieu a donné à l'homme, et dans le cas présent aux prêtres.

La confession ne suffit malheureusement pas à dédramatiser le péché chez Green. Après l'absolution, le diariste se rend compte des rechutes possibles, le conflit entre le péché et la grâce est loin d'être terminé, au contraire, il se fait plus violent après une purification. La haine du péché est présente et très forte chez notre diariste. Nous pouvons, grâce au parcours de Julien Green, trouver quelques explications à ce rejet:

D'abord il y a l'éducation religieuse dispensée par une mère pieuse et exemplaire : lecture quotidienne de la Bible, psaumes appris par cœur, entretiens consacrés à l'essentiel de la foi : insistance sur la divinité de Jésus-Christ, sur la passion, sur la condition du Salut et sur l'Incarnation. Mary-Adélaïde Green fait de son fils un ''être amoureux'' de Dieu

---

[201] Jean Delay, *Les dissolutions de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1942, p.145.

[202] Julien Green, *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*. Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, VI, Paris, Gallimard, 1990, P. 945.

affirme-t-il dans un entretien accordé à Bernard Pivot[203]. *« C'est sans aucun doute, l'amour.[204] »* qu'il y a de *« vrai en moi [205]».* Green se laisse embrasser par l'amour, il a grandi dans l'amour et dans la bonté de Dieu, dans un milieu baigné par la pureté et par la douceur. Cette question de l'amour, tant bien sur le plan humain que spirituel puisse ses racines dans la petite enfance de l'auteur du *Journal*. Dieu est amour, le péché n'est pas bien, c'est le mal dont la conséquence est l'enfer. C'est dans cette atmosphère que Julien Green grandit. Mme Green, si l'on en croit l'interview que Green accorde à Bernard Pivot[206], a également reçu les valeurs qu'elle inculque à son tour à ses enfants :

> *« Ma mère faisait la distinction entre le corps et l'âme, c'est une notion du moyen âge qu'elle avait et qu'avait Saint François d'Assise. L'âme relève du bien, c'est ce qu'il y a de beau en nous, c'est ce qui vient de Dieu et c'est elle qui doit dominer la vie. Le corps est nécessaire mais suspect, il y a dans le corps toutes les possibilités du mal, tout le mal est situé là en l'occurrence sur les parties génitales dont elle avait horreur. C'est l'éducation qu'elle a elle-même reçue[207]. »*

Parlant toujours de sa mère, et de l'impact que celle-ci a eu sur sa vie religieuse il ajoute ceci:

> *« Elle avait jeté cette espèce de suspicion sur le corps notamment le mien et particulièrement sur les parties génitales, tout le péché est situé là. Elle avait*

---

[203] Bernard Pivot*, Les grands entretiens*, op.cit.

[204] *Journal*, tome I, p. 184, à la date du 10 juillet 1932.

[205] Ibid.

[206] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[207] Ibid.

« […] pour certaines fautes une horreur que je n'ai connu qu'à elle. On n'avait pas le droit de regarder son corps.[208] *»*

Cela explique pourquoi Julien Green voit sa nudité, pour la toute première fois, à l'âge de dix-sept ans en Italie : il y avait *« une armoire à glace dans ma chambre. Et là, je me suis dit : tient c'est comme ça que je suis ! »* nous dit l'auteur du *Journal* dans ce même entretien.

C'est donc sans surprise que Julien Green ne saute le pas qu'à l'âge de vingt quatre ans, mais lorsqu'il le fait, il éprouve un sentiment de dégoût, il est choqué. Pour lui c'est horrible, c'est terrible, *« c'est le souvenir le plus sinistre de ma jeunesse, la souillure dans toute son horreur et ceci tient à l'éducation que j'ai reçue de ma mère ».*

Nous tenons à noter ici que le diariste ne s'accordera le plaisir sexuel que beaucoup plus tard, tant il est bouleversé par cette première expérience et par la découverte, en Virginie, de ses tendances homosexuelles.

Une scène qui remonte à l'enfance du diariste et qui l'a beaucoup marqué explique avec force ce dégoût pour le corps et donc du péché:

Alors que Julien Green n'a que cinq ans, âge de l'innocence et de l'insouciance, âge où l'on n'a pas encore conscience des préoccupations d'ordre sexuel et où l'on ne saisit pas encore la portée de certains gestes, le petit Green est surpris au lit, par sa sœur Mary. Il est surpris

« Les mains dans la région défendue […] ma mère, posant son bougeoir, quitta la chambre pour revenir armée d'un long couteau en forme de scie dont on se servait pour couper le pain […] "I'll cut it off[209] *" s'écria ma mère*

[208] Ibid.

[209] Je vais te la couper.

en brandissant le couteau à pain. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait. A vrai dire, je ne comprenais rien à toute cette agitation autour de moi.[210] »

Il ne comprend pas la portée de son geste parce qu'« *[...] un enfant ne souffre pas de la sexualité; il n'en a même pas conscience, et virtuellement elle n'existe pas pour lui*[211]. » Pourtant Madame Green ne l'appréhende pas de cette façon, elle réprimande son jeune fils. Même si le petit garçon ne comprend rien à la scène, il ne peut s'empêcher de pleurer car il se rend bien compte, par l'effroi de sa mère, que ce qu'il a fait est mal, c'est le péché, et cela le marquera à jamais. Même sa sœur Mary, un peu plus âgée que lui, savait que c'était mal de toucher cette partie du corps, c'est d'ailleurs elle, qui avec un grand cri, appelle sa mère et dénonce le petit Green. Le corps, on l'a bien compris c'est le mal, il conduit au péché car ses aspirations sont contraires à celles de l'âme. Si jeune qu'il fût, Madame Green surveillait déjà son fils. Pour elle, le corps est tout de suite mis en opposition avec l'âme. Son sentiment de dégoût pour le corps est tel que le diariste nous rapporte cette autre scène :

« J'étais étendu dans l'eau tiède et ma mère, à trois pas de moi, se séchait les mains d'un air soucieux, quand tout à coup son regard s'abaissa sur une partie très précise de ma personne. Sur le ton de quelqu'un qui parle tout seul, elle murmura : "Oh, que c'est donc laid !" Et elle détourna la tête avec une sorte de frisson. Je ne dis rien, mais je me sentis rougir sans savoir pourquoi. [...]. Je pouvais avoir onze ans et mon innocence était profonde. Ma mère me regardait tristement comme on regarde un coupable qu'on ne peut pas punir parce qu'on l'aime trop, et quand je me fus rhabillé, elle me serra dans ses bras[212]. »

---

[210] Julien Green, *Partir avant le jour*, Grasset, Paris 1963 p. 20.

[211] *Journal*, tome IV, p.721, à la date du 2 mai 1943.

[212] Julien Green, *Partir avant le jour*, Bibliothèque de la Pléiade V, op.cit., pp. 701-702.

Ici, le mot n'est pas clairement nommé, mais nous avons bien compris qu'il est question des parties génitales, l'instrument du plaisir charnel et par conséquent du péché. Il faut dire que Madame Green a beaucoup influencé son fils:

> *« Cette réprobation, d'autant plus inquiétante qu'elle ne concerne rien de précis, que tout est vague et suspect, jusqu'à l'emploi du neutre, ne pouvait que frapper vivement l'adolescent [213]»*

On n'avait pas le droit de regarder son corps, la beauté de la nudité humaine est dangereuse. C'est la raison pour laquelle, « *Julien Green enfant, sous l'aile de l'amour maternel, possède au plus haut degré le sentiment du caractère ''intouchable'' de la nudité et de sa beauté [214]* » nous dit Louis-Henri Parias. Le corps est suspect:

> *« Jamais je ne me regardais nu, la nudité était impure, et je finissais par croire d'une manière confuse que ma personne entière était de celles qu'on ne doit voir qu'habillées et qu'on ne doit toucher sous aucun prétexte. Ma mère seule pouvait m'embrasser*[215]*. »*

Chez les Green on craint le péché. L'auteur du *Journal,* comme son personnage Joseph Day de *Moïra*, désavoue l'existence du corps, source du mal, qui mène en enfer. L'éducation qu'il a reçue est pour beaucoup dans cette attitude. Cette éducation le poursuivra toute la vie, il en est fortement imprégné. C'est ce schéma d'amour, ce monde de pureté, cette hantise du péché que le diariste cherche à reproduire une fois devenu adulte. Aucune surprise qu'il veuille ressembler à sa mère :

---

[213] Jean Sémolué, *Julien Green ou l'obsession du mal,* Paris, Centurion, col humanisme et Religion, 1964, p. 45.

[214] Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme*, op.cit.

[215] Julien Green cité par Louis-Henri Parias, po.cit, p. 48.

« Ma mère, en effet, représentait à mes yeux le modèle de toute perfection. C'est peu dire que je l'adorais : je voulais être comme elle dans mes gestes et toutes mes pensées[216]*. »*

Quoi de plus normal qu'avec une telle éducation Green soit obsédé par le péché. Cette hantise du péché de la chair ne cessera pas de l'habiter car il croit naturellement à ce que croit sa mère et la logique voudrait alors qu'il déteste aussi ce qu'elle déteste. A force d'entendre sa mère pester après le corps, cette hantise a fini par germer dans sa conscience vierge, l'enfant schématise puérilement le problème du péché et peuple sa vie d'interdits. Tous les interdits dans lesquels Julien Green s'est enfermé lui sont comme une prison qui n'offre plus d'accès

C'est donc en toute logique que l'auteur du *Journal* ignore tout du sexe ; il y a une obscurité totale autour de la sexualité. Même lorsque, à l'investigation des ses camarades, il goutte au plaisir solitaire, il n'en prend pas conscience. Il pénètre dans cet univers du plaisir sans réellement s'en douter. Pour ce jeune garçon, cet acte ne représentait rien dans sa tête qui pût appartenir aux royaumes esthétiques du Pur et de l'Impur. C'est pourquoi il n'en comprenait pas la gravité. *« C'est ce que font les hommes, me dit mon camarade le lendemain maintenant tu es un homme.*[217] *»* Green était l'innocence même.

Janson est l'initiation à la sexualité, mais tout glisse sur le jeune adolescent préservé par son ingénuité et la pudibonderie familiale. Green à cet instant ne comprend pas ce qui lui arrive lorsque ces petits camarades de classe lui demande de se masturber il s'exécute, avec leur aide, ne pensant pas ainsi faire mal. Les garçons de Janson ne lui disaient rien à ce propos ne se doutant surement pas au départ de l'ignorance du petit Green:

---

[216]Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit., page non communiquée.

[217]Julien Green, *Partir avant le jour,* op.cit., p. 707.

« A Janson, on ne me parlait pas beaucoup. Il y avait autour de moi un cercle que je n'arrivais pas à franchir, je voulais me mêler au groupe de garçon mais je ne parlais pas comme eux, je n'avais pas le même langage qu'eux, on ne me comprenait pas très bien et je ne les comprenais pas très bien.[218] *»*

La réalité est que Julien Green, adolescent, ne condamne pas l'acte en soi, c'est la nudité qui pose problème, le visuel. D'ailleurs Louis-Henri Parias l'explique bien dans son livre :

«Green […] n'est pas choqué des révélations qui lui sont faites, parce que tout ce qu'il connaît alors et qu'il tient pour impur ne relève pas du geste et de l'acte, mais a trait aux formes dévoilées de la créature, à sa nudité. Il ne soupçonne encore aucune action criminelle de la chair. Il ne tient pour criminelle que la nudité. L'impur naît de la vision non de l'action.[219] *»*

Green ne savait donc rien de la vie sexuelle, il était l'innocence même. On se souvient d'ailleurs que l'après-midi qui suit son abjuration du protestantisme, pour sa première communion, il se confesse pour la première fois auprès du père Crété. Le Père est atterré par la légèreté et le manque de remords du nouveau converti face aux fautes contre la pureté. Le fait est que le diariste est ignorant de ces *choses-là*, il ne comprend rien à la stupéfaction du père Crété qui, heureusement, lui explique que de telles fautes offensent gravement Dieu. Son ignorance est telle que pour s'instruire de *ces choses*, il lisait Boccace. Boccace était son unique source d'information en ce qui concerne l'amour charnel, seulement, Boccace ne dit pas grand chose, il ne dit pas ce qu'il faut faire dans certaines situations ou certaines circonstances, il ne dit rien sur la façon de s'y prendre. N'ayant ni imagination, ni esprit d'invention dans ce domaine Julien Green accuse des

[218] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[219] Parias, *Julien Green, corps et âme*, op.cit., page non communiquée.

maladresses. Il était ignorant de la sexualité, d'une ignorance gigantesque comme lui-même le dit:

> *«Beaucoup de souvenirs me sont revenus, des souvenirs de promenades à travers le vieux Paris, alors que j'avais dix-neuf ans et la rage de m'instruire. A cette époque l'idée du plaisir ne m'effleurait même pas. J'étais tellement ignorant des choses de la chair qu'une bonne sœur m'en eût remontré ! Cela ne m'intéressait en aucune façon ; je me figurais, par exemple, que les hommes et les femmes n'avaient de rapports qu'une fois par an. Le lycée ne m'avait rien appris ; je ne sus que beaucoup plus tard tout ce qui s'y passait alors que j'y étais élève. Cette innocence prolongée me paraît néfaste sous bien des rapports ; elle se paie presque toujours extrêmement cher, plus tard.*[220] »

Cette considération nous amène à dire que le diariste a eu une enfance préservée. Cette protection paraît intimement liée à l'ignorance de la sexualité maintenue assez longtemps chez Julien Green. Déjà à ses quatorze ans, ses camarades de classe ne manquent pas de se moquer de sa virginité, de son incompréhension des propos obscènes qui se tiennent autour de lui.

Ensuite, il y a la crainte de Dieu. La peur d'être frappé par la colère divine. En transgressant l'interdit, Green craint d'être foudroyé par les flammes de la colère de Dieu. La colère de Dieu est lente mais les flammes de son mécontentement sont foudroyantes. A la prise de conscience du péché de la chair, Julien Green préfère son innocence et son ignorance perdues

Enfin, viennent le problème du Salut et celui de la vie éternelle. Julien Green rêve du monde invisible où il pourra enfin retrouver Dieu dans toute sa grandeur. Il a peur de mourir en état de faute, la mort non chrétienne l'effraie. Notons ici qu'il ne s'agit pas de la

[220] *Journal*, tome V, p. 905, à la date du 22 mars 1946.

mort physique mais de la mort spirituelle. Pour le diariste, « *la mort physique n'est qu'un passage d'un état à l'autre. La vraie mort est d'ordre spirituel, c'est celle qui résulte du péché*[221]. » Et il ne veut pas de cette mort là, *« Je voudrais mourir parmi des gens qui prient, prier moi-même à ce moment-là.*[222] *»*

Il ne faut pas voir en ces trois points une sorte de liste exhaustive, il est question pour nous de prendre quelques éléments qui nous paraissent appropriés pour souligner le drame du péché chez Julien Green.

Il apparaît, dans son *Journal,* que Julien Green est tiraillé par la souffrance du péché et le besoin de Dieu. Il veut se situer, dans ce qu'il nomme ''le juste milieu'' ; seulement, cette solution n'est pas possible, il faut avoir le sens de l'absolu, savoir ce qu'on veut et aller dans ce sens. *« […] C'est la sainteté ou le vice. C'est l'un ou l'autre. This is a sin, I'll sin it*[223]*, dit un poète moderne*[224]*. »* Le diariste, lui est partagé, il « *redoute le péché autant qu'il le désire*[225]. » Il souffre de cette dualité. La sympathie qu'il éprouve pour S★★★ trouve alors tout son sens :

> *« Hier à la terrasse d'un café, j'aperçois S★★★. Figure tragique et résolue. Quelle damnation il fait de sa vie ! Mais il sait ce qu'il veut, et ce qu'il veut, il le veut, alors que moi, je ne veux pas du tout ce que je veux. Il y a toujours en moi quelqu'un qui dit non. […]. J'ai pour lui une sympathie dont il ne se doute pas, et cette sympathie s'explique par le fait qu'à sa manière il a le sens de l'absolu.*[226] *»*

---

[221] *Journal*, tome VIII, Pl. V, op.cit. p. 289.

[222] *Journal,* tome VI, p. 1327, à la date du 13 février 1954.

[223] *Journal*, p. 1760. « Ceci est un péché, je vais le faire. » traduction de Julien Green dans 69.

[224] *Journal,* tome VI, p. 1189, à la date du 7 novembre 1950.

[225] *Journal,* tome VI, p. 1189, à la date du 7 novembre 1950.

[226] *Journal,* tome VI, p. 1283, à la date du 21 juillet 1952.

Il ressort nettement que Julien Green se sent double, il y a comme quelqu'un en lui qui n'est pas lui. Il y a ce moi qu'il est et celui qu'il voudrait être, présentant ainsi d'une part le visage d'un pécheur et d'autre part celui d'une personne qui se voudrait pure, dénuée de tout péché. Ce n'est pas par hasard qu'il affirme : *« Je faisais ce que je ne voulais pas, et je ne faisais pas toujours ce que je voulais. Je voulais et en même temps je ne voulais pas*[227]*»*

Mais le diariste, comme il l'a longtemps cru, n'est pas le seul à souffrir de cette contradiction, il y a chez le chrétien, sans vouloir généraliser, une sorte d'amertume, une certaine envie des hommes qui ne sont pas oppressés par des contraintes religieuses et qui laissent s'exprimer librement et sans remords leurs jouissances : *« Que de fois j'ai entendu ce cris ! La nostalgie de la débauche chez des âmes religieuses*[228]*. »* Nous pensons particulièrement aux propos que nous rapporte Julien Green après la visite d'un jeune chrétien :

> *« […], visite d'un jeune catholique qui me dit son amour de la pureté et son horreur des fautes qu'il commet malgré lui. […] il poursuit et me parle de Gide : " celui-là n'avait pas de tels scrupules. L'idée de Dieu ne lui gâtait pas son plaisir. Il avait de la chance* [229]*!" »*

La chance de ne pas se priver pour des questions religieuses et goûter pleinement aux plaisirs de la terre, certains diraient croquer la vie à pleine dents. Cette souffrance, cette frustration que ressent le chrétien qui s'adonne complètement à une vie pieuse est mise en lumière de façon encore plus nette dans le *Journal* lorsque Green reçoit cet autre visiteur :

---

[227] Julien Green, *Terre lointaines*, op.cit., p. 1260.

[228] *Journal*, tome VI, p. 1189, à la date du 7 novembre 1950.

[229] *Journal*, tome VI, p. 1251, à la date du 24 octobre 1951.

« Visite d'un jeune religieux, aumônier dans un hôpital, […]. Il me parle des souffrances de la vie religieuse qui alternent avec le bonheur. Entre les deux, on est écartelé. " La partie supérieure de l'âme est heureuse, mais l'inférieure est crucifiée…La vie religieuse, ce n'est pas les matines, les révérends pères, la procession avec le Salve Regina …On ne le sait pas, parce qu'on voit ces choses de l'extérieur." Sans cesse reviennent des " si vous saviez", qui dédorent à mes yeux la vie conventuelle.[230]*»*

Green, comme tout bon chrétien, et à l'instar de ces deux visiteurs, vit la même souffrance et la même nostalgie : *« Il me semble que depuis quelque temps ma vie n'est plus qu'un renoncement continuel à tout ce qui m'attire*[231]*.»* C'est la certitude que Julien Green est habité par des sentiments contradictoires, qu'il est confronté à des luttes intérieures où spiritualité et péché ne pourront jamais s'harmoniser. Notre diariste ne peut pas agir comme bon lui semble, non qu'il ne soit pas libre de le faire, mais parce que la culpabilité du péché le hante. Il éprouve des scrupules par rapport à sa foi ; il est vrai qu'il existe des éléments dans la tradition théologique qui favorisent les scrupules. L'auteur du *Journal* envisage plus la vertu comme un devoir plutôt que comme la recherche d'un bien. Il convient alors pour lui de s'abstenir, quitte à se sacrifier : *« Que de privations sensuelles, que d'années de refoulement, de plaisirs frustrés, d'envies…*[232] *»*

Sa vision de la religion, héritée de sa mère et confortée par une lecture assidue de la Bible, le conduit à considérer comme antinomiques l'homme physique soumis aux exigences sexuelles et le croyant :

« Je crois que ce que disent les hommes, si bien qu'ils le disent et si abondamment, ne rend pas le même son que l'Evangile. Ils veulent nous démontrer que le péché de la chair n'est pas un péché, et ils s'en tirent fort

---

[230] *Journal*, tome V, p. 923, à la date du 21 juillet 1946.

[231] *Journal*, tome VI, p. 1169, à la date du 21 juillet 1950.

[232] *Journal*, tome IV, p. 800, à la date du 23 août 1944.

bien. Dès qu'ils sont partis, on prend la Bible et elle vous tient un langage très différent. On peut ne pas la lire, mais on ne peut empêcher [...] qu'elle ne dise sans cesse non alors que le monde moderne dit oui[233]*. »*

Julien Green a pris le parti de croire à ce que dit la Bible parce que : *« Le problème des hommes de plaisir est simple, car ils ont accepté le plaisir comme la solution à beaucoup de difficultés, mais il y a dans le plaisir quelque chose qui me fait horreur.*[234] *»*

Julien Green, en dépit de la souffrance engendrée par les sacrifices d'une vie religieuse ne se pose pas en victime, il se refuse d'être victime de cette regrettable confusion entre le plaisir terrestre et le vrai bonheur et s'il écrit *Sud*, c'est justement pour vaincre le plaisir éphémère, cet élan qui l'attire vers la gent masculine : *« J'ai écrit Sud pour tuer l'homosexualité*[235]*.»* Il ne choisit pas la voie de la facilité, pour lui, *« [...] c'est la grande tentation qu'il faut écarter à tout prix.*[236] »

Chez Julien Green, le corps n'a donc pas que cette connotation négative il est aussi magnifié. En effet, l'opinion chrétienne sur le corps humain n'est pas seulement que négative et n'évoque pas toujours que le péché. L'attitude la plus chrétienne serait sans doute de réaliser l'association de l'âme et du corps, non la dissociation. Green reconnaît à ce propos que le corps est promis à une résurrection glorieuse :

« Le corps était l'ennemi, mais il était aussi la forteresse visible de l'âme et principalement le temple du Saint-Esprit. Tout devenait à la fois dangereux et sacré de ce qui touchait à la chair[237]*. »*

---

[233] *Journal,* tome VI, pp. 1404-1405, à la date du 11 avril 1955.

[234] *Journal*, tome VI, p. 1306, à la date du 4 ou 5 août 1953.

[235] Julien Green cité par Michel Gorkine in *Julien Green*, paris, Nouvelles Editions Debresse, 1956, P. 98.

[236] *Journal,* tome VI, p. 1155, à la date du 27 mai 1950.

[237] Julien Green, *Partir avant le jour*, Paris, Grasset, 1963, p. 86.

Le corps qui est indivisible avec l'âme est avant tout le temple de l'Esprit-Saint ; c'est la demeure où celui-ci réside. Il est considéré comme sacré si bien que l'on croit en la résurrection de la chair. Vu sous cet angle, il est paradoxal d'être chrétien et d'être en même temps un adversaire du corps. Le christianisme n'est pas d'abord une religion de la spiritualité de l'âme ou de l'immortalité de l'âme, le christianisme c'est fondamentalement la religion de l'Incarnation, l'Incarnation du verbe de Dieu. Donc, mépriser le corps revient à contredire le fondement même du christianisme, ce qui est un paralogisme absolu. Julien Green en a bien conscience, ce qui justifie cette note du 9 juin 1948 :

> *« Le grand péché, aux yeux de certains prêtres, est celui de l'impureté, qui les hypnotise ; de cette façon de voir résulte un mépris insensé de la chair, et je dis bien : insensé, car c'est là une sorte d'hérésie. Saint Paul avait le plus grand respect pour le corps humain qu'il appelait le temple du Saint-Esprit, mais cette horreur du corps est un reste du manichéisme. Si le corps était méprisable, Dieu, le créateur, ne le ressusciterait pas. Le corps n'est pas un don du diable. Un beau corps est ce que Dieu a fait de plus beau dans le monde visible. Que le péché suive la beauté comme son ombre ne change rien à l'affaire*[238]*. »*

Se pose alors, dans le *Journal* de Julien Green, la question de savoir comment concilier sa foi avec la présence de ces beaux corps ? ''L'affaire'' ici, pour reprendre le terme du diariste, c'est que :

> *« Le péché crée dans l'âme une solitude que les mots ne peuvent rendre, car il éloigne Dieu de nous, et il n'y a dans l'absolu de véritable présence que celle de Dieu et de véritable solitude là où il n'est pas […]. L'amour et*

[238] *Journal*, tome V, p. 1016, à la date du 9 juin 1948.

quelquefois l'amitié trompent la solitude ordinaire, mais la solitude surnaturelle, il n'y a que Dieu qui puisse la supprimer.[239]*»*

C'est pourquoi la réalité du péché sera toujours pénible à Julien Green. Il ne comprend pas comment l'âme peut consentir aux désirs du corps.

« Je sais bien que le péché réside dans la volonté de l'âme qui consent à ce que fait le corps, mais l'âme étant esprit, comment peut-elle consentir et surtout quel plaisir y trouve-t-elle donc ? Quel bonheur goutte-t-elle dans le bonheur du corps ? Que passe-t-il de l'âme par les canaux des sens ? Où est la frontière entre le corps et l'âme ?[240] *»*

Là sont des questions qui subsisteront à jamais dans l'esprit de Green et qui, semble-t-il ne trouveront jamais réponse. Il y a cependant une réalité qui s'impose à Green et dont il en a conscience. Dans son esprit il est clair que *« le péché est une réalité terrible*[241]*.»* que le péché du plaisir est une sorte d'esclavage. Que l'écœurement, la solitude et l'impossibilité de tricher ou d'échapper à l'angoisse qui suit le plaisir le font énormément souffrir. Les remords éprouvés par Julien Green sont bien la tristesse du retour au réel. Le chemin du recueillement et de la prière sont des réponses à ses tourments.

---

[239] *Journal,* tome IV, p. 718, à la date du 7 avril1943.

[240] *Journal,* tome IV, p. 830, à la date du 7 février 1945.

[241] *Journal,* tome IV, p. 808, à la date du 23 septembre 1944.

I.3 / La confrontation de l'énergie spirituelle et de l'émotion passionnelle

L'univers greenien est, comme celui de Baudelaire, l'expression de la détresse, du trop plein de souffrances, de l'horreur de la vie; nous subissons ici le climat lourd de la souffrance. C'est la raison pour laquelle l'accent se fait parfois intensément pathétique. Dans son *Journal*, Julien Green ne cesse de peindre un moi en conflit avec lui-même, un « *moi souffrant*[242] » comme le dit Alain Girard.

Le drame, chez Julien Green, est presque toujours fondé sur le conflit entre la sexualité et l'interdit, entendons par là le péché. Ce conflit inhérent à la vie intérieure de Julien Green, est à l'origine de toute sa complexité. Portant en lui et à la fois le désir de vivre ses aspirations religieuses et celui d'assouvir les besoins de la chair, ne pouvant s'affranchir ni de l'un ni de l'autre de façon définitive.

De là, se dégage un être en proie à son destin. Cette philosophie de la vie, qu'il faut soigneusement distinguer de la foi de Julien Green apparaît pessimiste. Le diariste se considère comme un ''voyageur sur la terre'' menant une vie incompréhensible : toute existence humaine est *« comme un fragment isolé dans un long message dont elle ne nous livre qu'une faible partie, souvent indéchiffrable*[243]*. »* L'auteur de *Journal* ne comprend pas pourquoi il lui faut toujours rechercher le plaisir des sens qui pourtant ne mène à rien si ce n'est qu'au désastre : *« ce plaisir ne mène nulle part. Il veut être une fin en soi et c'est un rôle qu'il joue pauvrement ; c'est le singe de l'absolu. Le plus qu'il puisse faire, c'est de provoquer l'illusion de l'anéantissement*[244]*. »* Mais, *« qui voudrait d'un bonheur aussi*

---

[242] Alain Girard, *Le Journal Intime*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de la philosophie contemporaine, 638 pages, p. 294.

[243] Julien Green cité par Pierre Brodin in, *Julien Green*, op.cit., p. 60.

[244] Ibid.

douteux[245] *? »* Personne, pas même Julien Green qui souvent s'adonne à ce bonheur qu'il qualifie d'illusoire. C'est la dualité de l'univers greenien, qui une fois de plus, fait surface.

Tout comme ses personnages, Julien Green ne connaît pas de repos, la vie qu'il a choisie de mener n'est pas de tout repos, elle est parsemée d'embûches et c'est là que réside toute la difficulté de mener à bien une vie pieuse car en lui se mêlent toujours deux forces contradictoires : l'énergie spirituelle et l'émotion passionnelle

Julien Green est habité d'une part par le désir d'une vie pieuse et d'autre part par la tentation de succomber aux plaisirs terrestres. C'est d'ailleurs cette nature double, ce sentiment de dualité qui traverse toute sa création littéraire. Deux zones concurrentes, deux conceptions de la vie s'affrontent toujours en lui : la quête de sainteté et le débordement anarchique autrement dit l'esprit de dispersion qui trouve carrière dans la rage de vivre. L'auteur du *Journal* est entre le sacré et le profane du quotidien, il est mi-ange mi-démon: « *Nous avons tous un ange noir contre lequel il faut lutter.*[246] », pourtant, on n'est pas sans ignorer que le blanc est ce qui anime Green, seulement, comment se débarrasser définitivement du noir quand on sait que ces deux forces se livrent une guerre sans fin ? Mais qu'en est-il exactement de ces deux forces qui s'acharnent continuellement en Green? Pour le diariste, il s'agit de :

> *« Deux forces en présence, également redoutables : l'énergie spirituelle et l'émotion passionnelle. Dans tout ce que nous voyons, il y a de l'émotion passionnelle, et dans tout ce que nous ne voyons pas, il y a de l'énergie spirituelle, mais dans tout ce que nous voyons, l'énergie spirituelle entre comme les eaux d'un fleuve qui crève ses barrages et se répand dans les prairies. Et dans tout ce que nous ne voyons pas, l'émotion passionnelle monte comme une grande marée irrésistible. Il y a de l'émotion passionnelle dans une prière si pure qu'un enfant ne la dirait pas mieux, et dans*

[245] *Journal*, tome IV, p. 721, à la date du 2 mai 1943.

[246] *Journal,* tome V, p. 1027, à la date du 8 août 1948.

l'emportement de la chair il y a quelque chose qui ressemble à l'aveugle désir du Paradis perdu. Rien n'est tout à fait pur, comme rien n'est tout à fait impur[247]*. »*

Ces deux forces, pourtant opposées l'une à l'autre forment un tout, l'une ne va pas sans l'autre car : *« L'homme charnel vit avec l'homme spirituel*[248] » et on ne saurait les dissocier.

«On entend parler du corps et de l'âme, comme si le corps était le contenant et l'âme le contenu, comme si les deux pouvaient à plaisir se séparer, se distinguer, alors que le plus souvent ils se mêlent, un peu comme, dans la boue, se confondent l'eau et la terre. Entre les deux, nulle frontière […]. On atteint l'âme par le corps et le corps par l'âme, c'est tout le drame de la condition humaine, et qui fait de nous des êtres si profondément mystérieux [249]*»*

Green, tout au long de son *Journal* n'a pas arrêté de montrer le rapport fusionnel du corps et de l'âme, de l'âme dans le corps et du corps dans l'âme. Cette relation se fait encore plus forte lorsqu'il affirme :

« En chacun de nous, il y a un pécheur et un saint. L'un et l'autre se développent, chacun sur un plan qui lui est propre. L'un et l'autre, non pas l'un ou l'autre. Les deux en même temps. Pendant que le saint se développe, si l'homme est un saint, le pécheur qui est en lui se développe sur le plan imaginatif (les tentations varient d'année en année, suivant une courbe particulière au tempérament de chaque individu) tandis que le saint se développe sur le plan spirituel. Si l'homme est un pécheur, c'est-à-dire si le

---

[247] *Journal,* tome V, p. 1058, à la date du 2 janvier 1949.

[248] *Journal,* tome V, p. 957, à la date du 9 janvier 1947.

[249] *Journal,* tome V, p. 1025, à la date du 22 juillet 1948.

pécheur l'emporte sur le saint, le saint se développe comme il peut sur le plan imaginatif (nostalgie de la sainteté). De là vient qu'un pécheur qui se convertit ne part jamais de zéro. Il a progressé pendant sa vie pécheresse. Le saint qui devait être a progressé. De même, le mystique qui tombe est un effréné pécheur, parce que l'homme charnel n'a pas cessé de se développer malgré les efforts du saint.[250]*.»*

De telles remarquent s'appliquent bien à des personnages comme Joseph Day de *Moïra*[251] ou Wilfred de *Chaque homme dans sa nuit*[252]. Cette fusion est cause de beaucoup d'ennuis, Julien Green la vit comme un drame, un acharnement de la condition de l'Homme. En effet, Chacune de ces entités veut imposer sa loi et se faire valoir à tout prix. La grande difficulté pour le diariste réside dans le fait que ces deux forces constituent, chacune avec une violence accrue, un appel contant à la pureté d'une part et à l'impureté de l'autre. Le mal agit là où veut s'établir le bien et inversement .Chez Green, le mal n'est pas seulement une conception morale traditionnelle, c'est aussi une présence, une puissance :

« […] là où est Dieu rôde le diable. Il sait qu'il est vaincu, mais il imite les méthodes du vainqueur pour lui voler des âmes. A Paris, il n'a que faire de se mêler aux hommes de plaisir qui font sa volonté sans avoir besoin d'encouragements. Il aime mieux, j'en suis sûr, se glisser dans la solitude des chapelles où des contemplatives adorent Dieu au milieu de la nuit, car les âmes qu'il convoite le plus sont sans doute celles-là…[253]*. »*

Ce dualisme est mis en lumière de façon encore plus nette dans cette note du 9 janvier 1947 :

---

[250] *Journal,* tome VI, p. 1225, à la date du 26 juin 1951.

[251] Julien Green, *Moïra*, Paris, Plon, 1950.

[252] Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit,* Paris, Plon, 1960.

[253] *Journal,* tome VII, p. 1440, à la date du 1er septembre 1955.

« L'homme charnel vit avec l'homme spirituel. L'un essaie de trancher la gorge à l'autre. Renoncer au plaisir, c'est jeter l'homme charnel au cachot, mais il n'en continue pas moins de vivre, ligoté, bâillonné aussi fortement qu'on voudra ; il est là pourtant, et, ce qui est curieux, il change, suit une évolution toute personnelle. Ce qu'il désire aujourd'hui n'est plus ce qu'il désirait à vingt ans, ni à trente ans, ni même à quarante. Un déterminisme inexorable contraint ses appétits furieux à se développer dans l'inassouvissement. Pensé à tout cela avec tristesse. D'où nous vient ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes ? Nous ne le savons presque jamais[254]*. »*

Et nous ne pouvons rien y changer. Donc les deux puissances veulent toutes deux accomplir leur destinée et arriver à une sorte de perfectionnement. Mais leurs chemins vont en sens inverse. Julien Green se voit alors confronté à deux énergies qui ne font qu'accroître leur incompatibilité. L'énergie spirituelle et l'émotion passionnelle se mêlent sans cesse dans ses actes et dans ses mouvements intérieurs de telle sorte que certains gestes qu'il pose lui paraissent mystérieux, incompréhensibles, étrangers à lui-même.

« Je ne me reconnais pas dans certains gestes que je fais et qui me paraissent empruntés à un autre. Je suis beaucoup plus moi-même quand je vais à l'extrême de l'âme que lorsque je vais à l'extrême du corps, […], je suis sans doute beaucoup plus une âme qu'un corps, mais on ne voit que le corps et on ne juge guère que sur ce que fait le corps[255] *»*

Tel qu'il se présente à nous, le corps est revêtu des qualités passagères et variables alors que l'âme est à la recherche de spiritualité, de Dieu dans son éternité. Reste une difficulté : le dualisme. D'un côté l'âme immatérielle dont toute l'essence est la pensée ; de l'autre, le corps matériel dont l'essence est l'étendue. Comment l'âme qui est immatérielle

---

[254] *Journal,* tome V, p, 957, à la date du 9 janvier 1947.

[255] *Journal,* tome VI, p. 1190, à la date du 8 novembre 1950.

peut-elle mouvoir le corps qui est matériel ? Et inversement, comment le corps qui est matériel peut-il affecter l'âme qui est immatérielle ? Là, sont les questions que ne cessent de se poser le diariste :

> *« Beaucoup réfléchi au plaisir physique et à la façon dont il attaque la foi. Aucun théologien n'a jamais pu m'expliquer comment les fautes du corps peuvent atteindre l'âme. A vrai dire, ce n'est pas le corps qui est coupable, mais bien l'âme qui consent. Là est le mystère. Comment, étant esprit, peut-elle consentir à ce qu'elle déteste ? Mais le fait est là : le voluptueux prépare le lit de l'incroyant.* [256]»

Mais Green souffre de cette contradiction qui s'opère en lui, il n'a pas le contrôle de sa vie, elle lui échappe complètement : *« Ce qui m'est très pénible, dans ma vie actuelle, c'est la perpétuelle contradiction que je vois entre ce que je fais et ce que je crois*[257]*.»*

La grande difficulté pour l'auteur du *Journal* réside dans le fait que le corps savoure ses désirs dans le monde visible alors que l'âme relève du monde invisible et mystique, ce qui assouvi sa faim relève de l'invisible. Nous sommes sans ignorer que la difficulté de s'adonner à ce qui relève de l'abstrait, de l'invisible est beaucoup plus grande que celle qui relève du concret, donc du monde visible :

> *« Si l'on pouvait assouvir toutes les faims de l'âme comme on assouvit toutes les faims du corps.*[258] *»*

Mais la réalité est tout autre. Julien Green le sait et le souligne davantage dans cette note de son *Journal:*

---

[256] *Journal,* tome IV, p. 864, à la date du 20 octobre 1945.

[257] *Journal,* tome VI, p. 1225, à la date du 25 juin 1951.

[258] *Journal,* tome IV, p. 846, à la date du 28 août 1945.

« L'implacable réalité du monde matériel, ses pierres, ses voix, ses visages, sa grande beauté, sa pensée même, tout ce qui, d'une certaine manière, a raison contre l'esprit, parce que ce monde n'offre rien qui ne soit vérifiable et presque tangible, alors que le monde de l'esprit, de la foi, demeure intérieur, mystérieux, non prouvable, comment n'arrivera-t-on pas à souffrir de cette éternelle contradiction ? [259]»

Le diariste ne peut que souffrir de cette contradiction, d'autant plus que la bataille n'est pas la même.

« Je disais à un religieux : " la chasteté est le cauchemar du corps. L'âme, elle, est sûre de sa vocation, mais la vocation du corps c'est l'amour physique. C'est par là qu'il s'exprime, qu'il accomplit son rôle ; il ne pense que cela, il ne pense qu'à cela. Que voulez-vous qu'il entende aux préoccupations de l'âme ? Son mariage forcé avec elle est un mystère. Il l'a hait et veut sa mort.[260] »

Le corps n'a que faire des préoccupations de l'âme, Les aspirations religieuses de Julien Green sont continuellement mises à l'épreuve, il lui faut absolument trouver une solution qui met fin à sa chasse effrénée des plaisirs charnels et qui, par la même occasion, nourrisse la substance de sa foi. La chasteté est ce qui retient l'attention de Green, il fait toutefois est remarquer que.

« *On n'est pas nécessairement saint en restant chaste, mais la chasteté est une des marques de la sainteté, et si l'on veut la chasteté, c'est qu'on veut aussi la sainteté, sans oser se le dire, peut-être."[261] »*

---

[259] *Journal,* tome V, p. 970 à la date du 12 juillet 1947.

[260] *Journal,* tome V, p. 1045, à la date du 19 octobre 1948.

[261] *Journal,* tome V, p. 1045, à la date du 19 octobre 1948.

Reste à savoir s'il est possible au diariste de rester chaste et pour combien de temps ? Ce qui nous amène à considérer, une fois de plus, la question que se pose Julien Green à propos du salut dans son *Journal* :

> *« J'en viens à me demander si l'on peut mener dans le monde une vie chrétienne et s'il n'y a pas là une contradiction invincible, mais il n'est pas possible que le Christ ne soit venu sauver que des religieux dans leur couvent. J'ai connu des hommes qui n'acceptaient pas le fait d'être pécheurs, et même grands pécheurs, et qui étaient furieux de n'être pas des saints*[262] *»*

Déchiré entre l'aspiration à une vie exclusivement religieuse et les angoisses du désir, Julien Green est en conflit avec son intériorité. Les deux forces qui s'affrontent en lui se livrent une guerre sans merci, chacune voulant atteindre ses exigences et accomplir sa destinée. Elles s'imposent quotidiennement avec une virulence qui ne fait qu'accroître leur antagonisme :

> *« Pensé ce matin que des deux personnages qui nous habitent, […], chacun veut accomplir sa destinée et arriver à une sorte de perfection, au plus point de perfection qu'il lui soit donné d'atteindre, mais il est nécessaire pour cela que l'un de ces personnages tue l'autre, car il ne peut y avoir entre eux d'accord durable. Des trêves, oui, mais avec le temps ces trêves se font de plus en plus courtes et de plus en plus difficiles.*[263] *»*

La coexistence de l'homme charnel et de l'homme spirituel implique donc une incompatibilité de leurs exigences réciproques. Pendant que l'âme recherche un perpétuel renouvellement de sa nourriture, le corps lui ne cesse de désirer les mêmes choses. Il existe donc une contradiction absolue entre le Green extérieur mis fréquemment en scène dans

---

[262] *Journal,* tome V, pp. 1027-1028, à la date du 8 août 1948.

[263] *Journal,* tome IV, p. 768, à la date du 9 avril 1944.

son *Journal* et l'homme intérieur « *Troublé par le problème que j'ai pris l'habitude d'appeler le problème des deux réalités : la réalité charnelle et la réalité métaphysique*[264]. » C'est dans cet ordre d'idée que s'inscrit la comparaison que nous allons établir avec Josep Day, personnage de *Moïra*

Tout comme Julien Green, Joseph Day subit le même combat intérieur, il est partagé entre deux forces contradictoires. Ne pouvant pas supporter les passions charnelles qui l'éloignent considérablement de ses aspirations religieuses, il tue Moïra, symbole de ses désirs et du mal. Ainsi, par les mains de Joseph Day, Julien Green espère vaincre ce qui fait obstacle à l'épanouissement de sa foi. Il convient ici de reconnaître le diariste en la personne de Joseph Day : *« Joseph Day, c'est moi.* » dit-il avant de poursuivre plus loin :

> *« J'ai relu ce que j'ai écrit dans mon roman. Comment ne verrais-je pas que c'est la transposition de ma propre histoire ? L'éternelle lutte contre soi-même. J'ai mis en scène un protestant comme on prend un pseudonyme, mais ici je me cache très visiblement, si je puis le dire…j'hésite à faire entrer en scène cette odieuse Moïra que j'étranglerai avec joie par les mains de Joseph. Le roman que j'écris est un long cri contre l'instinct*[265]*. »*

Il va sans dire que « *Les terribles élans de l'âme et du corps* [266]» font le désespoir de Green. Partagé, tiraillé, il se bat pour essayer de maintenir un certain équilibre ; il lit la Bible pour tenter de remettre de l'ordre dans sa vie et de faire le point. Comment ne pas haïr ce genre de vie ? « *Peut-on vivre ainsi jusqu'à la mort, dans un perpétuel état de*

---

[264] *Journal,* tome V, p. 904, à la date du 18 janvier 1946.

[265] Nous n'avons pas pu trouver la source de cette citation.

[266] *Journal,* tome V, p. 1076, à la date du 11 mai 1949.

révolte contre soi-même ? [267]*» « Vais-je leur servir de champ de bataille jusqu'à la fin de mes jours ?*[268] *»*

Mais Green ne donne pas de réponse à ces questions qu'il se pose à lui-même et qu'il pose à Dieu, il laisse le lecteur face à son imagination. Et la lecture du *Journal* laisse deviner qu'il en sera ainsi car *« la foi est cause de ce violent conflit.*[269] *»* et paradoxalement, « *nous ne pouvons pas nous passer de la foi. Sans elle rien n'a de sens*[270]*. »*

Rappelons nous, pour l'avoir déjà dit, que la foi est primordiale pour le diariste, il n'envisage pas de vivre sans elle, c'est d'ailleurs la flamme qui ne s'éteindra jamais au fond de son cœur et qu'il aura jusqu'à la fin de ses jours.

La prise de conscience de la réalité de la chair suscite chez le diariste un sentiment de désarroi et pour cause, il se sent en désaccord avec cette réalité, il se considère comme enchaîné à un destin auquel il doit d'obéir:

> *« Ce sera donc ma destinée, la destinée au sujet de laquelle je me suis tant interrogé aux environs de ma trentième année.*[271] *»*

Mais Julien Green refuse de croire qu'il est enfermé dans un destin qui est le sien et qu'aucune issue de secours n'est possible.

> *« […] dans les affaires humaines, il y a deux genres d'action, l'action que dirige notre volonté, qui est incertaine, capricieuse, et l'action de la*

---

[267] *Journal,* tome VI, p. 1296, à la date du 14 décembre 1952.

[268] *Journal,* tome V, p. 904, à la date du 18 janvier 1946.

[269] *Journal,* tome V, p. 1119, à la date du 11 novembre 1949.

[270] *Journal*, tome III, P. 583. Date non communiquée.

[271] *Journal,* tome V, p. 904, à la date du 18 janvier 1946.

Providence qui est incapable d'erreur, mais respecte toujours notre volonté individuelle, sans quoi il n'y aurait pas de liberté. [272]*»*

Mais le diariste attire notre attention sur cette liberté qui parfois peut sembler ambiguë :

« Pensé à la prédestination. Dieu nous a fait l'honneur de nous accorder la liberté du choix entre le bien et le mal. Le risque est l'Enfer, bien qu'il me paraisse difficile de se damner si on ne le veut pas, et qui le voudrait en toute connaissance de cause ? Si le risque est ôté, l'homme est assuré de son salut, mais on ne put plus dire qu'il soit libre [273]*»*

Il faut retenir ici que Julien Green entretient des relations conflictuelles avec lui-même, rien dans sa vie ne semble se faire sans compromis, aucun compromis ne lui est possible sans que naisse la souffrance; en d'autres termes, toutes les formes du désir ont pris chez lui un caractère extrême, le livrant, dans l'insatisfaction, aussi poignante qu'un supplice. Il est sans cesse tiraillé entre des forces contradictoires. Toujours son âme ardente sera un champ de bataille entre le *Bien* et *la Mal*, entre l'homme avide de spiritualité et l'homme habité par la nécessité d'assouvir ses besoins charnels, celui-là même qui a *« d'immense aspirations vers les bonheurs de ce monde*[274]*. »*

---

[272] *Journal*, tome IV, p. 701, à la date du 1er janvier 1943.

[273] *Journal,* tome VI, p. 1360, à la date du 27 août 1954.

[274] *Journal*, tome IV, p. 807. A la date du 16 septembre 1944.

II/ Inquiétudes d'ordre extérieur

II.1/ Enjeux et paradoxes de la beauté

Dans l'univers greenien la beauté a cette particularité d'être à la fois admirée et méprisée. Green à horreur de ce qui peut le tenter mais envie pourtant ce qui le tourmente : il désire et fuit en même temps. Une lecture soucieuse de décrire la rencontre de la beauté telle qu'elle s'offre à la conscience est ce que nous nous proposons de démontrer tout au long de cette sous partie. Le culte du beau est omniprésent chez Julien Green. Il revêt dans certains cas des consonances mystiques. Il réunit non seulement une beauté sensuelle, charnelle mais aussi, entre autres, celle de la musique, de la nature et de la poésie.

Les interrogations suscitées par l'expérience du désir humain se concentrent autour de l'énigme de la beauté. Cette beauté que Julien Green aime et déteste en même temps déchaîne chez lui des frénésies charnelles en même temps qu'un mystérieux sentiment d'interdit et de culpabilité. Que de sentiments contradictoires que font naître la beauté. Qu'est-elle donc cette beauté qui défie toute définition et écartèle l'homme entre le désir d'ascension et la chute ?

« L'homme qui de ses yeux contempla la beauté
Il est déjà sous la tutelle de la mort,
Il n'est bon pour aucun service sur la terre,
La mort pourtant l'emplira de terreur,

L'homme qui de ses yeux contempla la beauté ![275] »

Il faut dire que la beauté frappe les êtres d'une élection qui les dépasse et quand on s'y attend le moins. C'est ce qui se passe la première fois que le diariste rencontre Mark. La beauté qui, dès le premier instant, s'est donné à rencontrer Mark exerce sur Julien Green, avec une extrême violence, une fascination qui le laisse sans voix. Il est un instant envoûté, ébloui par ce beau spectacle qui se présente à lui. En fait, quand Julien Green est fasciné par des garçons avec lesquels il n'échange parfois ni mot ni regard, il est foudroyé par la beauté de leurs visage, cette beauté qui défie tout langage humain:

> *« Beaucoup réfléchi à la beauté humaine (c'est peut-être Hopkins qui a réveillé ces pensées en moi, mais il faut dire qu'elles que d'un sommeil léger). Il me semble que la seule beauté de l'œil humain est au-delà des possibilités du langage; et je me souviens qu'un religieux très austère, mais très intelligent, me disait un jour: "Rien au monde n'est plus beau qu'un beau corps".* [276]»

L'amour ici naît de la perfection d'un visage, d'un beau corps, et non pas d'une manifestation d'intelligence, d'un comportement traduisant une certaine qualité de cœur. Il faudra du temps au jeune Green pour reconnaître que l'amour n'exige pas la beauté : *« La beauté n'a souvent que faire en amour* [277]*».* On aime et c'est tout.

Le mystère véritable se trouve dans l'action exercée par la beauté : la blessure qu'elle ouvre, la découverte et la consommation du plaisir physique suffiront-elles à la refermer ? Nul doute que non, ce que vise le désir c'est plutôt de désirer au-delà de tout assouvissement. Ne dit-on pas que la satisfaction d'un désir en appelle un autre ?

---

[275] Deutsche Gedichte, Editions Karl Krolow, Francfort, 1982; p. 457, trad. Jean-Pierre Lefebvre, *Anthologie de la poésie allemande*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. 643.

[276] *Journal*, tome IV, p. 821, à la date du 29 novembre 1944.

[277] Carole Auroy, *Julien Green, Le miroir en éclats*, Cerf Littérature, Editions. du Cerf, 2000, p. 136.

La faim passionnelle est inapaisable. Sa satisfaction reste une fausse libération dans la mesure où la délivrance d'un désir en appelle un autre et par conséquent une autre satisfaction. L'assouvissement d'un désir n'est donc jamais définitif, il reste une solution temporaire, il est perpétuel recommencement, un vrai mythe de Sisyphe.

> *« Renoncer au plaisir, c'est jeter l'homme charnel au cachot, mais il n'en continue pas moins de vivre, ligoté, bâillonné aussi fortement qu'on voudra ; il est là pourtant, et, ce qui est curieux, il change, suit une évolution toute personnelle. Ce qu'il désire aujourd'hui n'est plus ce qu'il désirait à vingt ans, ni à trente ans, ni même à quarante. Un déterminisme inexorable contraint ses appétits furieux à se développer dans l'inassouvissement. Pensé à tout cela avec tristesse. D'où nous vient ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes ? Nous ne le savons presque jamais*[278]*. »*

Cependant, cela n'empêche pas Julien Green de secouer les chaînes du désir avec une force telle que, temporaire au moins, il atteint ce plaisir auquel il aspire. Il retrouve une dose de confort dans l'accomplissement de ses besoins charnels. Le diariste exprime de manière voilée sa soif de liberté, il ne veut pas vivre sous la contrainte de la religion et de la condition humaine, il veut agir comme il le ressent au plus profond de lui-même ; autrement dit, l'écrivain éprouve le besoin de vivre en n'écoutant que la voix de l'instant, du moment, et non pas celle qui viendrait de l'énergie spirituelle, cette petite ‘‘*voix intérieure*[279]*’’* qui ne cesse de lui dire non.

Mais le diariste vit mal cette situation, il éprouve un certain ressentiment à l'égard de cette beauté charnelle qui trouble sa vie religieuse. Il hait cette beauté qui échappe à tout contrôle, il n'a pas d'emprise sur elle, il la subit en quelque sorte. Nul ne serait alors

---

[278] *Journal,* tome V, p. 957, à la date du 9 janvier 1947.

[279] *Journal,* tome V, p. 898, à la date du 24 janvier 1946.

surpris de la réponse de Julien Green lorsque le journaliste Pivot lui demande, si un beau visage le rend craintif:

> *« Oui parce que je sentais le conflit qui allait venir, parce que je savais que j'allais souffrir, un beau visage était le commencement de la souffrance pour moi, je savais que je ne réussirais pas à formuler ce que je voulais dire et être de nouveau rejeté en moi-même avec ce conflit de péché. Toute beauté n'est pas impure mais peut mener à l'impureté, il est certain que la beauté est une arme terrible, elle peut détruire une vie, il ne faut pas se salir.*[280] *»*

Mais c'est sans compter sur le monde et ses artifices: *« Je ne savais pas encore ce que pouvait être l'horrible fascination du monde visible.*[281] *»* Fascination à laquelle il ne peut se soustraire malgré ses bonnes résolutions. Sa paix intérieure se voit encore et toujours perturbée et menacée par l'apparition subite d'un beau visage; on revient à nouveau au mythe de Sisyphe, à l'éternel recommencement:

> *« La confession me calmait pour un temps, puis un beau visage troublait de nouveau ma paix fraîchement acquise, et la bataille reprenait, plus âpre et plus confuse ...Un autre moi-même se substituait au moi que je connaissais*[282] *».*

Mais comment être à l'abri de cette beauté charnelle, celle qui pousse à la faute? Nous voyons à cet effet Julien Green envier la situation d'un aveugle. Ce rapport avec l'aveugle s'établi dans la mesure où la beauté se laisse contempler par les yeux. Ce sont les yeux qui poussent à la convoitise, celui qui ne voit pas est donc à l'abri de toutes tentations,

---

[280] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[281] *Journal,* tome V, p. 922, à la date du 18 juillet 1946.

[282] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit. pp. 1216-1217.

il est préservé, par son handicap, de la vue des beaux visages qui tourmentent sans cesse le diariste. Le handicap devient ici un atout car il ne péchera jamais par la vue :

> *« Tout à l'heure, je me suis arrêté à l'éventaire d'un marchand de revues et de bonbons, […] J'ai pris je ne sais quel magazine. Le jeune homme en veste blanche, qui se tenait derrière le comptoir, […] était aveugle. J'ai eu la curieuse impression d'une supériorité morale qu'il me semblait avoir sur moi, […]. Ce vendeur aveugle est à l'abri des faiblesses ordinaires à ceux qui voient, il ne pêche pas par la vue, et s'il a jamais fait un pacte avec ses yeux, il est maintenant assuré de le tenir. Il avait l'air gai; beau visage de seize ou dix-huit. A cause de cette infirmité, une poésie indéfinissable autour de lui; il était à part*[283]*. »*

La beauté, telle que Green la vit n'est pas toujours que physique et charnelle, elle n'est pas que cette invitation à la sensualité. Green porte à la beauté humaine, et particulièrement à la beauté masculine une passion intérieure et spirituelle qui se manifeste dans sa chair par des brûlures. C'est exactement ce qui se passe lorsqu'il voit mark pour la première fois; il est à la fois envahi d'un amour fou et chaste.

Julien Green, d'après l'entretien qu'il accorde à Bernard Pivot, fuyait quand il voyait Mark *« parce que je l'aimais de tout mon cœur, d'un amour forcené, ou la sensualité était exclue. La beauté est à l'origine de cela, s'il n'avait pas été aussi beau, je ne l'aurais pas sûrement remarqué. Si je ne lui parle pas, ce n'est pas parce que je redoutais le refus, c'est parce que j'avais peur de souffrir, être rejeté quand on désire passionnément c'est terrible.* [284] *»*

Toujours dans ce même entretien, Julien Green nous révèle que par des circonstances qui relèvent du hasard, il s'est retrouvé à partager une chambre d'hôtel à

---

[283] *Journal*, tome IV, pp. 840-841, à la date du 19 juillet 1945.

[284] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

Rouen avec Mark. La joie qui s'est emparée de lui était immense parce qu'il voyait là, une occasion rêvée de tout avouer, mais rien ne s'est passé :

> *« Incommunicabilité, bonheur immense, inespéré ; j'étais passé à côté de quelque chose qui aurait détruit notre amitié. Si ça avait tourné à l'aventure physique alors le paradis perdu que je portais en moi aurait été détruit. C'était un amour idéal mais platonique. Il fallait défendre cet amour, défendre son paradis de toute ses forces moi* [285] *»*

Pour bien comprendre cet aspect de la beauté, il est nécessaire d'expliquer le trouble que ressent l'auteur du *Journal* lorsqu'il croise un beau visage. La première impression que lui fait un beau visage n'a rien à voir avec la chair et encore moins avec le sexe.

C'est un aspect de la beauté universelle, tout comme un paysage. En revanche, ce qui le choque et le passionne en même temps c'est le rapport entre le visage et la partie sexuelle du corps. On retrouve d'ailleurs cette dualité, attirance et dégoût, chez certains des personnages de ses œuvres : Joseph Day dans *Moïra,* Wiczewski dans *Sud*, et Elisabeth des *Pays lointains.* C'est là que réside le côté ambivalent et double de la beauté : le diariste peut autant désirer un beau visage masculin que Dieu, autant dire que l'objet du désir peut être visible ou invisible. Mais ne désirer que Dieu est ce qui intéresse Julien Green.

Notons toutefois que si Mark symbolise l'amour, la beauté pure, celle qui vient de Dieu, Ted lui, symbolise le désir autrement dit une beauté purement charnelle. Pour Julien Green, *« […], l'amour ne pouvait être que pur. Le désir était bien différent. Le désir,*

[285] Ibid.

c'était le péché[286]*. »* Cette distinction est, dans l'esprit de Julien Green, radicale. *« Il ne faut pas confondre l'amour avec le désir.* [287]*»*

> *« Ted, c'était le mal sous son aspect le plus séduisant. J'aurais préféré souffrir toute ma vie à côté de Mark sans jamais révéler mon amour, plutôt que de toucher le visage de Ted, si ce choix m'eût été offert*[288]*. »*

Et il ajoute:

> *« Je me disais que l'amour que je portais à Mark dépassait la faim charnelle, mais il n'en allait pas de même pour Nicolls qui pourtant ne m'obsédait pas comme Mark*[289]*. »*

Toute beauté n'est donc pas charnelle et impure et si la beauté masculine retient particulièrement son attention, ce n'est pas en raison du seul désir charnel inconscient, le sexe n'a rien à y voir. La beauté ici est asexuée, elle répond à une esthétique qui n'exclut pas la beauté féminine, il y a un canon de beauté qui lui paraît être un chef d'œuvre de la création. A vingt-huit ans, près de quatre mois après l'avoir rencontrée à Talloires, Julien Green nous parle dans son *Journal* d'une « très belle fille » de dix-sept à dix-huit ans qui se baignait dans le lac.

> *« Des cheveux courts et des yeux gris-bleu très clairs, un air à la fois ardent et timide qui la rendait extrêmement attirante*[290]*. »*

---

[286] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit, p.1098.

[287] *Journal,* tome VI, p. 1289, à la date du 1er septembre 1952.

[288] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit., p. 1120.

[289] *Ibid.,* p. 1237.

[290] *Journal*, tome IV, date et page non communiquées.

Green est aussi sensible à l'invitation que la beauté elle-même adresse à la contemplation par exemple d'une statuette, d'un paysage ou de la musique.

> *« Quelquefois je me demande si je n'ai pas surestimé la beauté humaine, mais je ne le crois pas. Un beau visage me fera toujours battre le cœur, mais la musique également. […] mais je ne veux pas que cela soit trop charnel*[291]*. »*

En Virginie, les grandes statues de plâtre muettes ont aussi le pouvoir de ravager l'étudiant, et c'est la multiplication autour de lui d'un idéal de beauté antique, devenu vivant sous les traits de ses camarades, qui le rend fou. De nombreuses pages du *Journal* concernent l'œuvre de Michel-Ange que, Julien Green a découvert lors de son premier voyage à Rome, en juin 1918. Il importe de noter que le diariste, dans son esprit, fait une différence radicale entre le désir sexuel, qui demeure refoulé, et la chasteté qui se dégage des statues à l'exemple de la statue de Michel-Ange :

> *« La vénus de Cnide et l'Hermès de Praxitèle ont peut-être donné de mauvaises pensées à des milliers d'êtres. Faut-il pour cela briser les statues grecques ? Que dire de l'influence exercée par Michel-Ange ? Est-ce la faute de Michel-Ange si le corps humain est beau, et n'y avait-il pas beaucoup de ridicule à passer des caleçons à tout ce monde* [292]*»*

Green peut également être ébloui par la beauté d'un paysage. On se rappelle de cette scène qui se déroule près de la frontière hongroise : là, il contemple de vastes étendues d'eau et de forêts qui lui paraissent *« d'une beauté magique parce qu'elle fait rêver à autre chose.*[293] *».* Il est transporté dans un ailleurs et fasciné par cette beauté qui n'a rien de charnelle, il savoure pleinement ces instants de bonheur et ne cherche pas à

---

[291] *Journal,* tome IV, p. 1295, à la date du 6 décembre 1952.

[292] *Journal*, tome IV, p. 821, à la date du 6 décembre 1944.

[293] *Ibid.*

noter avec précision l'élément pittoresque ou esthétique du paysage qui s'offre à lui. Ce qui importe pour Green, à ce moment précis, c'est d'extraire le pouvoir émotionnelle qui se dégage du lieu qui le séduit, car la beauté pour lui est émotion, elle transporte hors du monde réel : *« Je suis resté un moment à regarder avec amour cette prairie ondulée.*[294] *»*

La beauté de la musique a aussi ce pouvoir de transporter Julien Green vers un ailleurs *: «Tout à l'heure, J'écoutais un air de l'Héraclès de Haendel, l'air d'Iole, je crois. L'accompagnement en est d'une beauté si grave et si profonde que j'en suis restée saisi comme devant une apparition*[295]*. »*

La musique *« parle un langage qui s'est perdu, un langage d'une sérénité divine et d'une douceur telle qu'après après lui les plus grands ont quelque chose de rude et de dur, donnent l'impression de tout bouleverser, de jeter les meubles par les fenêtres. Dimanche matin, j'ai écouté l'admirable cantate de Bach : Ach wie flüchtig, ach wie nichtig […], musique d'une extrême violence qui nous a émerveilles ».*[296]

La musique va jusqu'au fond de l'âme, « *écarte le monde des sens et nous rend à Dieu*[297]. » Un jour, à l'Université, alors que son professeur d'histoire de la musique se met à jouer le Kyrie de la Messe en si de Bach, Green se sent porté vers le monde invisible, plus rien ne compte à cet instant a part Dieu dont il ressent la présence. Les dangers du monde terrestre sont loin derrière lui, La beauté de cette musique l'a dénué de toute préoccupation. C'est une beauté sensible mais plus dégagée de la matière que la beauté plastique, elle ouvre le cœur à la beauté de l'invisible. Comme si la musique abritait seule le secret de ce à quoi il aspirait, qu'il pressentait et dont il pensait avoir entrevu très jeune la douceur:

---

[294]Ibid.

[295] *Journal,* tome II, p ; 448, à la date du 28 octobre 1937.

[296] *Journal*, tome VI, p. 1313, à la date du novembre 1953.

[297]*Journal*, tome VI, p. 1342, à la date du 2 juillet 1954.

« Comment avais-je pu souffrir de la beauté du visage humain alors qu'il y avait en moi, par la grâce de Dieu, cette beauté surhumaine du royaume invisible ? C'était l'âme qui comptait. Je ne voulais plus regarder les étudiants ni la sale idole de plâtre qui m'avait déjà fait tant de mal. Dieu seul ! [298]»

Il faut dire que la beauté chez Julien Green n'est pas que charnelle, elle est aussi dénuée de toute sexualité à l'exemple de Mark, elle est pure: c'est la beauté platonique, la beauté qui vient de Dieu

« J'adorais les idoles, qui étaient les jeunes hommes dont la beauté me rendait malade…Les beaux visages passaient devant mes yeux par un artifice du démon qui travaillait dans mon cerveau comme dans une usine. En revanche, tout ce qui me paraissait beau sans exciter le désir ne pouvait venir que de Dieu. »

Nous retiendrons que chez Julien Green, l'attrait du monde physique passe de la beauté de la création à la beauté de la créature. Toute la création est à la fois magnifiée et remise en cause.

II.2/ Force et acharnement du désir

Dans le *Journal* de Green se dessine nettement la condamnation du désir parce que insaisissable, paré d'un visage à multiple facettes : du désir de l'amour à la soif de connaître, du désir de la pulsion au manque, du désir de Dieu à celui de la chair. Dans cette profusion, Julien Green lutte sans cesse.

---

[298] Julien Green, *Terre Lointaine*, op.cit., p. 1157.

Il lutte sans trêve contre les tentations sexuelles : *« […], voyez la tristesse de ma chair. Désirs de l'aube, désirs de midi, désirs du soir »*[299]. Une bataille toujours *« plus âpre et plus confuse, les frontières du bien et du mal passées et repassées sans cesse*[300] *»*. Il lutte désespérément contre cet élan violent, ce désir si ardent qu'il advient à le mépriser du fait même qu'il l'éloigne de ses aspirations religieuses : « *Pour être coupable, je l'étais bien, selon ma façon de voir, coupable de désir sinon de fait, […].*[301] *».*

Confronté à un moi divisé entre d'une part ses aspirations religieuses et d'autre part l'assouvissement de ses désirs, Julien Green est conscient que la dualité dont il fait l'objet reste un défit difficile à relever. Face à l'ampleur du désir, à cette envie de nourrir sa chair, il ne peut qu'éprouve un certain malaise quant à sa vie spirituelle et donc à sa foi.

Il convient de dire ici que Julien Green est fasciné par le monde dans lequel il évolue pourtant il *« voudrait ne rien désirer au monde*[302]*. »* Il est attiré par la multitude des visages désirables qui l'entourent, mais aussi coupé de ce monde par un sentiment puissant de l'interdit. Pour ce qui est du désir, Julien Green reconnaît précisément que ses attaques portées au plus intime des facultés mentales le détournent de sa voie. Cette force ardue de la tentation

> *«[…] glisse dans mon âme pendant les heures de calme, s'infiltre dans mes pensées les plus inoffensives et les plus pures avec une subtilité démoniaque. D'abord je ne la reconnais pas, il me semble que je suis le fil de mes idées, puis tout à coup je m'aperçois que je dérive affreusement, qu'il y a quelque*

[299] *Journal,* tome VI, p. 1168, à la date du 21 juillet 1950.

[300] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit., p.1217.

[301] *Ibid.*, p.1210.

[302] *Journal,* tome VI, p. 1281 à la date du12 juin 1952.

chose de mauvais en moi, de faussé : une folie de lubricité s'empare de moi […][303]. »

Telle est la clef de la psychologie greenienne : la fascination devant une beauté et un bonheur interdit par les exigences morales et religieuses ; aussi la quête de la beauté reste-elle secrète et condamnée ; d'instinct, l'être ou bien se forge un idéal impossible à atteindre, ou bien se place, plus ou moins volontairement, dans des conditions telles qu'il ne pourra pas posséder l'objet de ses désirs. Julien Green reste pourtant obsédé par ce contre quoi il lutte, par ce contre quoi il doit et veut renoncer. C'est ce que Jankélévitch désigne sous le nom de ''Complexe d'austérité '' :

« L'homme déteste ce qui lui fait envie, c'est-à-dire éprouve un ressentiment pour l'objet de son désir […]. Il a horreur de ce qui le tente et envie de ce qui le tourmente […] il désire et fuit à la fois[304]. »

La lecture du *Journal* montre bien que Green, n'a jamais pu accepter les penchants de sa nature. Il ne peut renoncer au mal, tout en y renonçant perpétuellement, ni se contenter du bien dont il voudrait se contenter. Comme lui, ses personnages sont des êtres de conflit et en conflit, partagé entre la souffrance du désir et le besoin de Dieu. Julien Green est confronté d'une part par la réalité du corps et d'autre part par la réalité de ses convictions morales. Green n'a jamais accepté le désir de la chair et encore moins son homosexualité qu'il refuse même de nommer mais que peut-il à cela ? La force qu'il déploie à se protéger du désir en voulant se consacrer pleinement à la vie spirituelle n'y change rien, il reste toujours sous l'emprise du désir. Il ne peut ni renoncer complètement au mal, ni se contenter du bien dont il voudrait se contenter, la religion l'appelle même au sein d'une vie de débauche et inversement. Julien Green ne saurait jouir d'une conscience totalement apaisée donc délivrée du sentiment du péché. De même qu'il ne saurait se

[303] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit., p. 1218.

[304] Jankélévitch, *L'austérité et la vie morale*, Paris, Flammarion, 1956.

réfugier dans le péché sans que les signes divins le guettent là où il ne soupçonne pas. Le diariste, désemparé, ne sait comment en finir avec ces tracas : *« Je ne sais comment sortir de ces difficultés*[305]*. »*

Nous assistons à un déchirement et à une dualité du moi, d'un côté, la voie de l'Évangile se fait entendre, cette voie qui l'affronte sans répit à une pureté qu'il désire pourtant mais qu'il ne peut atteindre et, dont il devient prisonnier malgré ses chutes intérieures par la pitié divine qui nous relève:

> *« Je crois que lorsqu'on est appelé, on ne cesse pas d'être appelé pour n'avoir pas suivi l'appel. L'appel retentit toujours quelque part au fond de l'âme*[306]*.»*

Dieu est présent au fond de chaque âme, *« Il y a toujours, caché au fond de nous-mêmes, quelqu'un dont nous ne soupçonnons pas l'existence, que nous ne pouvons jamais atteindre*[307]*. »*

C'est toute l'histoire de Julien Green en proie aux plaisirs de la chair auxquels il se livre à corps perdu mais où il perçoit, au cœur de lui-même un refus plus profond que son adhésion au plaisir. Ici, nous retrouvons la parabole du grain de Sénevé dont parle l'Evangile, ce grain qui germe de lui-même au milieu des ronces qui l'étouffent.

D'autre part il y a ce besoin de satisfaire les besoins de la chair, de plonger dans l'ivresse du monde. En Julien Green va donc osciller des appels contraires : la vision spirituelle et divine et l'instinct érotique et meurtrier.

---

[305] *Journal*, tome VI, p. 1201, à la date du 2 janvier 1951.

[306] *Journal*, IX, Pl. V, op.cit., p. 567.

[307] Nous n'avons pas pu retrouver les références de cette citation.

Force nous est de constater que le démon n'agit que là où il y a du Bien et il se fait d'autant puissant que le Bien l'est lui-même. Et comme il ne peut rien créer, mais seulement tout compromettre, il s'empare de la même force et du même désir que fait le Bien pour faire le Mal. Le *Journal* de Julien Green se fait le parfait écho de cette bataille.

Étant donné que le Mal se pare des mêmes accessoires et de la même force que le Bien pour agir, Green aime autant ne pas faire partie de cette lutte. Le diariste se confie alors au père Crété, qui est chargé de guider ses premiers pas dans le catholicisme, il veut être un saint ou rien. Il faut dire que le diariste a une si grande admiration pour les saints. A l'âge de quinze ans, prenant Pascal pour un saint, « *j'allais, dans mon innocence, jusqu'à le lire à genoux*. [308]» Green veut ressembler à saint François d'Assise qui lui donne l'exemple ''d'une vie parfaite'' celle qu'il aurait voulu avoir :

> *« Je voudrais être saint François d'Assise [...] Mais, mon Père, si je ne peux pas être saint François d'Assise, je veux être Aladin, afin de n'avoir aucun désir qui ne soit immédiatement exaucé*[309]*. »*

Tous deux épris de beauté de la création, le grand refus de François de vivre selon la chair se fait à vingt-cinq ans, celui de Julien Green irrévocable, tâtonnera jusqu'à cinquante-huit ans. Et c'est cette renonciation, qui suscitera chez Julien Green une grande admiration pour ce saint qui a su choisir. Si à quinze ans, le diariste voulait « *être saint François d'Assise*[310]*»,* plus tard, il ne voudrait pas mourir sans avoir écrit un livre sur la vie de ce saint. Il pressentait, dans la sainteté de ce nom, l'aboutissement de sa vie. Ce saint François qu'il aurait voulu être mais qu'il ne sera jamais, cette sainteté dont il rêvait et qui le poursuivra toute sa vie durant, il les confiera à ce livre : *Frère François*[311]

---

[308] Bernard Pivot, *Les grands entretien*s, op.cit.

[309] Julien Green, *Partir avant le jour*, Grasset, Paris, 1963, p. 284.

[310] Ibid.

[311] Julien Green, *Frère François,* Paris, Seuil, 1983.

Ces lignes viennent accentuer avec force le sentiment de dualité qui existe chez Green. Saint François d'Assise est une grande présence dans la vie de Green et même dans celle de sa mère. Green l'admirait beaucoup et l'avait d'ailleurs choisi comme patron lors de sa conversion au catholicisme. Il admirait son charme, sa simplicité, l'un des plus grands dons qu'il avait était son amabilité, son pouvoir de séduction, on ne pouvait pas le regarder sans l'aimer. Tout le monde l'aimait.

> *« Il a agit sur le petit protestant que j'étais, je l'ai suivi toute ma vie de près ou de loin. Il était toujours dans un coin de mon cœur. Ce qui me fascine chez lui c'est L'amour, il n'avait que ce mot dans la bouche il était amoureux du Christ et il le faisait aimer à toute l'Italie. Les gens qui l'écoutaient le suivait or il n'avait fait aucune étude théologique, il ne savait rien et il disait de lui-même je suis un idiota c'est à dire un ignorant, je ne veux rien savoir.*[312] »

Saint François d'Assise avait renoncé aux joies terrestres et aux plaisirs charnels pour s'adonner complètement à Dieu:

> *« Il y a eu un grand amour dans sa vie un amour prodigieux, l'amour qu'il avait pour Sainte Claire mais retenu par tous les interdits c'était un amour mystique de deux êtres qui étaient épris l'un de l'autre*[313]*. »*

Julien Green voudrait également être comme Victor Hugo, discipliner son corps en résistant aux tentations de la chair, il voudrait bien que son corps obéisse à sa volonté, mais ce n'est pas possible. On en vient à se demander ce qu'il y a lieu de faire pour sortir de cette cage, cette sorte de prison puisque *« tuer le désir n'est pas possible. On peut le*

---

[312] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[313] Ibid.

tromper, l'endormir, le chloroformer avec des prières – c'est tout.[314] » Le naturel du désir chassé est de revenir au galop:

> *« Renoncer au plaisir, c'est jeter l'homme charnel au cachot, mais il n'en continue pas moins de vivre ligoté, bâillonné aussi fortement qu'on voudra […] Un déterminisme inexorable contraint ses appétits furieux à se développer dans l'inassouvissement »*[315].

Et pour le dire avec Lacan : *« le désir ultime est donc celui de la non-satisfaction du désir, le désir de rester ouvert*[316] *».* On est condamné à indéfiniment vouloir. Il faut croire que l'immense faim que le désir suscite ne peut être rassasiée car le désir ne trouve satisfaction que par l'assouvissement présent. On ne peut jamais être certain qu'il ne réapparaîtra pas. La satisfaction définitive n'existe pas, « *le désir est une curiosité exacerbée, inapaisée. Une envie de voir toujours plus près, de déshabiller mieux* ». C'est pourquoi le diariste en appelle à Dieu, lors de cette prière:

> *« Retrouvé […] dans mes papiers d'autrefois, une prière que je recopie sans commentaires. […]. Le petit texte maladroit est du 8 mai 1924 : Seigneur donnez-moi la paix, le silence, la tranquillité du cœur, la tranquillité de l'esprit. Je n'ai pas demandé la joie du monde. Le monde est venu à moi et m'a offert sa joie. Elle est amère, Ô Dieu, et je n'en veux pas, ou veux n'en pas vouloir. Il est en votre pouvoir d'anéantir ma chair, mais je sais que vous ne le ferez pas avant que mon heure soit venue, et mon heure est loin car mon imperfection est grande. Cependant, voyez la tristesse de ma chair. Désirs de l'aube, désirs de midi, désirs du soir »*[317]

---

[314] *Journal,* tome V, p. 939, à la date du 12 septembre 1946.

[315] *Journal*, tome V, pp.956-957, à la date du 9 janvier 1947.

[316] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

[317] *Journal,* tome VI, p. 1169, à la date du 21 juillet 1950.

C'est dire que Julien Green, en tant qu'être vivant, est fortement enclin à poursuivre des buts premiers, ceux qui sont induis par son corps, entendons par là, pour ce qui nous concerne, jouir de son corps sexué. Green est, sur le plan humain, amené à poursuivre ce bonheur terrestre qui pour lui n'en est pas un. Ce bonheur est trop éphémère pour être considéré comme vrai aux yeux du diaristes il est passager, furtif. La réalité est que la satisfaction du désir procure un bonheur qui ne demande qu'à être constamment renouvelé au grand désarroi de Green qui s'écrie dans son *Journal* : *« Je hais l'instinct sexuel »*[318]. Car il faut bien le dire, le désir ici est charnel et sa finalité reste sexuelle. Il a beau lutter contre cette pulsion sexuelle mais rien n'y fait, le désir reste plus fort et Green semble assister passivement à ce conflit qui se passe en lui. Il apparaît même que le diariste assiste impuissamment à ce qui se passe en lui, il *« ne sais comment sortir de ces difficultés.*[319]*»,* il est spectateur de sa vie, de ses *« penchants auxquels je ne pouvais rien et donc je ne pouvais que souffrir* [320] *».* On le voit tiraillé par une double componction, celle de la crainte de Dieu et celle du désir. Toute résistance lui semble impossible, il ne peut que se raidir pour la combattre, sans espérer opérer un discernement qui ne sera possible qu'à froid

> *« J'ai quelque fois l'impression d'être séparé d'avec ma chair, et c'est comme s'il y avait en moi deux personnes dont l'une souffrirait et l'autre regarderait souffrir »*[321].

Une fois passée, il conviendra pour notre diariste de la reconstituer pour s'armer contre elle.

Le paradoxe ici réside dans le fait que le désir de se défaire du désir qu'éprouve Julien Green devient un aliment de ce désir même nous explique Jean Sémolué[322]. Chez

[318] *Journal*, tome V, p. 1065, à la date du 26 février 1949.

[319] *Journal*, tome VI, p. 1201, à la date du 2 janvier 1951.

[320] Ibid., p.1210.

[321] Julien Green, *Moïra*, Paris, Plon, 1950, p. 148.

[322] Jean Sémolué, *Julien Green ou l'obsession du mal*, op.cit.

Joseph Day, la réprobation se mue en une manière de rugissement intérieur: *« Je désire horriblement ce péché que je ne commets pas*[323]*. »* Moïra, dans le livre est l'incarnation même du désir physique et Joseph voit en elle un obstacle qui l'empêche de vivre sa foi : « *Elle est entre Dieu et moi [...] Je la déteste*[324]*. »* nous dit-il. La vie sexuelle ici s'oppose à la vie religieuse. Dans son *Journal*, Julien Green nous avoue, en parlant de *Moïra,* qu'il voit dans ce livre qu'il est entrain d'écrire la transposition de sa propre vie :

> *« J'ai relu ce que j'ai écrit de mon roman. Comment ne verrais-je pas que c'est la transposition de ma propre histoire ? L'éternelle lutte contre soi-même. J'ai mis en scène un protestant comme on prend un pseudonyme, mais ici je me cache très visiblement, si je puis dire*[325]*. »*

Par conséquent, Julien Green vit le même combat intérieur que Joseph Day. Ne pouvant plus supporter les passions charnelles qui l'éloignent de ses aspirations religieuses, Joseph tue Moïra, symbole de ses désirs. Ainsi par les mains de Joseph, Julien Green désire-t-il également rompre avec tout ce qui fait obstacle à l'épanouissement de sa foi.

Le désir, cette « faim » primordiale, contredit la vie religieuse, il s'oppose à la vie de l'âme avec une violence d'autant plus exacerbée que l'intelligence n'intervient pas dans ce duel titanesque. Son effacement donne un caractère plus rude à l'affrontement des deux instances de l'être. Le désir sexuel est dans le *Journal* tout puissant et condamné. La foi donnée par la mère et renforcée par la conversion au catholicisme, repousse le désir charnel.

Dans le *Journal* de Green, est répétée comme leitmotiv l'idée que la sexualité conduit à la souffrance et que le crime est « *l'aboutissement naturel de l'érotisme.*[326]» Le

---

[323] Julien Green, *Moïra*, Paris, Plon, 1950, p. 191.

[324] Ibid., p.192.

[325] *Journal* tome IV, p. 1074, à la date du 1er mai 1949.

[326] *Journal*, tome VI, p. 1416, à la date du 26 mai 1955.

désir est donc conçu comme une redoutable force de désordre et de destruction : Joseph ou le fou de *Chaque homme dans sa nuit*[327] sont totalement dominés par des forces obscures qui les poussent à des actes irréversibles. Joseph Day souhaite anéantir sa chair, source de son désir et c'est cela qu'il tue en la personne de Moïra, et Green à travers lui : *« […] cette odieuse Moïra que j'étranglerai avec joie par les mains de Joseph*[328]*. »*

Nous avons bien compris que la mort de Moïra symbolise chez Julien Green la volonté qu'il a d'en finir avec les problèmes de la chair ; Mais peut-on seulement faire son salut sur cette terre?

Green reprouve le monde ; il ne se sent pas en sécurité en ce monde, le gouffre où la vie le précipite ne lui livre pas au mystère de l'amour et donc de Dieu, bien au contraire, elle le précipite dans la pénombre, dans les eaux troubles. Le monde, avec les artifices dont il sait se parer, falsifie jusqu'au chemin qui mène à Dieu. Le monde dans lequel le diariste vit n'est donc pas vrai, la vérité est ailleurs, le monde invisible est ailleurs.

> *« Ce vague sentiment de danger que j'ai toujours éprouvé simplement à vivre dans le monde. Est-ce donc le monde qui est dangereux ?*[329]

C'est là une des sources du conflit entre le spirituel et le sensible qui, parfois incline Green à s'éloigner de la réalité visible, ses séductions qu'il sait illusoires pour se consacrer aux promesses de la religion. Green cherche donc un moyen de sortir de ses tracas et le rêve est pour lui un moyen d'évasion, un moyen de fuir ce monde visible et ses tentations. La quête de l'ailleurs peut-être envisagée chez Green en corrélation avec le rejet du charnel. Échapper au réel, c'est échapper à l'emprisonnement dans le moi, dans le corps.

---

[327] Julien Green, *Chaque homme dans sa nuit*, op.cit.

[328] *Journal*, tome IV, p. 1100, à la date du 28 septembre 1949.

[329] *Journal,* tome VI, p. 1180, à la date du 2 octobre 1950.

L'ailleurs c'est ce qui n'est pas ici et maintenant, c'est le royaume perdu de l'enfance ou encore le monde surnaturel.

En poussant un peu plus loin notre réflexion, nous remarquons que ce n'est pas tant le sexe qui est en cause, *« enlevez le sexe subsistera le désir ».* C'est l'objet du désir qui est cause, à la limite, il ne doit y avoir de désir que de Dieu, d'où la mise à mort de Moïra. Mais il n'est pas facile de ne désirer que Dieu, reste d'ailleurs à savoir si cela est possible.

Pour ce qui concerne Green, il sera toujours partagé entre la volonté de vivre selon les impératifs de sa nature et la volonté de vivre selon les commandements de Dieu, il hésite entre l'exaltation du moi terrestre et son exténuation.

Pour montrer cet acharnement du désir qui n'est pas amour ; Julien Green nous fait le récit de ses nuits de désordre et de ses matinées studieuses. *« Tous les soirs, à huit heures trente, j'avais rendez-vous avec le diable. »* : Le diariste est victime de son désir, il en devient même le jouet. Il est tout simplement devenu esclave de son propre désir. Parias[330] nous explique la férocité de ce désir qui pousse Le diariste à la limite de l'extrême:

En cette soirée de mars 1923, dans une atmosphère familiale, Julien Green nous dit qu'ils étaient tous assis autour d'une table chacun vaquant à ses occupations. Green lui, essayait tant bien que mal de lire un ouvrage de Charles Lamb sans y parvenir, son esprit était ailleurs. « *Si l'on peut-être malade de désir, je l'étais bien ce soir là. »* Un beau visage succédait à un autre beau visage, et le délire hallucinatoire leur donnait *« une précision torturante* ».dans ce palais du désir et du délire où la souffrance était un appel, la pièce où il se trouvait lui apparut brusquement « *odieuse à l'égal d'une prison ». C'est alors que,* se produisit le déclic où il eut tout à coup le sentiment d'être une personne qu'il ne connaissait pas. Un instant plus tard, il était dehors, errant dans les rues de Paris à la

[330] Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme,* op.cit.

recherche du plaisir humain. Dès lors, la partie est jouée, liberté, jugement, sang-froid l'abandonnent. Il devient « *un jouet de choix entre des mains puissantes* ». Nous n'en sauront guère plus, car Green renonce à donner une idée de l'inconnu qui s'approcha de lui. Il précise simplement :

> *« Son visage eût dû me faire peur. D'une laideur saisissante, il exerçait le monstrueux attrait du vice et je ne pouvais que céder, pareil à une bête subjuguée par un chasseur. »*

L'habitude était prête à fonctionner pour toujours comme une mécanique d'une précision infaillible et sa chute, au lieu de le combler sensuellement de l'éternel Olympe qui l'obsédait depuis son enfance, l'avait fait sombrer dans la laideur.

Il nous dit que rentré chez lui cette nuit là, il éprouvait une certaine joie étrange, presqu'impossible à décrire. Il n'éprouvait alors aucun regret sur le moment, l'horreur allait venir plus tard lorsqu'au réveil il reverra l'homme et se verra lui-même. Ce sentiment d'horreur entraîne chez le diariste la révolte et la prise de fortes résolutions, *« mais le soir même, […] un peu avant neuf heures, (il) était dehors »*.

Pourtant au plus profond de lui, toutes ses rêveries sensuelles exigeaient la beauté du visage, sans quoi rien n'était possible. Et c'est une laideur saisissante et le monstrueux attrait du vice qui vont le subjuguer, le faire chuter. Sa vie religieuse est lentement obscurcie sous l'emprise sexuelle. Non, il n'est pas perdu. Il veut bien admettre qu'il se trouve sur un chemin de perdition.

Il importe de noter ici que la présence de Mark suffisait à mettre un terme à cette chasse effrénée : *« Un seul être dont la présence transforme le monde à mes yeux, embellit, cache les abîmes…* [331] *»* On se souvient à cet effet du printemps 1923 où Julien Green,

---

[331] *Journal,* tome VI, p. 1179, à la date du 1er octobre 1950.

submergé par l'obsession du plaisir, reçoit une lettre de Mark lui annonçant son arrivée à Paris en juillet. Cette arrivée suffit à lui redonner la paix, la quiétude. *« Il apportait une lumière dans ma vie. Désormais je ne courais plus. Il me guérirait du vice. »* Mark à Paris, Julien Green retrouve son amour passionné de Virginie. C'est son passé à l'Université qui reflue en son cœur. Mais cette paix ne dure qu'un moment. Mark s'éloignant tant soit peu de lui, le voici revenu à ses sorties nocturnes à la recherche des nouvelles aventures.

Comme déjà dit, Mark, aux yeux du diariste, inspire l'amour pur, et lorsqu'il arrive à Paris, le vagabondage nocturne de Julien Green s'arrête comme par enchantement. Le diariste s'étend beaucoup plus longuement sur cette confession dans son autobiographie

Nous retiendrons que tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, d'une souffrance. La satisfaction y met fin; plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement n'est qu'apparent: le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant: elle lui sauve la vie aujourd'hui pour prolonger sa misère jusqu'à demain. C'est la raison pour laquelle Julien Green recherche le bonheur éternel, celui qui vient de Dieu, tout ce que le monde offre est éphémère. Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance ? Le diariste prend le parti de lutter.

II.3/ Mépris de la chair et de la condition humaine

Dans l'univers psychologique de Julien Green, le refus, ou, peut-être plus exactement, l'impossibilité, d'aimer impose une sorte de descente aux enfers. Les erreurs de l'esprit et de ses passions sont dénoncées, condamnées, punies. On aboutit à mettre en accusation le fait d'être un homme. Les contraintes religieuses, ses interdits pèsent lourds dans le quotidien de l'auteur du *Journal*. La volonté de vivre selon les impératifs de sa nature et la volonté de vivre selon les commandements de Dieu s'associent et se dissocient dans la conscience de Green.

Saint Paul nous dit que l'homme est fait d'âme et de corps, ils se compénètrent et on ne peut pas les séparer. Seulement, cette cohabitation est conflictuelle et permanente, Julien Green la vit alors comme un drame. Le corps, dans une certaine mesure, c'est la souillure, c'est ce qui empêche l'épanouissement d'une vie pieuse car ses aspirations visent la satisfaction du désir dans un perpétuel recommencement. Le corps ne connaît pas de satiété, et comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent la satisfaction d'un désir en appelle un autre, aucun repos n'est de mise et c'est cette croix que porte Julien Green lorsqu'il s'exclame

« Mon Dieu, quelle croix étrange que la chair ! [332]*».*

Pour Julien Green, *« l'âme est enlisée dans la chair*[333]*. »* Elle n'est pas l'hôtesse, mais la captive du corps ; celui-ci n'est pas une maison pour elle, mais une prison, parfois une prison dorée, toute la chair hâlée, mais prison quand même. Si belle que puisse paraître l'incarnation, il faut voir en elle une dégradation, une chute. Quoi de plus révélateur que cette réflexion sur le mystère de l'Incarnation du Christ ?

---

[332] *Journal,* tome I, p. 30, à la date du 9 novembre 1928.

[333] *Journal*, tome III, p. 649, à la date du 4 avril 1942.

« Réfléchi à la grande douleur que l'Incarnation a dû être pour le Christ. Qui de nous, à un moment ou l'autre, n'a souffert de se sentir emprisonné dans un corps ? Prison que nous portons avec nous, avec les limites continuelles qu'elle impose à l'âme[334]*. »*

Julien Green n'a jamais pu venir au bout de ses contradictions. Contrairement à ce que croit notre diariste, il n'est pas le seul à porter cette croix, les problèmes d'ordre sexuel concernent tout le monde, les grands hommes y compris, chacun porte en lui ce fardeau. Seulement, par décence ou par pudeur, on n'en parle pas:

« Pensé aujourd'hui à cette expression de D.-H Lawrence [...] : " We are crucified in sex[335]*." Étrangement vrai de beaucoup d'entre nous. Autrefois, cela m'humiliait d'avoir ce problème dans ma vie. Je supposais que les grands hommes que j'admirais n'avaient pas eu ces difficultés. Simplement, ils n'en parlaient pas*[336]*.»*

Il y a autour de cette question de la chair un silence, « *[...] j'ai longtemps cru qu'un homme n'informait pas de ses crises de conscience les lecteurs inconnus* [337]» Est-ce donc une honte de parler de ces ''*choses-là''* ? Se demande Julien Green. On se rappelle à cet effet que Green en proie à un chaos de tentations charnelles en appelle au Christ en ces termes :

« Est-ce que vous n'avez pas souffert de cette tristesse-là, Seigneur ? Vous n'en avez rien dit. On n'en parle jamais. Est-ce donc qu'elle est indigne ?

---

[334] *Journal*, tome IV, p. 759, à la date du 20 janvier 1944.

[335] C'est-à-dire que le problème sexuel est notre croix.

[336] *Journal,* tome IV, pp. 777-778, à la date du 28 mai 1944.

[337] Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, IV, op.cit, p. 1482.

Est-ce que toute noblesse n'est que de l'esprit et le corps n'est-il donc rien [338]? »

Là sont des interrogations qui ne cesseront de tourmenter Green dans son quotidien. Il reste néanmoins, soulagé de savoir qu'il n'est pas le seul à en souffrir. Il est heureux de constater que Barbellion, en dépit du silence qu'il y a autour de cette question aborde librement le sujet dans son *Journal*, il brise le tabou qui règne autour de la question du désir charnel :

« Dans le Journal d'un homme déçu de Barbellion (1889-1919), que je lis pour la première fois il y a de grands cris d'angoisse qu'on lui est reconnaissant d'avoir poussés. Il crie ce qu'on n'osait pas dire à son époque : "I am sex-starved[339] !" Il a, lui aussi, la haine de l'instinct sexuel, de cette bête féroce qui nous habite et nous dévore par le dedans.[340]»

Le fait est qu'ici le corps et l'âme n'aspirent pas à la même chose, si le corps éprouve le besoin d'assouvir la faim charnelle, l'âme quant à elle se complait à la quête du bonheur divin. Mais il n'est pas possible de séparer le corps de l'âme, on ne saurait les dissocier car l'un ne va pas sans l'autre: c'est une sorte de mariage, bien que forcé d'après le diariste :

« L'âme, elle, est sûre de sa vocation, mais la vocation du corps c'est l'amour physique. C'est par là qu'il s'exprime, [...]. Que voulez-vous qu'il entende aux préoccupations de l'âme ? Son mariage forcé avec elle est un mystère. Il l'a hait et veut sa mort[341] »

---

[338] Louis-Henri Parias, *Julien Green, corps et âme,* op.cit.p. 250.

[339] ''Je suis privé de vie sexuelle.''

[340] *Journal,* tome V, p. 1098, à la date du 24 septembre 1949.

[341] *Journal*, tome V, p. 1045. , à la date du 19 octobre 1948.

Julien Green a de plus en plus du mal à accepter cette situation : le conflit permanent entre d'une part l'âme et ses ambitions religieuses et d'autre part le corps avec ses aspirations charnelles. Les pratiques religieuses est la vie à laquelle il aspire, cela n'est plus à démontrer, son cri de révolte vient de ce que la violence du désir sexuel peut causer comme dégâts. Ce désir charnel, il se trouve qu'il réduit l'homme, il s'explique à ce propos:

> *« La vérité à laquelle j'arrive après des années de lutte et de réflexion, c'est que je hais l'instinct sexuel. Je reconnais son importance, j'admire cette force énorme qui a produit tant d'œuvres, mais je hais le désir, cette force qui jette tant d'êtres sages aux pieds de tant d'imbéciles et les fait délirer comme des enfants luxurieux Je voudrais qu'il n'en fût pas ainsi.* [342]*»*

La lecture du *Journal* et même de toute l'œuvre de Green montre bien qu'il n'a jamais pu accepter les penchants de sa nature. Il s'insurge furieusement contre la loi charnelle, et, en même temps subit l'obsession de ce joug. Il n'aime pas nommer son homosexualité, il y a comme un refus du mot précis :

> *« Je n'arrive pas à l'écrire. Est-ce qu'il est nécessaire d'employer certains mots pour les désigner puisque les choses y sont. L'artiste choisit les mots dont il a besoin pour écrire certaines choses*[343]*.»*

Il semble que Green est retenu par tous les interdits qui pèsent sur ses penchants. L'homosexualité ne sera donc jamais clairement dite, et il convient de toujours lire entre les lignes pour percer son mystère. Parce qu'il n'accepte pas sa condition, parce qu'il refoule ses désirs charnels, Julien Green rejette avec force la condition humaine et cette

---

[342] *Journal,* tome V, p. 1065, à la date du 26 février 1949.

[343] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, op.cit.

haine fait écho dans toute sa création : *« Le roman que j'écris est un long cri de haine contre l'instinct*[344]*. »*

Si le diariste croit en Dieu, son corps tout entier, lui, ne croit pas du tout. Et c'est là que réside toute la difficulté pour Green de mener à bien la vie qu'il voudrait, il n'est pas oser de dire que tous ses conflits intérieurs sont contenus dans cette phrase.

Green sait donc d'où lui viennent ces problèmes internes : de ses aspirations religieuses. La religion, tout ce qu'elle comporte comme charge d'interdits est ce qui interdirait la satisfaction du désir. L'homme pieux, l'homme religieux n'est pas un homme tranquille mais un homme tout autant tourmenté que partagé. L'auteur du *Journal* est conscient de la difficulté qu'il y a à s'établir dans la foi, *« la foi dérange tout, la foi, c'est le glaive que le Christ est venu apporter*[345]*. »* En un mot *« La foi est cause de ce violent conflit*[346]*. »* C'est la certitude que Julien Green est habité par des sentiments contradictoires, confronté à des luttes intérieures où désir et péché ne pourront jamais s'harmoniser. Il convient donc de dire que la foi, cette grâce que Green a toujours eue en lui, n'est pas source de guérison, si elle est nécessaire au bon déroulement de la vie chrétienne, elle ne l'est pas dans la vie ''mondaine'' :

> *« Il ne faut pourtant pas voir cette grâce mystérieuse comme un baume de guérison. C'est un saut dans la conversion, mais un saut qui lui donnera beaucoup plus conscience de la présence du Mal qu'il commet en se livrant au plaisir*[347] *»*

---

[344] *Journal*, tome IV, p. 1118. , à la date du 11 novembre 1949.

[345] *Vers L'Invisible*, *Journal* VIII, 1958-1966, in Julien Green, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, V, p.281.

[346] *Journal,* tome V, pp. 1118-1119. , à la date du 11 novembre 1949.

[347] Nous n'avons pas pu retrouver les références de cette citation.

Mais comment alors résister à un corps qui est fait pour le bonheur physique? Est-il seulement possible de fuir sa condition? Ces problèmes d'ordre sexuel pèsent fort sur Julien Green et, ses romans, qui de toute évidence portent des traces, l'aide à évacuer le trop plein :

> *« Les choses charnelles que j'écris parfois expriment une partie de la vérité que je porte en moi et qui est ma vérité, mais elles me pèsent et je les déteste. Tout cela passera d'une manière ou l'autre dans le roman que je suis entrain d'écrire.*[348] *»*

Il faut dire que Julien Green est pris dans un certain engrenage dont il n'est pas possible de sortir. Car *« il est humainement, impossible de résister à l'instinct sexuel. »* Mais il n'est pas question pour le diariste de l'accepter, il refuse toute fatalité. Rien sur cette terre n'est digne, aucun plaisir terrestre ne mérite qu'on s'y accorde au détriment de la vie spirituelle, *« nous ne devons pas nous laisser décourager par les sottises que fait notre corps.*[349] *»* car

> *« [...] quand on s'accepte, on est peut-être perdu, ou en danger de l'être. C'est de ne pas s'accepter qui importe.*[350] *»*

Green se refuse d'être victime de cette confusion entre le plaisir et le vrai bonheur. L'auteur du *Journal* sait que c'est dans le refus des jouissances matérielles de ce monde terrestre, dans une vie contemplative que se trouve la véritable libération spirituelle. Tant qu'on ne s'accepte pas, on prend conscience du pécheur qu'on est et par conséquent du péché qu'on commet ; Dieu donne son amour à celui qui se reconnaît pécheur.

---

[348] *Journal,* tome V, p 1098, à la date du 24 septembre 1949.

[349] *Journal,* tome IV, p. 1251, à la date du 25 octobre 1951.

[350] *Journal,* tome VI, p. 1350, à la date du 10 août 1954.

« Tant qu'il y a en nous une protestation contre nous-mêmes, tout espoir est permis. C'est quand on s'accepte et qu'on renonce que la partie est compromise. Autrement dit (si je voulais faire une boutade) tant qu'on est inquiet, on peut être tranquille [351]! »

Pour le diariste, il faut continuellement se battre, ne pas baisser la garde car le péché nous guette à chaque instant, il faut à tout prix l'écarter:

« C'est combattre qui importe, même si on est battu chaque fois ; accepter, acquiescer, est affreux. Il faut qu'intérieurement quelque chose dise non, même si le corps dit oui. Et comment le corps dirait-il autre chose que oui ? C'est son langage. Il est dans son rôle. Mais le silence de l'âme ne peut être qu'un silence de mort. Spirituellement ma vie est un désastre. Je tiens à écrire cette phrase, […] Pourtant je me demande qui aurait le front d'écrire : "Spirituellement ma vie est une réussite." Il faudrait être idiot[352]. »

L'homme qui s'adonne aux plaisirs prend le risque de s'éloigner de Dieu, c'est un risque que Julien Green refuse de prendre lorsqu'il s'insurge contre sa condition.

« L'homme qui cède aux tentations de l'innommable finit par ne plus vouloir Dieu, et c'est là qu'est le vrai danger. Les tentations charnelles ne sont rien du tout en comparaison des spirituelles.[353] »

Cela trouve une explication dans l'Évangile dont le diariste connaît le contenu. ''Bibliquement parlant", ce qui reste dans l'Homme, c'est l'esprit, autrement dit, '' le corps a ses heures, l'esprit les a toutes.'' Green se range alors du côté de Pascal pour qui *« la*

---

[351] *Journal,* tome V, p. 1075, à la date du 2 mai 1949.

[352] *Journal,* tome V, p. 898, à la date du 24 janvier 1946.

[353] *Journal,* tome V, p. 1142, à la date du 24 mars 1950.

situation de l'homme se réduisait à Dieu et à l'âme. Et pourtant, il connaissait ces plaisirs délicieux et criminels du monde.[354] *»*

Il convient alors de ne pas céder à la tentation, de ne pas opter pour la facilité en s'adonnant aux joies terrestres:

> *« Le problème des hommes de plaisir est simple, car ils ont accepté le plaisir comme la solution à beaucoup de difficultés, mais il y a dans le plaisir quelque chose qui me fait horreur. C'est ce que je ne puis faire comprendre […]. Pourquoi en est-il ainsi ? Je n'en sais rien, mais dès l'âge de vingt ans, j'éprouvais cela à tel point que ma vie en était comme déchirée en deux. J'étais sans cesse en révolte contre moi-même.*[355] *».*

Le monde est vain, il devient donc nécessaire de se réfugier dans un ailleurs, loin de l'impureté et des tentations du monde. A la conscience de Green s'impose ce violent désir de voir l'âme délivrée de son enveloppe corporelle. C'est d'ailleurs pour cette raison que son *« plus grand péché aura été de ne vouloir pas accepter la condition humaine*[356] *»,* la condition qui est la sienne. Il se refuse d'être victime de cette confusion entre le plaisir charnel et le vrai bonheur.

L'auteur du *Journal* sait que c'est dans le refus des jouissances matérielles, dans une vie contemplative que se trouve la véritable libération spirituelle. C'est ce Jean Sémolué[357]: appelle ''la tentation de l'angélisme'' : l'être n'a plus conscience de la réalité terrestre, il est arraché à lui-même, comme Daniel O'Donovan, parce qu'il a, comme lui, renoncé au bonheur du Monde.

---

[354] Nous n'avons pas pu trouver les références de cette citation.

[355] *Journal,* tome VI, p. 1306, à la date du 4 ou 5 août 1953.

[356] *Journal*, tome V, p. 1059, à la date du 16 janvier 1949.

[357] Jean Sémoulué, *Julien Green ou l'obsession du mal*, op.cit.

Les œuvres de Julien Green sont, dès lors, imprégnées d'une irrésistible envie de s'échapper de cette condition :

> *« Mes livres sont des livres de prisonnier qui rêve de liberté […] Ce n'est pas pour me plaindre que je dis tout cela, […]. La foi est cause de ce violent conflit.*[358] *»*

Il apparaît que le *Journal* et les romans de Julien Green se chevauchent, on voit ici à quel point Journal et roman sont des doubles l'un de l'autre sur le plan spirituel par exemple, tous les thèmes de son œuvre romanesque se trouvent dans le *Journal*. Hélène Dottin explique bien ce phénomène: le *Journal* éclaire à posteriori sur un plan spirituel, des romans antérieurs : *Léviathan*, mais aussi *Epaves*, écrit pour *« ne pas se perdre en tant que chrétien et en tant qu'artiste*[359]*.»* Le *Journal* prépare aussi sans le savoir un roman à venir à venir : dans *L'Autre*, le diariste médite par exemple sur l'instrumentalisation des corps qu'opère l'homme de plaisir, dissociant l'âme du corps, thème qui sera développé dans le roman.

A travers ses personnages, on retrouve Julien Green dans ses œuvres. Le prisonnier c'est l'homme enfermé dans la contingence de son destin, destin dans lequel il ne saurait s'échapper. Il perçoit de toutes parts la réalité comme une restriction de ses possibilités et de ses désirs. On se rappelle, pour l'avoir déjà mentionné, que Julien Green vit comme un destin l'élan qui vers Mark l'attire. Aucun issu, aucune échappatoire n'est réellement possible ; son élan spirituel réduit son champ d'action et donc de liberté.

Cette restriction de liberté n'est pas qu'extérieure mais aussi intérieure Les limites que la réalité impose à Julien Green est bien plus qu'extérieur, il éprouve encore plus fort les contraintes qui pèsent sur lui de l'intérieur : l'aspiration au bonheur, le désir sexuel sont

---

[358] *Journal,* tome V, p.1119, à la date du 11 novembre 1949.

[359] Vers L'Invisible, *Journal* VIII, 1958-1966, in Julien Green, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, V, pp. 189-190.

des forces auxquelles nul ne peut se soustraire et qui font peser sur la liberté intérieure une menace encore plus périlleuse qu'aucun effet extérieur nous fait remarquer Wolfgang Matz[360].

Se pose alors, dans le *Journal* de Julien Green, la question éthique de savoir comment vivre la foi dans ce monde ? Est-il seulement possible d'échapper à sa condition ?

La création littéraire de Julien Green, qu'importe le genre, met alors en place un monde inquiétant, peuplé de personnages se débattant au milieu de terribles problèmes métaphysiques. C'est contre l'existence que se dressent ces êtres, l'existence sans lieu ni temps, l'existence nue. Ils souhaitent de toutes leurs forces échapper à leur condition et connaître cet "ailleurs", ineffable et innommable, mais dont ils pressentent la présence.

Julien Green veut s'échapper de ce monde, il éprouve un *« grand désir de quitter le monde..* [361]*» car, « être au monde est dangereux.*[362]*»* Les convoitises terrestres sont trop grandes pour résister. Rien d'étonnant à ce qu'il n'apprécie pas la vie qu'il mène *: « Je n'aime pas la vie que je mène, parce qu'elle ne me ressemble pas.* [363]*».* Il devient alors nécessaire pour lui *« de changer (sa) vie par le dedans. Il faut songer à bien mourir*[364]*. »* L'auteur de *Moïra* sait que la seule vrai délivrance c'est la mort mais il n'a pas le droit de se la donner.

> *« Pensé aujourd'hui que je mourrai exactement à la minute que Dieu a choisie pour moi et qu'il a choisie avec amour, car il fait tout avec amour,*

---

[360] Wolfgang Matz, *Julien Green le siècle et son ombre*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1998 p. 14.

[361] *Journal,* tome VI, p. 1181, à la date du 4 octobre 1950.

[362] *Journal,* tome VI, p. 1177, à la date du 26 septembre 1950.

[363] *Journal,* tome VI, p. 1281, à la date du 15 juin 1952.

[364] *Journal,* tome VI, p. 1206, à la date du 10 ou 11 février 1951.

autrement serait-il Dieu ? Et il sait que la minute de ma mort sera celle où je le retrouverai enfin. [365]*»*

On comprend dès cet instant pourquoi son souhait est de mourir en état de grâce: *« Je voudrais mourir parmi des gens qui prient, prier moi-même à ce moment-là.*[366] *»* Green veut retrouver Dieu dans la pureté, c'est l'objectif qu'il se fixera toute sa vie entière même si elle n'a pas toujours été exemplaire.

A défaut de pouvoir s'échapper de ce monde, le diariste trouve une sorte de refuge dans son enfance. Julien Green appartient en effet à cette race d'écrivains pour qui la sortie de l'enfance est une chute et pour qui les enfants sont le vrai peuple élu. L'évasion vers l'enfance, est pour lui, une évasion loin de tout ce qui est corruptible dans le monde. Le mythe de l'ailleurs peut-être envisagé, ici, en corrélation avec le rejet du charnel. ''Echapper au réel, c'est échapper à l'emprisonnement dans le moi, dans le corps''[367]. L'ailleurs c'est ce qui n'est pas ici et maintenant, c'est le royaume perdu de l'enfance ou monde surnaturel. La fascination de l'enfance est d'ailleurs un de ses thèmes de prédilection : Il a même prêté à nombre de personnages ce désir qui est le sien de se réfugier dans leur enfance : On peut citer, entre autres, Adrienne Mesurat, et Moïra. L'enfant, pour Green, est proche de l'invisible.

Force est de constater que lorsque Julien Green fait référence à son enfance, il y a comme un soupçon de nostalgie de l'innocence, du regret d'une existence préservée et de pureté enfantine : *« Mon Dieu, soupire l'écrivain, revenir à la source, boire de l'eau fraîche, revivre les jours où l'on avait vraiment jamais péché »*[368] .

---

[365] *Journal,* tome VI, p. 1339, à la date du 22 mai 1954

[366] *Journal,* tome VI, p.1327, à la date du 13 février 1954.

[367] Jean Touzot, *Littératures Contemporaines* n°4, Julien Green*, op.cit,* p. 71.

[368] Julien Green, *Partir avant le jour.* p. 710.

Green a la nostalgie de son enfance parce que les notions d'individualité et de mal n'y apparaissent pas encore clairement. L'enfance est pour Julien Green un univers paradisiaque, c'est le contraire de l'univers dépravé des adultes : sans la fureur du désir, sans troubles passionnels et naturellement sans la plus violente d'entre toutes ces passions : la sexualité. Le passage à la vie adulte est l'éveil du désir. Le bonheur pour lui se fait sans sexualité.

> *«Toujours rêvé d'une vie d'où la sensualité serait absente, […], mais n'est-ce pas là rêver le bonheur de l'enfance ? […], mais un enfant ne souffre pas de la sexualité ; il n'en a même pas conscience, et virtuellement elle n'existe pas pour lui, ce qui permet le bonheur dont je parle. »*[369]

Le bonheur se rattache toujours à l'enfance, c'est *« le bonheur indescriptible, qui est le bonheur de l'enfance, le bonheur humain, mais non charnel, le bonheur sans ombre…*[370] *»*

Le bonheur ou la sexualité n'ont pas lieu d'être car ils sont sources de beaucoup de souffrances, elle ne mérite qu'on s'y accorde au détriment du salut :

> *« […]. Pendant toute ma jeunesse, j'ai été hanté par l'idée d'un monde idéal où les préoccupations d'ordre sexuel n'existeraient pas, parce que les souffrances qu'elles ne cessent d'engendrer me paraissaient hors de toute mesure avec le plaisir. »*[371]

Pour notre diariste, les enfants sont plus proches de Dieux, leur innocence, leur ignorance du monde sensuel font d'eux des êtres plus proches de Dieu, de la spiritualité :

---

[369] *Journal,* tome 4, à la date du 2 mai 1943.

[370] *Journal,* tome V, p. 1088, à la date du 17 juillet 1949.

[371] *Journal,* tome 4, à la date du 16 janvier 1943.

« Hier à Notre-Dame-des-Victoires. Il y avait un salut solennel ; chants admirables, plus les voix d'enfants montaient, plus elles étaient pures »[372].

C'est donc sans grande surprise que l'auteur du *Journal* nous en parle avec nostalgie :

> *« […], une promenade, le décor de Paris, tout me parlait de ma jeunesse trop heureuse, trop heureuse pour que le souvenir m'en soit supportable aujourd'hui.*[373] *»*

On comprend bien que ce paradis, aujourd'hui, n'existe plus, il n'est plus préservé, protégé par sa mère. C'est d'ailleurs pour lui une déception immense, affreuse quand il a du se résigner à comprendre que ses parents, sans le vouloir, l'avaient trompé et l'avaient habitué à vivre dans un monde qui n'était pas le monde réel. Plus ou moins consciemment, il continue à essayer de maintenir ce monde. Et six ans plus tard il rajoute cette phrase que nous trouvons très significative :

> *« Aujourd'hui, […], j'ai regretté de n'avoir pas quinze ans. […]. J'ai pensé à la douceur de ces années lointaines, à tout le temps que j'avais alors devant moi.* [374]*»*

Cet âge pour Julien Green a une résonnance particulière, il a ceci de particulier :

> *« J'avais quinze ans, je croyais fortement en Dieu et ne souhaitais rien sur terre que de vivre pour lui. Quand je faisais ma prière au pied de mon lit, un tel élan de bonheur me soulevait que je souhaitais de mourir dans ce moment-là. Ensuite, couché dans mon lit et sur le dos, dans une position que je*

---

[372] *Journal,* tome V, p.1078 O.C, à la date du 22 mai 1949.

[373] *Journal,* tome V, p. 1027, à la date du 8 août 1948.

[374] *Journal,* tome VI, p. 1353, à la date du 16 août 1954.

m'efforçais de rendre incommode, je me sentais si heureux qu'il m'était impossible de m'endormir. Mais ces sentiments ne peuvent ni se décrire ni s'expliquer. Ils ont toute la force d'un premier amour. J'étais amoureux de Dieu, de l'Église, de tout un monde invisible qui se donnait à moi en m'attirant à lui. Je crois que ce bonheur dura près d'un an avec des intervalles de tiédeur. Les premières fautes charnelles et une connaissance plus profonde de moi-même mirent fin peu à peu, et de manière la plus déchirante[375] *»*

Michael O'Dwyer nous explique que ce n'est pas l'enfance en elle-même qui est l'objet de la recherche de Green, mais les qualités qui l'accompagnent, à savoir, la simplicité , l'innocence, et la capacité de faire confiance à autrui et à Dieu, des qualités qui sont au pôle opposé au péché qui est au fond une orientation excessive vers soi-même. Cet esprit d'enfance est une espèce de permanence qui se maintient à travers les difficultés de l'âge adulte.

On sait maintenant que Green cherche un refuge, voir des refuges qui lui permettent de fuir la condition humaine, le monde et ses tentations. Dans *le Pamphlet contre les catholiques de France*[376], la réalité du monde terrestre est donc niée au profit de du monde spirituel

Chez Green, la musique, plus que toute autre manifestation du génie humain, peut donner une intuition de Dieu, comme l'esprit d'enfance :

«Tout à l'heure, J'écoutais un air de l'Héraclès de Haendel, l'air d'Iole, je crois. L'accompagnement en est d'une beauté si grave et si profonde que j'en suis restée saisi comme devant une apparition. […] Je me demande si ce n'est

---

[375] *Journal*, tome I, p. 227, à la date du 28 février 1933.

[376] Théophile Delaporte (pseudonyme sous lequel Julien Green publie le), *Pamphlet contre les catholiques de France,* Revue des Pamphlétaires, Dijon, 15 octobre 1924, n°1 et dernier. Texte réédité en 1963, avec une préface de Jacques Maritain et un avant-propos de Julien Green ; Plon, Paris.

pas par la musique que nous entrons le plus facilement en contact avec nous-mêmes, avec cette partie secrète de nous-mêmes que le monde nous cache, avec Dieu peut-être[377]*. »*

Plusieurs passages du *Journal* insistent, comme celui-là, sur la mission sacrée de la musique. Le Beatus vir de Monteverdi parle un langage *« d'une sérénité divine*[378] *»,* les lamentations des Ténèbres de Couperin, « *sévères et belles vont jusqu'au fond de l'âme, écartant le monde des sens, vous rendent à Dieu pendant quelques minutes*[379]*. »* La musique de Bach, entre toutes, joue ce rôle de médiatrice. Elle *« parle un langage qui s'est perdu, un langage d'une sérénité divine et d'une douceur telle qu'après après lui les plus grands ont quelque chose de rude et de dur, donnent l'impression de tout bouleverser, de jeter les meubles par les fenêtres. […], l'admirable cantate de Bach : Ach wie flüchtig, ach wie nichtig…Merveilleux prélude montrant l'agitation du monde, musique d'une extrême violence qui nous a émerveilles tous les trois et m'a donné un grand désir de vivre autrement. Mais qu'est-ce que cela veut dire : Vivre autrement ? Quitter le monde*[380] *? »*

Julien Green comprend dès lors que l'invisible est près de lui, la musique peut recréer ce monde paradisiaque qu'est l'enfance, qu'elle peut le projeter loin des convoitises de ce monde. *« Chez Bach, le sentiment n'est presque jamais sur le plan humain, mais il lui suffit de quelques notes pour nous transporter dans le monde de l'absolu, qui est le sien. Je me demande comment il est possible de l'écouter et de ne pas croire. […] Je sens monter en moi une joie souveraine*[381] *»*

Au delà de la volonté de s'échapper du monde terrestre et en dépit de la haine de sa condition, l'auteur du *Journal* reconnaît l'importance de ces appels incessants de la chair :

---

[377] *Journal*, tome II, p. 448, à la date du 28 octobre 1937.

[378] *Journal*, tome VI, p. 1313, à la date du novembre 1953.

[379] *Journal*, tome VI, p. 1342, à la date du 2 juillet 1954.

[380] *Journal*, tome VI, p. 1313, à la date du novembre 1953.

[381] *Journal*, tome VI, p. 1328, à la date du 15 mars 1954.

« ... Je hais tout cet aspect du monde. Je voudrais qu'il n'y eût pas de désirs charnels, et pourtant c'est cela qui fait qu'on agit, qu'on fait des enfants et qu'on fait des livres. Mon plus grand péché aura été de ne vouloir pas accepter la condition humaine.[382] *»*

La sexualité n'est pas un mal en soi, bien au contraire, c'est un don de Dieu. Green le reconnaît amplement:

« La sexualité est un des dons naturels de Dieu. Elle ne doit pas être ignorée ou traitée comme quelque chose de mauvais.[383] *»*

C'est dans cette même optique que le diariste dit à un de ses visiteurs :

« [...] l'instinct sexuel était à l'origine de trop de désordres pour que je ne souhaite pas qu'il perde un peu de sa force, mais quoi, sans l'instinct sexuel, pas d'œuvres, pas de grandes créations. [384]*»*

La sexualité vient de Dieu et par conséquent, elle ne doit pas être ignorée : *« La sexualité est un des dons naturels de Dieu. Elle ne doit pas être ignorée ou traitée comme quelque chose de mauvais.*[385] *»*

Ce n'est donc pas la sexualité en soi qui pose problème chez Julien Green, c'est plutôt la manière dont elle est vécue. Si le diariste vit la sexualité comme une croix, si elle prend certaines proportions chez lui, c'est à cause d'une certaine non-conformité dans laquelle ses personnages et lui-même vivent la sexualité. C'est aussi à cause de sa charge d'interdits : dans le cadre de notre étude, nous retiendrons la fornication et

[382] *Journal*, tome V, p. 1059, à la date du 16 janvier 1949.

[383] *Journal,* tome VI, p. 1210, à la date du 16 mars 1951.

[384] *Journal,* tome VI, 20 juillet1951, p. 1237.

[385] *Journal,* tome VI, p. 1210, à la date du 16 mars 1951, traduction de Julien Green p. 1765.

l'homosexualité. Pour ce qui est de la "*fornication*" c'est-à-dire la sexualité vécue en dehors du mariage le diariste nous fait remarquer que :

> *« Sous peine de péché mortel, toute humanité qui vit en dehors du mariage est tenue de garder la chasteté. »* mais *« N'est-ce pas là condamner à des souffrances bien difficiles à accepter ?*[386]*» et « Si, pour des raisons diverses, le mariage leur est interdit, que vont faire ces âmes ? »*

Ces questions n'auraient pas raisons d'être si Green n'avait pas le souci de Dieu. Il est vrai que rien ne l'oblige à suivre ces recommandations, mais, comme nous l'avons souligné tout au long de ce mémoire, le diariste a le souci de Dieu et il ne veut pas courir le risque de perdre. Il existe, comme Green, des âmes scrupuleuses et craintives de perdre l'amitié de Dieu, et cette question de la chasteté leur importe beaucoup. Vu sous cet angle, le diariste ne peut vivre la sexualité que comme une croix, un fardeau lourd à porter.

Et pour ce qui est de l'homosexualité du diariste, elle est fortement condamnée par l'Église; la sexualité, vécue sous ces deux formes, n'est pas compatible avec une vie vouée à Dieu, elle nuit lourdement à la pratique d'une vie religieuse. En somme, Julien Green ne hait pas la sexualité en elle-même, mais son homosexualité qui constitue un obstacle de taille à sa vie spirituelle.

Green songe alors avec nostalgie, à la période où il avait voulu entrer au monastère: « *Que serait-il advenu si j'étais rentré au monastère en 1919 ? Que fait l'autre, celui que j'aurais pu être ? Est-il bon religieux ? Comment vais-je finir et quand, et où ?*[387] ». Green voit encore, avec tristesse et de manière précise, cet instant où sa vie aurait du être autre :

> *« Il est une seconde où notre destinée tout entière se décide, […]. Je vois bien, ou crois bien voir, le moment qui a décidé de mon sort. C'était, il me*

[386] *Journal*, tome IV, P. 809, à la date du 23 septembre 1944.

[387] *Journal,* tome III, p. 688, à la date du 11 octobre 1942.

semble, en avril 1919, par une après-midi tiède, alors que je revenais d'un salut. […]. en remontant l'escalier de la crypte, je me suis arrêté un instant sur une marche, le cœur débordant de tristesse à l'idée du monde que j'allais quitter, ainsi que de tout ce qu'il aurait pu me donner et que je refusais pour me retirer dans un monastère. Dieu sait ce q se passait en moi à cette minute. Tout à coup je senti se formuler en moi le "grand refus" qui devait prêter à ma vie un aspect si particulier[388] *»*

Il songe à l'homme qu'il rêvait d'être vingt ans ans, à ce saint qu'il aurait voulu être mais qu'il n'est pas,

« Je ne suis pas l'homme que je rêvais d'être à vingt ans, loin de là. J'aurais voulu être un homme intérieur, celui dont on voit le portrait idéal dans l'Imitation. Triste à cause de cela[389]*. »*

« Ce qui fait le fond de ma tristesse, je crois que personne ne s'en doute, pas même Robert, […]. J'aurais voulu être un saint, c'est tout. Je ne puis rien ajouter à cette parole qui semblerait absurde, peut-être, à tout autre que Robert. Je sens vivement que je passe sans cesse à côté de celui que je voulais être, et celui que je voulais être continue d'exister. Il est là, il est triste, et sa tristesse est la mienne[390]*. »*

C'est précisément cette nostalgie qui nourrit la substance d'œuvres comme *Moïra* ou *Chaque homme dans sa nuit*. L'auteur du *Journal* est littéralement hanté par l'homme de Dieu qu'il n'est pas devenu, par l'héroïsme de ces saints qui ont su renoncer aux plaisirs charnels. Pour Julien Green, *« un saint est un homme qui monte sans cesse à l'assaut*[391]*. »*

---

[388] *Journal*, tome III, p. 570-571, à la date du 30 mars 1941.

[389] *Journal*, tome VI, Pl. IV, p. 1221, à la date du 30 mai 1951.

[390] *Journal,* tome II, p. 470, à la date du 23 juin 1938.

[391] *Journal*, tome III, p. 637, à la date du 27 janvier 1942.

On se souvient à cet effet de la force d'esprit et de la bravoure qu'il trouve au Père Doyle : *« Lecture de la vie du Père Doyle. Tant d'héroïsme me décourage. On se sent spirituellement médiocre devant cette vie de renoncements perpétuels poitrine*[392]*. »* Cet héroïsme a un petit goût d'amertume car il fait prendre conscience au diariste de la médiocrité de sa vie spirituelle, il lui donne la nostalgie de la vie parfaite mais il oppose à cette tristesse de n'avoir pas suivi sa vocation première : monastère.

> *« En repensant aux émotions terribles que l'ai eues depuis septembre 1938, je me disais que je suis sans doute moins armé que d'autres, je veux dire que la plupart des hommes portent une cuirasse et que les événements qui les frappent sont comme rejetés par cette armure, alors que moi, je reçois tout en pleine poitrine*[393]*. »*

Le saint, lui, est celui qui a su franchir la muraille qui le sépare de Dieu, Julien Green est obnubilé par ce saint qu'il n'est pas devenu et qui malgré tout ne l'a pas quitté. Mais peut-on revenir en arrière ? *« Ma vie a été faussée, peut-être, alors que j'avais dix-huit ans, mais comment le savoir ?*[394] *»*

> *« Il y a des jours où d'être ce que l'on est et non ce que l'on rêvait, suffit pour gâter les plus belles heures. J'ai éprouvé cela vivement aujourd'hui. Innombrables sont les hommes qui, j'en suis sûr, souffrent de n'avoir pas été des saints. Et maintenant, que faire ? Ils ne peuvent rien changer au fait qu'ils ont été impurs pendant des années. J'en connais que cela met en fureur.* [395] *»*

---

[392] *Journal*, tome III, p. 637, à la date du 27 janvier 1942.

[393] *Journal*, tome III, p. 637, à la date du 27 janvier 1942.

[394] *Journal,* tome VI, p. 1322, à la date du 31 décembre 1953.

[395] *Journal,* tome VI, p. 1350, à la date du 10 août 1954.

A défaut d'être un saint, il vaut peut-être mieux se résoudre à l'abstinence, ignorer un temps soit peu sa condition d'Homme, sa faim charnelle, vivre hors de son corps c'est-à-dire laisser l'âme s'exprimer :

> *« Résolution : être chaste. Ces dernières journées assez remplies, ce qui m'empêche de trop penser à l'amour physique. Mon Dieu, quelle croix étrange que la chair ![396]»*

Or, « *La chasteté est le cauchemar du corps.[397] »* et très vite, la croix du diariste se fait lourde. La chasteté est une manière de supprimer les problèmes de la chair, d'ignorer son existence et par là même fuir la réalité ; ce qui ne change rien au vrai problème : *« Je crois qu'on ne résout pas les problèmes charnels en les supprimant[398] »* Mais jusqu'où peut-on fuir l'instinct sexuel ? Arrive-t-on seulement à le fuir ?

> *« Au bout d'un an ou quinze mois, l'obsession apparaissait et faisait alors de grands ravages, toute l'énergie de l'âme et du corps semblant employée uniquement à repousser les assauts de l'instinct sexuel…[399] »*

Julien Green se rend bien compte qu'il n'est pas possible de fuir sa condition, pas d'échappatoire possible qui soit définitive, il s'agit des évasions trompeuses :

> *« Dans toute ma vie, il n'y aura peut-être pas une seule journée qui ait pleinement correspondu au plan divin, sauf dans les années de la petite enfance où je ne savais pas ce que je faisais.[400]»*

---

[396] *Journal,* tome I, p. 30, à la date du 9 novembre 1928.

[397] *Journal,* tome V, p. 1045, à la date du 19 octobre 1948.

[398] *Journal,* tome V, p.1028, à la date du 9 août 1948.

[399] *Journal,* tome V, p. 1133, à la date du 27 janvier 1950.

[400] *Journal,* tome V, p. 932, à la date du 21 août 1946.

La prière seule est l'arme souveraine :

« Parfois il suffit de prier dix minutes avec ferveur pour sentir que quelque chose se passe, Que l'âme essaie de se détacher du monde[401]*. »*

Le plus important pour Green est de *« Garder la foi jusqu'au bout, comme on peut, comme une bougie allumée qu'on défendrait du vent en l'entourant de son manteau, c'est tout ce qu'on peut espérer*[402] *».*

[401] *Journal,* tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

[402] *Journal,* tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

Troisième partie

OBSESSION DE L'INVISIBLE

I / La primauté du spirituel

I.1/ Addiction de la Bible

La Bible occupe une place essentielle dans la vie de Julien Green. Cet attachement est tel qu'il ne peut pas se passer d'elle, de sa lecture quotidienne, de ce qu'il considère comme son *« pain quotidien*[403] ». Pour comprendre ce lien particulier qu'il entretient avec la Bible, il faut remonter à sa petite enfance et par conséquent, considérer l'éducation qu'il a reçue de ses parents.

En effet, dès sa plus tendre enfance, Julien Green prend contact avec la Bible en écoutant sa mère et en apprenant avec elle certains passages bibliques. C'est elle qui, depuis le berceau, lui inculque les valeurs religieuses qui le suivront toute sa vie, c'est elle qui lui communique la foi chrétienne : il « *doit tout à (sa) mère*[404]. » :

> *« Elle a mis en moi certaines idées, celles qui vous accompagnent jusqu'à la mort, d'ordre spirituel surtout. Elle m'a communiqué la foi chrétienne, m'a donné la langue anglaise, le goût de la littérature, la passion des questions religieuses*[405]*. »*

Il n'est pas ambitieux de dire ici que les racines de sa foi prennent naissance dans l'éducation transmise par une mère protestante mais surtout pieuse. Et comme l'a si bien

---

[403] *Journal,* tome VI, p. 1320, à la date du 12 décembre 1953.

[404] Bernard Pivot, Les grands entretiens avec Julien Green, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

[405] Philippe Vannini,, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Entretien, Magazine Littéraire n°459, 01/12/2006.

démontré Richard Foisy[406], Julien Green situe dans l'enfance, rien de plus vrai dans son cas, la source de tout ce qu'il y a de religion en lui. La rencontre avec Dieu s'est faite pour lui à un âge où l'âme n'a pas encore quitté le paradis de l'innocence. L'enfance de Green est effectivement bercée par l'Évangile, par les psaumes et la prière de Jésus "le Pater Noster" suivit du psaume 23 que lui faisait répéter sa mère dans l'anglais de la Bible protestante de 1611. Ce petit ''*poème prophétique'',* comme l'appelle Green, deviendra, bien plus tard, dans les moments les plus difficiles de sa vie, la feuille de route de son espérance. Green écoute sa mère lui parler de Jésus-Christ avec un tel accent de conviction qu'il a l'impression de le connaître, dira-t-il plus tard. Et même s'il n'a pas encore l'âge de raison et l'esprit de discernement, il croit. Il croit tout simplement à ce que croit sa mère :

> *« Je croyais ce que croyais ma mère […], elle me faisait répéter chaque verset après elle, puis le Psaume entier, et tout cela formait dans mon cerveau des images merveilleuses dont je puis dire que je m'enivrais…*[407] *»*

Il importe pour Mme Green de transmettre sa foi et ses convictions religieuses à sa progéniture, c'est un devoir, c'est son devoir de mère pieuse. Elle ne manquait donc pas à ses devoirs religieux. Chaque jour, elle lisait à ses enfants un chapitre de la Bible: *« dans la noble version du roi Jacques... Assis autour d'elle, nous écoutions sa voix rapide articuler sans défaillances les phrases tout à la fois brèves et majestueuses de vieux récits. »*[408]

La lecture de la Bible par une mère pieuse est le lot quotidien du petit Green, il a grandi avec elle et elle fait intégralement partie de sa vie. Jamais Green ne se lassera de la lire voire de « *Beaucoup (lire) la Bible*[409] .» Il ne se passe pas un jour sans que le diariste

---

[406] Richard Foisy, L'expérience de Dieu avec Julien Green, p.cit. p. 9.

[407] Julien Green, *Partir avant le jour*, Paris, Grasset, 1963, p. 65.

[408] Julien Green, *Œuvres Complètes*, op.cit., p. 794.

[409] *Journal,* tome V, p. 896, à la date du 18 janvier 1946.

devenu adulte la lise et pour cause le poids de l'héritage spirituel légué par une mère protestante pèse sur lui :

> *« Cette grande affection pour les Écritures, je l'aie toujours eue. Peut-être l'ai-je héritée de ma mère qui nous lisait la Bible tous les jours. Je me souviens qu'un soir nous étions assis tous ensemble dans sa chambre de la rue de Passy et elle nous lisait un chapitre du Nouveau Testament. A un moment, j'ai eu l'impression de comprendre ce que ma mère nous lisait et ce fut la première fois qu'une phrase anglaise tirée d'un livre prenait un sens dans mon esprit. Si je pouvais retrouver le verset dans ma mémoire ! Je devais avoir cinq ans*[410]*. »*

Julien Green, d'abord protestant puis catholique, s'étonne que les catholiques français ne lisent pas souvent la Bible, et même que certains ne la connaissent pas. Quand ils la connaissent, c'est par la lecture qu'on en fait à l'église lors de la messe dominicale ou lors des rassemblements religieux. Il a *« […] parfois l'impression que les protestants ont confisqué la Bible, car les catholiques n'en parlent pas*[411]*.»* On se souvient à cet effet qu'il a écrit *Le Pamphlet contre les catholiques de France*[412] pour dénoncer la morosité des chrétiens catholiques, la tiédeur et l'absence de vivacité des messes:

> *« Le dimanche, on voit l'assistante entière se rendre à la communion, mais la messe dite, tout le monde sort sans attendre; pas d'oraison dans la vie du fidèle moyen; sans doute, la fréquentation des sacrements remédie-t-elle à ce manque*[413]*. »*

---

[410] *Journal*, tome II, p. 428, à la date du 20 mai 1937.

[411] Nous n'avons pas pu retrouver la référence de cette citation.

[412] Julien Green, *Pamphlet contre les catholiques,* op.cit.

[413] *Journal,* tome IV, p. 704, à la date du 16 janvier 1943.

Aucun doute que devenu catholique, l'auteur du *Journal* ne se défait pas complètement de l'influence religieuse de sa mère, sa foi catholique porte l'empreinte du protestantisme. Green est donc un catholique qui a gardé des habitudes de la religion de sa mère, il a gardé l'habitude protestante de lire la Bible.

> *« Le protestant sait sa Bible par cœur, il la sait par le cœur, par l'amour. Entre elle et lui, il y a ce lien de charité, elle est véritablement sa Bible e elle est à lui parce qu'il l'aime. Le catholique, quand il lit la Bible, quand cela lui arrive de lire la Bible, lit simplement la Bible et non pas sa Bible. En général, il ne la lit pas du tout, il aime mieux croire que l'Église le lui défend, ce qui est faux.*[414]*»*

Julien Green à gardé de son enfance protestante la ferveur et la rigueur qui manquent à ceux qui sont nés catholiques. De son enfance, lui est donc resté cet attachement prononcé pour la Bible.

Toutefois, il est intéressant de noter que cet amour pour la Bible n'est pas dû qu'à la seule influence maternelle, même si cela reste de toute évidence l'élément déterminant. Nous remarquons que Julien Green lit aussi fréquemment la Bible pour empêcher que ne s'obscurcisse en lui la foi car elle constitue une des grandes nourritures spirituelles, sinon la seule véritable et complète. Les richesses immenses que la Bible contient *« ne seront sans doute jamais épuisées et nous commençons à peine à les entrevoir…, Elles constituent la dot de l'humanité pour ses noces spirituelles*[415]*t*» C'est d'ailleurs pour mieux la comprendre que Julien Green a voulu se perfectionner dans le langage hébraïque.

La Bible constitue pour l'auteur du *Journal* le pont qui sert de lien entre les deux rives c'est-à-dire le monde visible et le monde invisible, Dieu, par son intermédiaire, nous

---

[414] *Journal,* tome V, p. 985, à la date du 5 novembre 1947.

[415] Pierre Brodin, *Julien Green*, Paris, Editions Universitaires, 1957, p.32.

parle et nous livre son message : « *Quand Dieu veut parler par le secours des mots, il emploie l'Écriture*[416].» Et cette Écriture, à tout moment reste actuelle:

> *« Lu avec passion des chapitres d'Isaïe qui s'appliquent avec une redoutable exactitude à la situation. […]. La Bible est éternellement actuelle, à tous les instants de notre vie. Ce n'est pas un livre du passé, c'est un miroir qui nous renvoie l'image des temps à venir.*[417]*»*

Pour Julien Green la Bible est indémodable, elle reste ce livre actuel dans le temps : c'est le livre du présent et du futur, elle aborde des problèmes actuels en même temps qu'elle traite des temps à venir, elle est inépuisable. Son message est pour chacun de nous, c'est *«une lettre personnelle adressée à chacun de nous par Dieu*[418]*, »* l'exemple qui suit en est une illustration parfaite:

> *« Beaucoup pensé à la mort, à ma mort, puisqu'elle m'attend à l'heure fixée par Dieu. Depuis plusieurs mois, j'ai une douleur assez légère, il faut le dire, mais persistante. Ce matin, […], j'ai pris le livre d'Isaïe traduit et commenté par le Père Condamin. […] Je l'ai ouvert au hasard et suis tombé sur ces mots qui m'ont frappé: "J'achèverai le cours de mes années malgré mon mal! Seigneur, voici que mon mal se change en bien-être: tu me guéris et tu me fais vivre." A partir de ce moment, je n'ai plus du tout pensé à la douleur en question.*[419] *»*

Dieu nous parle à travers la Bible et nous donne la feuille de route. Comme chez saint François d'Assise, Julien Green a la conviction que « *[...] le salut se ferait par*

---

[416] Référence non communiquée.

[417] *Journal,* tome V, p. 1007, à la date du 18 mars 1948.

[418] *Journal*, tome III, p. 646, à la date du 24 mars 1942.

[419] *Journal*, tome VI, p. 1312, à la date du 10 novembre 1953.

l'Évangile. L'Évangile c'est l'éternité[420]. » La différence qu'il fait entre la Bible et les autres livres est par conséquent fondamentale : *« la Bible (est) une personne et les livres (ne sont) que des livres.*[421] »

Le *Journal* se fait l'écho du lien particulier qui existe entre la Bible et Julien Green. Dans sa démarche vers la spiritualité, Green ne manque pas de renforcer la substance de sa foi en méditant *« avec passion des chapitres d'Isaïe »*, « *les mystérieux chapitres d'Ezéchiel*[422] *»*, en lisant tout simplement sa Bible avec foi. Le diariste ne conçoit pas le bonheur sans Dieu et tout ce qui s'y prête, être heureux pour lui c'est marcher selon l'Écriture et appliquer ses recommandations : « *je crois que si je lisais ma Bible plus attentivement, je serais plus heureux*[423]» affirme-t-il. Pendant les moments d'angoisses où tant d'interrogations fusionnent dans son esprit, les moments de remise en question et de solitude, Julien Green se tourne vers la Bible. Arrêtons-nous un instant à cette illustration:

Pour l'avoir souligné dans au chapitre précédent, on se souvient des nombreuses escapades nocturnes de Julien Green où, il courait les rues de Paris à la recherche du plaisir de la chair. Lors d'une de ses nuits d'errance, toujours en quête d'aventures nouvelles, une angoisse irrépressible s'empare de lui, serre très fort sa poitrine et là, il se souvient de la présence de Dieu dans sa vie. Il n'a plus qu'une envie, celle de renter chez lui. Une fois dans la maison familiale, il se précipite sur sa Bible. Seul, dans le silence profond de la maison endormie, il l'ouvre n'importe où, lisant verset après verset et toujours, la même voix s'élève, celle du Christ amour et sauveur.

La lecture de la Bible lui était indispensable même lorsqu'elle contredisait sa vie. Ce qui passionne Julien Green à cet instant, c'est Jésus-Christ, la personne du Christ dont il écoute la voix vivante lorsqu'il ouvre les Évangiles. Où qu'il ouvrait la Bible, s'entendait le

---

[420] Julien Green, *Frère François*, Paris, Editions du Seuil, 1983, pp. 318-319.

[421] Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit., 127.

[422] *Journal*, tome III, p. 636, à la date du 23 janvier 1942.

[423] *Journal,* tome VI, p.1307, sans date août 1953.

grand reproche de l'amour. Tout lui « *parlait du royaume qui n'est pas de ce monde et peu à peu je gagnais par l'esprit ces régions bienheureuses où les visages des hommes ne me tourmentaient plus.* [424]» Mais parfois le garçon aux yeux noirs reparaissait tout à coup dans ses pensées «*et de nouveau j'éprouvais la sensation d'un choc en pleine poitrine qui m'était si pénible.*[425] »

La Bible rassure le diariste et devient sa forteresse mystique. Elle est en quelque sorte sa bouée de sauvetage dans un monde aussi incertain que le nôtre. Un monde informé par la rationalité scientifique et technique, un monde où domine la recherche de la rentabilité et du profit à tout prix ne peut satisfaire le besoin de sens de l'être humain. Il suffit alors à Julien Green d'une lecture des Évangiles pour retrouver une sorte de paix intérieure et tenter d'éteindre ses craintes, d'une « *Longue lecture de la Bible pour essayer de tout remettre en place*[426]. »

Mais la lecture de la Bible peut-elle suffire à résoudre tous ses problèmes et à le débarrasser de toutes ses angoisses intérieures ? Nul doute que non, la lecture de la Bible ne suffit pas toujours à provoquer cette sensation de bien-être chez le diariste d'ailleurs, nous pouvons le lire dans son *Journal* lorsqu'il affirme: « *Beaucoup lu la Bible et pourtant je me sens lourd, triste et charnel malgré cette lecture*[427].» Qu'à cela ne tienne, la Bible n'a pas son pareil aux yeux de Green, elle ne perd pas pour autant son importance et encore moins la place qu'elle tient dans son cœur. Cette illustration tend tout simplement à montrer que la lecture de la Bible, même si elle ne délivre pas le diariste de ses convoitises charnelles, même si elle ne le débarrasse pas de ses petits démons et de ses conflits intérieurs, a au moins le mérite de délivrer un message d'amour, d'espoir. Dieu est amour, même dans une vie de désordre il ne nous abandonne pas, il est présent à travers

---

[424] Autobiographie*, Terre Lointaine*, Pléiade V, 1099.

[425] Ibid.

[426] *Journal,* tome VI, p. 1200-1201, à la date du 2 janvier 1951.

[427] *Journal,* tome V, p. 896, à la date du 18 janvier 1946.

l'Evangile. Le message d'amour qu'il délivre est ici semblable à celui que peut donner une mère à son fils qui a commis une faute. C'est une forme de protection mais, qui malheureusement ne suffit pas toujours à nous soustraire du mal.

En effet, la lecture de la Bible ne suffit pas toujours à rassurer le diariste et à calmer ses conflits intérieurs car Julien Green peut y trouver des reproches, des réflexions qui vont à l'encontre de l'orientation de sa vie. Il semble même que la lecture de la Bible, pendant les moments de crise du diariste, accentue son malaise, ce sentiment de culpabilité du péché de la chair car elle contredit sa vie :

> *« Je puis dire que depuis environ deux mois je n'ai plus un seul moment de tranquillité intérieure. Impossible de lire une page de la Bible sans y voir les reproches les plus véhéments*[428]*.»*

La Bible devient, dès cet instant, moralisatrice, d'une certaine manière, elle poursuit et complète l'éducation spirituelle que Mme Mary-Adélaïde Green a laissé en suspend à sa mort. Face à la morale qui se dégage de l'Évangile, Green éprouve un certain ressentiment, il est conscient que la vie qu'il mène va à l'encontre des enseignements bibliques et de toutes les valeurs que sa mère lui a inculquées. Cette contradiction existante suscite chez le diariste un profond malaise, qui s'accroît davantage à la lecture de la Bible favorisant ainsi une appréhension:

> *« Il y a des moments – je ne le dis pas sans hésitations – où je repousse la tentation d'ouvrir la Bible, parce que je sais toute la force d'envoûtement de ce livre*[429]*. »*

---

[428] *Journal,* tome VI, p.1347, à la date du 7 août 1954.

[429] *Journal,* tome V, p.1035, à la date du 27 septembre 1948.

La lecture de la Bible est sa forteresse mystique, elle lui est, de ce fait, nécessaire, voire indispensable et même lorsqu'il mène une vie qui va à l'encontre de l'Évangile, une vie qui est tout autre que celle de ses aspirations spirituelles, la lecture de la Bible n'est pas pour le moins interrompue, bien au contraire, elle lui est précieuse. A tout instant dans le *Journal,* au cours des années même où Julien Green s'est éloigné de l'Église, la Bible est resté présente : « *C'est dans la Bible que je chercherai ma vérité. Quelle que soit ma vie, elle n'échappera jamais à l'influence de ce livre.*[430] »

C'est donc en toute logique et en toute connaissance de cause que la Bible fait partie intégrante de la vie de l'auteur du *Journal*, il semble plus juste de dire qu'elle occupe une place primordiale dans son quotidien. Et comme il l'affirme dans son *Journal,* la Bible « *[...]. C'est beaucoup plus qu'un livre, pour moi, c'est une voix et une personne*[431]. » Une voix qui lui parle, qui oriente ses pas dans un monde parsemé d'embûches et pas des moindres. C'est une personne qui lui donne la feuille de route sans laquelle il vivrait continuellement dans la pénombre, dans l'illusion, dans « *une sorte de rêve*[432]. » Le monde illusoire et stérile importe peu au diariste très soucieux de sa spiritualité, seul compte la vraie vie, être en communion avec Dieu et la Bible est ce qu'il y a de plus vrai :

> *« Les quelques minutes qu'on donne à la lecture de la Bible et à la prière, cela est vrai, le reste ne l'est pas. Le reste est une sorte de rêve grotesque auquel je n'arrive jamais à croire tout à fait*[433]. »

Les meilleurs instruments de la quête de sainteté restent la Bible et la prière et cela, Julien Green l'a bien compris et compte s'en servir. La Bible est vraie sans qu'il soit

---

[430] Julien Green, *Les années faciles*, op.cit., p. 23.

[431] *Journal,* tome V, p. 1035, à la date du 27 septembre 1948.

[432] *Journal*, tome VI, page 1259, à la date du 11 décembre 1951.

[433] *Journal,* tome VI, p.1259, à la date du 11 décembre 1951.

nécessaire d'appliquer, pour comprendre, tel code ou tel système d'interprétation, il suffit juste de croire, d'avoir foi en elle. Déjà dans sa plus tendre enfance, Julien Green avait la foi : *« Je croyais ce que croyait ma mère et, autant que je me souvienne, elle ne m'expliquait rien*[434] *».* Sans se poser des questions Julien Green croit, il a tout simplement la foi. Le fait est que Mme Green était la seule à établir ce lien particulier qu'il y a entre son fils et la Bible.

Étant fortement attachée à ses racines et à sa patrie du Sud des États-Unis, Mme Green apprenait la Bible à son jeune fils que dans sa langue maternelle qui est l'anglais. Les premiers contacts de Julien Green avec la Bible se font donc exclusivement en anglais : *« Dans mon cas, […] il y eut ce fait curieux que ma mère étant seule à, me lire la Bible et ne me la lisait qu'en anglais, l'anglais prit à mes yeux une valeur particulière*[435] *».* L'anglais devient la langue du sacré. La Bible, Green la lira beaucoup en anglais surtout dans la version de 1611. Il la lira également en allemand, en grec, en français et aussi en hébreu, langue originale, pour franchir les obstacles de toutes les traductions. Qu'à cela ne tienne, le diariste, devenu adulte reste fortement marqué par l'anglais et de toute évidence par l'empreinte maternelle :

> *« Et maintenant encore, quand je veux faire une citation de l'Écriture en français, j'ai toujours un moment d'embarras, car ce sont toujours les mots anglais qui me reviennent à la mémoire*[436]*. »*

Cet attrait pour la Bible et l'anglais ne s'arrête pas là, il est fortement ressenti dans la traduction de la Bible. Pour Green, la version anglaise plus « *poétique* » et plus appropriée que la version française n'a pas d'égal et encore mieux d'équivalent : « *L'équivalent de la Bible anglaise n'existe pas : la Bible, en France, n'a jamais été le*

---

[434] Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit., p. 65.

[435] *Journal,* tome VI, p. 1239, à la date de juillet 1951.

[436] *Journal,* tome VI, p. 1239, à la date de juillet 1951.

monument littéraire qu'elle est en Angleterre et en Allemagne[437]. » Green nous donne en exemple la traduction de la prière *''Notre Père'* et dit à ce propos :

> *« La traduction anglaise de la prière dominicale m'a toujours paru merveilleusement belle. Il me semble que "hallowed be Thy name" dit un peu plus que le français, à cet endroit du Pater «Que votre nom soit sanctifié." […]. En outre, il y a, je crois, une nuance entre : "Thy will be done on earth as it is in heaven" et "Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel " Sans doute, les deux phrases disent la même chose, mais le français est légèrement ambigu, car il pourrait aussi bien vouloir dire : " Que votre volonté soit faite sur terre et qu'elle le soit également au ciel" alors que l'anglais précise " Que votre volonté soit faite sur terre comme elle l'est au ciel." Mais il va de soi que la volonté de Dieu est faite au ciel. C'est même pour cela que le ciel est ce qu'il est, et l'on pourrait aller plus loin, affirmer que là où la volonté de Dieu est faite, là est le ciel.*[438]*»*

Ces lignes valaient d'être citées car elles expriment la ''*nature mystique*[439]'' du diariste. Dans tous les cas, nous retiendrons que la Bible est essentielle, chez Julien Green, elle n'a pas son pareil, pour la simple raison qu'aucun livre ne lui égal et n'a autant d'intérêt à ses yeux. *« L'Évangile est un livre qui ne se refermera jamais et qui s'écrit tous les jours dans le cœur des contemplatifs*[440]*. »* La Bible reste et restera le livre de toute sa vie.

---

[437] *Journal,* tome IV, p. 860, à la date du 16 octobre 1945.

[438] *Journal*, tome IV, p. 705-706, à la date du 22 janvier 1943.

[439] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green, Ecrivains de toujours* Ed du Seuil, 1990, p. 138.

[440] *Journal*, tome II, p. 507, à la date du 8 février 1939.

I.2/ La passion des questions religieuses.

Tout comme la Bible, la religion a une importance considérable dans l'existence de Julien Green. Ses œuvres sont habitées par les questions d'ordre religieux et se font l'écho de ce besoin incessant de communion et de communication avec Dieu. Tout ce qui est à même de le maintenir dans la religiosité est d'un attrait pour lui. Nombreuses sont les visites et les discussions « *[...] avec le Père Couturier*[441] » ou le Père Crété, des prêtres, des jeunes catholiques ou d'amis comme Jacques Maritain et André Gide pour ne citer que ces deux.

Lors de ces rencontres et de ces discussions, sont abordés plusieurs réflexions sur le péché, la mort et divers aspects de la spiritualité: on se souvient entre autre de la discussion qu'il a eu avec Robert à propos de la foi et de l'intelligence. La question était de savoir si la foi exclut toute forme d'intelligence ?

A cette réflexion vient s'ajouter celle de la notion du péché. Au cours des années soixante, par exemple, Green exprime sa déception à l'encontre du clergé et de l'Église catholique de l'époque qui ne mettent plus l'accent sur cette notion de péché. C'est là ce que Michel Gorkine appelle une des préoccupations religieuses qui s'accumulent dans le *Journal.* La culpabilité chez Julien Green, comme le pense Michael O'Dwyer[442] est reliée à la notion d'un Dieu personnel, le Dieu des chrétiens, et c'est en cela que sa conception de la faute diffère de celle des écrivains de son époque. Pour notre diariste, Dieu est à l'origine non seulement de la vie humaine, mais aussi de la grandeur et de la dignité humaine et par conséquent la vie humaine serait un pèlerinage vers Dieu. L'homme entre dans des rapports avec un Dieu personnel qui peut déchiffrer le mystère de chaque homme; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle Julien Green se refuse à toute confession auprès des prêtres, la religion est quelque chose qui se passe entre Dieu et lui. En effet, ce qui intéresse le diariste, ce

[441] *Journal,* tome V, p. 887, à la date du 2 janvier 1946.

[442] Michal O'Dwyer, *Julien Green, Diariste et Essayiste,* Berne, Peter Lang, 2007, pp. 38-39.

sont les rapports entre Dieu et l'homme, il s'agit du seul vrai engagement. Nous reviendrons amplement sur cette notion du péché dans un autre chapitre.

Vers les années trente, Julien Green est préoccupé par une série de questions d'ordre philosophique qui s'oriente vers des questions spirituelles. En réalité, ces questions le tourmentent depuis son enfance. Le jeune Green ne cessait alors d'interroger sa mère sur l'existence humaine, sur la création du monde et tout ce qui va avec : « *Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde?* [443] » Chacune des planètes a t-il un rédempteur? Si la terre n'est qu'un grain de poussière, en quoi ce grain mérite-t-il que Dieu lui sacrifie son fils unique? « *Inutile de dire que je n'obtenais aucune réponse*[444]*.* »

> *« Quand j'étais enfant, je tourmentais ma mère pour savoir si toutes les planètes étaient habitées et si chacune d'elles avait un Rédempteur. On m'avait dit que la terre n'était qu'un grain de poussière. En quoi ce grain de poussière méritait-il que Dieu lui sacrifiât son fils? Qu'advenait-il du reste de l'univers avec ses millions d'étoiles, avec ses mondes inconnus ? […] l'homme est si petit sur une terre si petite, comment Dieu le Père a-t-il pu seulement nous apercevoir?* [445]*»*

Mais une autre question le préoccupait encore plus que toutes les autres : « *Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde* [446] ? » Là sont le genre de questions qui habitent le fond de la conscience du diariste. Devenu adulte, ces questions continuent de le tourmenter:

> *« Il est étrange que ces pensées me reviennent à l'esprit sous une forme à peine différente, après un intervalle d'une trentaine d'années. Je me retrouve*

---

[443] *Journal*, tome III, p. 499, à la date du 29 janvier 1939.

[444] *Journal*, tome III, p. 499, à la date du 29 janvier 1939.

[445] *Journal,* tome III, pp. 498, 499, à la date du 29 janvier 1939.

[446] *Journal*, tome III, p. 499, à la date du 29 janvier 1939.

en présence de ces mêmes problèmes qui m'agitaient à huit ans. La vague s'enfle, roule et déferle, puis elle se reforme et vient à nouveau se briser sur la grève, au même endroit[447]*. »*

A ces interrogations, nous trouvons dans le *Journal* des années cinquante quelques éléments de réponses, en l'occurrence cette note du 9 novembre 1950 :

« Si la terre existe, c'est qu'elle est peuplée d'âmes, et si Dieu a envoyé son fils unique parmi les hommes, dans ce lieu infiniment petit, c'est peut-être qu'il n'y avait d'âmes que là[448]*. »*

Le *Journal* de Julien Green est un journal qui évolue vers le spirituel. Les noms des Saints, à l'exemple de saint François d'Assise ou d'Isaïe **s**ont mentionnés, les grandes fêtes religieuses telles que la Pâques, la Pentecôte ou Noël sont pris pour repère dans le *Journal*. Les notations de certains passages bibliques ne sont pas en reste. Dans l'œuvre de Julien Green, on peut par exemple lire, entre d'autres versets celui de l'Ecclésiaste: *« Dieu a mis l'éternité dans le cœur de l'homme.* [449]*»*

Pour bien comprendre l'importance de la religion chez le diariste, il importe de prêter une attention particulière à son livre dédié à saint François d'Assise. Parmi ses nombreux essais, *Frère François*[450] livre plein de ferveur et de résonances intérieures, permet de mieux appréhender le christianisme de Julien Green. Le pauvre d'Assise est, dit-il, "*l'homme que j'ai toujours le plus admiré et qui a eu sur tout ce que je pense du monde l'influence la plus forte*". Plus sensible à l'exemple du bien qu'aux dogmes, Julien Green s'inquiète de l'ouverture au monde du Vatican II en voyant l'Église se démarquer de son rôle de "*forteresse*" ; de même, il regrette l'abandon de la messe de sa jeunesse. A dire vrai,

[447] *Journal*, tome III, pp. 499, à la date du 29 janvier 1939.

[448] *Journal*, tome V, p. 1191, à la date du 9 novembre 1950.

[449] *Journal*, tome IV, p. 704, à la date du 16 janvier 1943.

[450] Julien Green, *Frère François*, Paris, Seuil, 1983.

l'auteur du *Journal* s'inquiète du devenir de l'Église catholique, il n'a pas foi en l'avenir de cette Église qui se meurt peu à peu et dont la jeunesse semble se désintéresser. Là sont le genre de préoccupations religieuses qui traversent le *Journal*. Pourtant, affirme-t-il : "*Quoi qu'il advienne, je ne quitterai jamais l'Église (...) S'éloigner d'elle, c'est exposer son salut et le salut de beaucoup d'autres*.[451]"

Parmi les nombreux sujets abordés dans le *Journal, la* question de l'art et de la morale a également retenu notre attention :

> *« Hier soir, le Père Couturier vient me voir. Il est préoccupé par cette question de l'art et de la morale que j'ai soulevée, l'autre jour, et il veut que, de retour à Paris, nous en parlions "à des théologiens". Car dit-il, les théologiens n'y pensent pas assez. Mais que pourraient-ils dire? La fleur n'a que faire de morale, pas plus que l'œuvre d'art qui ne se soucie que d'être belle. On ne dira rien tant qu'elle n'offensera pas la morale, mais qu'est-ce que cela signifie, au juste? La Vénus de Cnide et l'Hermès de Praxitèle ont peut-être donné de mauvaises pensées à des milliers d'êtres. Faut-il pour cela briser les statues grecques? Que dire de l'influence exercée par Michel-Ange? Est-ce la faute de Michel-Ange si le corps humain est beau et n'y avait-il pas beaucoup de ridicule à passer de caleçons [...]? [452]»*

Julien Green nous laisse percevoir à travers ces différentes discutions le visage actuel du monde catholique et comme l'a si bien dit Hélène Dottin :

---

[451] Nous n'avons pas pu retrouver la référence de cette citation.

[452] *Journal*, tome IV, p. 821-822, à la date du 6 décembre 1944.

« A travers leurs discussions, entre anecdotes amusantes et conversations approfondies, le diariste nous donne une idée des tendances du monde catholique de cette époque[453]*».*

Ces propos se trouvent renforcés par Michèle Leleu qui, en parlant du *Journal* de Green, laisse entendre que : *« le Journal est le reflet de ses tendances morales et religieuses et l'expression d'une religion vécue dans la quotidienneté de la vie*[454] *»* Sont ainsi notées : les fréquentations assudues du diariste à l'église, les différentes fêtes religieuses, l'inquiétude sur le devenir de l'église catholique et tout ce qui s'y prête.

Le sujet sur les questions religieuses ne tarit pas, ces conversations sont une sorte de source inépuisable de quête spirituelle qui ne saurait se limiter aux messes du dimanche. Il y a chez Julien Green une certaine soif de spiritualité et de recherche du salut, une réflexion poussée sur la religion et son évolution.

Même si la religion traverse le *Journal* de Green, il n'est pas écrit en vue d'édifier, Julien Green s'est toujours défendu des jugements hâtifs par une formule devenue célèbre, en disant qu'il était catholique et écrivain, mais non pas un romancier catholique comme l'ont pensé à tord plusieurs critiques dont il se refuse de citer les noms ici. « *L'idée d'écrire des romans apologétiques a quelque chose d'horrifiant à mes yeux* »[455]. Julien Green reconnaît que dans les années vingt et les années trente, la tendance s'orientait vers une littérature apologétique, on parlait beaucoup de nouveaux convertis, ''*une sorte de mode qui tournait au complexe de Polyeucte''*.

Le seul livre, chez le diariste, qui convient à la vie spirituelle, qui nourrit la foi et qui nous donne à voir Dieu dans tout son mystère et sa splendeur est la Bible. Il n'est donc pas nécessaire de s'entourer inutilement d'une multitude de livres qui parlent de Dieu.

---

[453] Michael O'Dwyer, *Julien Green*, Diariste et Essayiste, op.cit.

[454] Leleu, Michèle, *Les Journaux intimes,* paris, Presses Universitaires de France, 1952, pp. 41-43.

[455] *Journal*, tome V, p.1009, 12 avril 1948.

Dieu est mystère, comment pouvons-nous espérer le connaître si nous avons déjà du mal à nous connaître nous-mêmes et à cerner les être qui nous entourent ? Comment est-ce possible d'épiloguer sur le mystère qu'est Dieu ? Julien Green, déteste les livres qui parlent de Dieu, pour lui, on ne peut tirer aucun n'enseignement véritable de ce genre de livres, ils ne comblent pas notre soif de spiritualité, on reste toujours sur notre faim, la foi n'a pas besoin d'arguments. Elle est et c'est tout. Il dit à ce propos :

> *« J'ai pris en haine les livres qui parlent de Dieu comme de quelqu'un qu'on interroge et qui satisfait obligeamment nos petites curiosités. Dieu aime ceci, préfère cela, pense telle chose. La vérité est que nous ne savons à peu près rien. Ce que Dieu veut exactement de nous, pourquoi nous sommes nés à cette époque et non à telle autre, pourquoi ici et non là, autant de mystère. Personne au monde n'a jamais été dans les secrets de Dieu. La religion doit être ramenée à quelque chose de très simple, à l'Eucharistie et à l'Ecriture. S'en tenir à ce qui est foi, ni plus, ni moins*[456]*.»*

On s'entoure donc souvent des choses qui n'en valent pas la peine et qui ne nous est d'aucune utilité et par conséquent, on passe à côté de l'essentiel, à côté du message d'amour et de vérité :

> *« Nous avons trop de désir de savoir pour savoir et non celui de savoir pour devenir meilleurs. Si tous nos livres ne nous apprennent pas à aimer le prochain, que nous apprennent-ils de solide ?*[457] *»*

L'amour est essentiel chez Julien Green, si le dernier mot de la religion est l'amour, il en est aussi le premier. La Bible délivre le message d'amour. Dieu n'est pas dans les livres, il est donc vain d'aller le chercher dans tel ou tel livre qui n'est pas la Bible. La

---

[456] *Journal,* tome V, p.1037-1038, à la date du 6 octobre 1948.

[457] *Journal,* tome IV, p.729, à la date du 3 juin 1943.

nécessité ici réside dans le fait d'aller le chercher à la source même autrement dit au plus profond de nous : l'appel de Dieu retenti en nous et notre réponse n'est rien d'autre que la foi

> *« Ce n'est pas dans les livres qu'il faut chercher Dieu – exception faite pour l'Évangile, qui n'est pas ''les livres '' mais le livre – c'est en nous, car Dieu est en nous bien avant d'être dans les livres, et beaucoup plus. Il est celui qu'il faut éternellement redécouvrir, et je dis éternellement, parce que notre éternité se passera sans doute à cela. Les définitions qu'on donne de lui sont souvent des obstacles à la connaissance que nous pourrions en avoir ; les livres spirituels, si riches soient-ils, construisent des systèmes, et aucun de ces systèmes n'est Dieu, […]*[458]*.»*

Puisque Dieu est en nous et que nous sommes en communion avec lui, nul besoin d'être cultivé pour, être habité par le Saint-Esprit et avoir une foi inébranlable. Le plus pauvre, le plus humble, le moins doué de tous les hommes peut recevoir (Dieu) plus que celui qui réunit tous les dons. Mais, bien entendu, cela n'empêche pas la possibilité à celui qui est doué d'en recevoir autant.

> *«Le sentiment qu'un ignorant peut avoir de Dieu est parfois beaucoup plus élevé que ce qu'en disent des professeurs de théologie dans leurs livres de plus en plus, je me méfie de ceux qui ne peuvent parler de Dieu sans citer des textes, comme s'il s'agissait d'un personnage historique*[459]*. »*

On se souvient à cet effet que saint François d'Assise, le saint qu'aurait voulu être Julien Green, se refusait à toute spéculation de l'intelligence préférant se concentrer uniquement sur l'Évangile. Notons qu'il n'a pas fait des grandes études. La réalité, dans le

---

[458] *Journal,* tome IV, pp.773-774, à la date du 6 mai 1944.

[459] *Journal,* tome IV, p.773-774, à la date du 6 mai 1944.

cas présent, est qu'il n'est pas question de l'ordre de l'intelligence, mais de celui de l'Esprit-Saint et du monde invisible.

Personne, dans un domaine où l'intelligence et la raison n'interviennent pas, n'a la connaissance diffuse. On se souvient encore de la déception que Julien Green éprouve lorsqu'il comprend que ses parents pouvaient se tromper : « *[…] je me suis rappelé avec quelle déception affreuse j'ai compris, un jour, que mes parents m'avaient trompé et que le monde qu'ils me faisaient voir n'existait pas*[460]*. »*

Plus grande est sa déception lorsqu'il réalise que les hommes d'Église pouvaient, eux aussi, se tromper :

> *« De désillusion en désillusion, on finit par devenir un peu plus intelligent. Quand j'étais plus jeune, un religieux en robe blanche était pour moi comme une cathédrale qui se fût déplacée ! Me rendre compte que des hommes d'Église pouvaient se tromper sur des questions spirituelles a été une expérience pénible, comparable à celle de l'enfant qui s'aperçoit tout à coup que ses parents, ces dieux sur terre, sont faillibles.*[461] *»*

Par conséquent il vaut mieux s'en tenir à la Bible et à son message d'amour :

> *« On ne peut combler un vide spirituel avec des lectures de mystiques ; ce ne serait tout au plus que tromper sa faim. Qu'est ce qui nous pousse à acheter tant d'ouvrages sur la religion ? Sans doute il y a là un attrait, mais de voir tous ces livres autour de nous et en nous si peu de christianisme, cela ne devrait-il pas nous inquiéter ? Je pense secrètement, qu'un Pater bien récité*

---

[460] *Journal,* tome IV, p. 717, à la date du 24 mars 1943

[461] *Journal,* tome V, p. 922, à la date du 18 juillet 1946

nous en apprendrait autant que ces pages où notre curiosité se repaît et qui laissent notre cœur plus assoiffé[462]*. »*

«Depuis l'âge de quinze ans, je pense ne m'être jamais senti plus près de l'Eglise, n'avoir jamais été plus profondément d'accord avec elle. […]. D'une façon générale, [463]*»*

Green est très sensible au monde de l'invisible, à la spiritualité, au mystère de l'intériorité. Ce sens du mystique le confirme dans son optique spirituelle et religieuse de la vie et de la mort, et pour lui comme pour Mauriac, c'est de la mort seule que peut venir la lumière[464]. *« Il y a des jours où on languit après la mort qui donnera la paix en Dieu*[465]*. »*

I.3 / L'ivresse de spiritualité, de l'invisible et de sainteté

Le *Journal* de Julien Green est parsemé de questionnement sur la spiritualité qu'on en vient à se demander s'il n'est pas à dominance spirituel. Mais tel n'est pas le propos qui nous intéresse, ici, il est question de cette soif permanente de spiritualité et de tout ce que cela implique.

Quand on lit le *Journal* de Julien Green, on est forcé de constater la primauté du spirituel. Les préoccupations d'ordre religieux occupent une place excessive dans son

---

[462] *Journal,* tome IV, p. 729, à la date du 3 juin 1943.

[463] *Journal,* tome VI, p. 1374, à la date du 29 novembre 1954.

[464] Michael O' Dwyer et Michèle Raclot, *Le Journal de Julien Green, miroir d'une âme, miroir d'un siècle*, volume 39, Peter Lang, 2005, p.10.

[465] *Journal*, tome VI, p. 1281, à la date du 16 juin 1952.

Journal ; la religion le préoccupe à tout instant, à tout propos. Jésus-Christ est présent dans le cœur et l'esprit de Green. Le titre de son *Journal* VIII *Vers L'Invisible* porte l'empreinte de son élan spirituel, « *Robert m'a dit que cela pourrait être le titre de toute mon œuvre*[466]. »

Julien Green a grandi dans la foi protestante. Sa mère lui a inculqué une éducation pieuse et des valeurs religieuses qui le suivront toute sa vie durant. Cependant, à la mort de celle-ci, notre diariste se sent seul, perdu et abandonné à lui-même. A quinze ans, plus précisément le 29 avril 1916, il a abjuré le protestantisme dans la crypte de la chapelle des sœurs blanches rue Cortambert à Paris pour se convertir à la religion catholique. Cette conversion sans réellement marquer une rupture, transforme profondément « *sa religion* ». On y verra en revanche un prolongement, l'aboutissement naturel d'une évolution précédé de son père. Le diariste voit, dans le fait d'avoir mis la main sur le catéchisme, un mouvement vers Dieu par sa mère comme si elle voulait relancer une instruction religieuse inexplicablement interrompue chez son fils.

Cette ivresse de spiritualité ne tient pas du hasard, c'est la continuité d'une éducation religieuse et d'un contexte favorable. Leur influence fût-elle mince ou masquée : des conversions s'étaient produites dans l'entourage de Julien Green; depuis longtemps sa sœur aînée, Eléonore, était catholique ; la seconde Mary, l'était devenue récemment, et, plus récemment encore, son père mais il l'ignorait. Le catholicisme n'était donc pas tout à fait étranger à l'auteur du *Journal.*

Le fait que Green se convertisse à la religion catholique n'a donc rien de surprenant, il y avait déjà, dès son plus jeune âge, des signes précurseurs, des éléments qui ne trompent pas et dont la singularité tient aux circonstances familiales.

---

[466] Vers L'Invisible, *Journal* VIII, 1958-1966, in Julien Green, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, V, p. 428.

Il y a d'abord en 1906le baptême du petit Green dans une petite église anglicane. Au cours de ce premier baptême, puisqu'il y en aura un deuxième en 1916 lors de sa conversion au catholicisme, Agnès Power, amie irlandaise de Mme Green est par dérogation exceptionnelle sa marraine. Il se trouve que Mme Agnès Power, est catholique et pour taquiner son amie elle lui répétait : *« Jamais tu ne feras un protestant de ton garçon*[467].»

Ensuite il y a, l'éducation religieuse dispensée par une mère protestante pratiquante, pieuse et exemplaire : lecture quotidienne de la Bible, psaumes ou versets des Corinthiens appris par cœur, entretiens consacrés à l'essentiel de la Foi : insistance sur la divinité de Jésus-Christ, sur la passion sur la condition du Salut.

Cela dit, à la mort de sa mère, Julien Green préféra au protestantisme la religion catholique. Son modèle n'étant plus de ce monde, le protestantisme ne suffit plus à ses aspirations vers l'absolu. A la différence de ces cinq sœurs Eléanor, Mary, Anne, Retta et Lucy qui toutes, l'une après l'autre, furent confirmées à l'église américaine de l'avenue de l'Alma à Paris. Même si Eléanor, sous l'influence de la marraine de Green, se converti plus tard au catholicisme. «*Pour ma part, je puis dire que le protestantisme m'effleura à peine*[468] » affirme Green. Pourquoi cette différence par rapport à ses sœurs ? Julien Green ne trouve aucune explication sinon un appel.

Nous pouvons néanmoins trouver une explication aussi plausible soit-elle qui remonte à son adolescence. Un jour, alors que Julien Green se rendait dans le cabinet de toilette, il se tint un instant debout devant une commode anglaise. Sur ce meuble se trouvait une sorte de coffre où Mme Green rangeait les chemises de son mari. Soudain, nous dit l'auteur du *Journal*, « *je m'aperçus qu'un livre avait été glissé, comme pour le dissimuler, sous tout ce linge. Je le pris aussitôt et l'ouvris*. [469]» C'était un abrégé de toute

[467] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green,* Paris, Seuil, coll. ''Ecrivains de toujours'', 1990, p. 139.

[468] Ibid.

[469] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green*, op.cit., p. 142.

la doctrine catholique à l'usage des nouveaux convertis par le cardinal Gibbons de Baltimore[470]. Fasciné par cette lecture qui lui apprenait ce que personne ne lui avait dit sur la religion, Green en redemande davantage et le relira plusieurs fois. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il croyait de plus en plus, une soif inextinguible s'empare de lui. Il engloutit ainsi toute la doctrine catholique. C'est alors qu'il va voir son père pour lui expliquer son désir de se convertir à la religion catholique. Ce qu'il ignore en ce moment c'est que son père s'est, lui aussi, convertit le mois dernier au catholicisme.

Julien Green a soif de spiritualité et de religion, soif de ce qui lui permet de s'établir dans le Bien et de nourrir sa foi. Il n'est plus à démontrer que ce besoin prend toute sa dimension dans l'éducation qu'il a reçue. Julien Green grandit dans une famille pieuse, sa mère lui transmet sa foi, sa religiosité et son amour inébranlable pour Dieu :

> *« J'ai connu la douceur de la piété anglicane telle que ma mère la vivait elle-même et me la transmit dans mon enfance [...] Cette femme en qui l'on a voulu voir une puritaine aux idées étroites n'avait que des paroles d'amour à la bouche quand elle nous parlait de Dieu*[471]*.»*

Comme dit dans les chapitres précédents, Julien Green doit tout à sa mère, c'est elle qui la formé et qui lui a tout appris sur le domaine spirituel. C'est également elle qui lui a donné *« le sentiment de ce que Newman appelait le monde invisible autour de nous.*[472] *»*: « *Je devais à ma mère, par la grâce de Dieu, une foi inébranlable dans la patrie invisible.* [473]». Cette éducation a développé chez lui et avec intensité un étonnant sentiment de religiosité, la « *nature mystique*[474] » même de Green. Qu'importe pour lui s'il ne

---

[470] Jacques Petit, *Julien Green,* Paris, Desclée de Brouwer, coll. ''Les écrivains devant Dieu'', 1972, p. 25.

[471] Julien Green cité par Robert de Saint Jean et Luc Estang in*, Julien Green,* Paris, Seuil, 1990, p. 138.

[472] Philippe Vannini, *Julien Green,* op.cit., p.98.

[473] Julien Green, *Mille chemins ouverts*, op.cit., p.180.

[474] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green,* op.cit., p. 138.

comprend pas le sens exact de la prière que lui fait réciter sa mère alors qu'il est enfant ? L'essentiel pour lui ne réside pas dans la compréhension de telle ou telle prière mais plutôt dans le sentiment d'une présence et dans de la foi:

> *« Debout près de mon lit, la bougie soufflée, elle me faisait mettre les bras autour de son cou et je répétais la prière dominicale dans l'anglais archaïque en usage chez les protestants […] Que pouvais-je comprendre ? Pas grand-chose, sinon que nous parlions à quelqu'un d'invisible, mais qu'il y eût quelqu'un, j'en étais sûr et toute la foi que je garde aujourd'hui vient de là.*[475] *»*

Notons toutefois que Julien Green ne subit pas l'enseignement spirituel que lui a transmis sa mère, bien au contraire il va au-delà. Il le vit, en approfondissant toujours un peu plus les richesses du trésor spirituel qu'elle lui a donné. Il nourrit la substance de sa foi par la lecture quotidienne de la Bible.

La première émotion religieuse du diariste se produit à l'âge de cinq ans alors qu'il est dans la chambre à coucher de ses parents, il a eu « *le sentiment de l'énorme présence*[476] *» :*

> *« Il y eut un moment, dans cette chambre, où levant la tête vers la vitre, j'aperçus le ciel noir dans lequel brillaient quelques étoiles. Quels mots employer pour décrire ce qui échappe au langage ? Cette minute fut peut-être la plus importante de ma vie et je ne sais qu'en dire. J'étais seul dans cette pièce sans lumière, et le regard levé vers le ciel j'eus ce que je ne puis appeler qu'un élan d'amour. J'ai aimé en ce monde, mais jamais comme en ce court moment, et je ne savais qui j'aimais. Et pourtant je savais qu'il était là et que me voyant il m'aimait aussi. Comment cette pensée se fit-elle jour*

[475] Julien Green cité par Robert de Saint Jean et Luc Estang, in, *Julien Green,* op.cit., p. 138.

[476] *Journal,* tome IX, Pl. V, op.cit., p.563.

dans mon cerveau ? Je n'en sais rien. J'étais sûr que quelqu'un était là et me parlait sans paroles. Ayant dit cela j'ai tout dit[477]*. »*

Ces lignes valaient la peine d'être écrites pour comprendre l'aventure mystique et spirituelle de Julien Green. Cet événement aura une importance capitale dans toute son existence et dans ses créations littéraires. Ce moment ineffable marquera pour toujours la vie mystique de l'auteur du *Journal*.

De sa mère, il hérite également d'une grande confiance en Dieu que les événements et les vicissitudes ne parviendront pas à détruire. Jamais Green ne perdra vraiment la foi, la rupture qui intervient durant dix ans et qui l'éloigne de l'Église n'est qu'apparence ; la présence de Dieu reste au plus profond de son cœur, aux confins de son inconscient. Comme lui-même le dit : « *Cela pourrait étonner, mais ce qu'il y a de plus fort en moi c'est la religion*[478].» Il lui arrive même de penser à la religion des nuits entières : « *Cette nuit, une longue insomnie pendant laquelle j'ai pensé à la religion. C'est l'autre côté de moi-même, le plus fort*[479].», *« […] la religion est un brasier*[480] *»* Pour le diariste, il n'y a de vrai dans ce monde, que tout ce qui touche au monde invisible :

« Si la vie religieuse n'est pas vraie, rien n'est vrai en ce monde, et alors c'est fini, il ne me reste plus rien.[481] *»*

C'est dans cette même optique qu'il faut considérer les propos d'un de ses amis de lycée qui lui dit : « *C'est à cause de ce que tu me disais à quinze ans que j'ai gardé la foi. Je prie dans les églises*[482]*.* » C'est la période à laquelle Julien Green vient de se convertir

[477] *Œuvres Complètes* V, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 653-654.

[478] *Journal,* tome VI, p.1287 O.C, à la date du 23 août 1952.

[479] *Journal,* tome V, p. 1037, à la date du 6 octobre 1948.

[480] *Journal,* tome IV, p. 873, à la date du 20 novembre 1945.

[481] *Journal,* tome V, p. 945, à la date du 16 octobre 1946.

[482] *Journal,* tome V, p. 922, à la date du 18 juillet 1946.

au catholicisme et cette effervescence le conduit à tout prix à vouloir sauver l'âme de son camarade « *Pierre A****, c'était devenue une sorte d'obsession*[483]. » Green le traînait « *presque de force à Saint-Honoré d'Eylau pour se confesser. L'invisible était plus vrai à mes yeux que n'importe quoi*[484]. » Et la certitude de ce monde invisible est présent dans l'esprit de Green, dans le décor modeste de cette chambre de Passy, où il a vécu la première grande expérience spirituelle de sa vie et qui aura sur son existence et son œuvre une importance considérable : *« de ces années obscures, je garde le souvenir d'une minute de ravissement tel que je n'en ai jamais connu depuis*[485]*.»* Il en parle encore à l'âge de soixante-dix ans. Plus il avancera dans le siècle, plus ce souvenir l'obsèdera. *« Il y a de quoi frémir… L'immense déclaration d'amour de Dieu à l'enfant qui comprenait avec le cœur.*[486] *»* Il a eu *« le sentiment de l'énorme la présence*[487]*. »* Il a entendu un appel qui l'émeut encore et dont il vit. Ce moment est magique pour Julien Green, personnel et indescriptible.

Ce sentiment de l'énorme présence, Julien Green le ressent à nouveau à l'âge de huit ans. Au lycée de Janson-de-Sailly, le diariste ressent l'existence d'un monde invisible alors qu'il est assis en classe près de la fenêtre ouverte d'où il peut voir un toit de tôle qui recouvre une galerie à colonnettes de fer : « *Pendant plusieurs minutes, j'eus la certitude qu'il existait un autre monde que celui que je voyais autour de moi, et que cet autre monde était vrai*[488]. » Pour bien comprendre ce qui se passe à ce moment dans l'esprit de Julien Green, il importe de détailler ce qui s'est réellement passé cet après-midi là, Green souligne à merveille l'importance qu'ont eue pour lui ces premières expériences d'une

---

[483] *Journal,* tome V, p. 922, à la date du 18 juillet 1946.

[484] *Journal,* tome V, p. 922, à la date du 18 juillet 1946.

[485] Autobiographie, *Partir avant le jour*, PL. V, p. 653-654.

[486] *Journal*, tome IX, PL. V, op.cit., p. 565.

[487] *Journal*, tome IX, PL. V, op.cit., p. 563.

[488] Autobiographie, *Partir avant le jour*, pléiade V, op.cit., p. 697.

confrontation avec l'énigme du visible. Il en fait un parfait récit dans *Partir avant le jour*[489].

> *« […] par un après-midi de juin, il se passa en moi quelque chose que qui demeure dans ma mémoire comme un des moments les plus singuliers de ma vie entière. J'étais assis en classe près d'une fenêtre ouverte d'où je pouvais voir un petit toit de tôle recouvrant une galerie à colonnettes de fer. Un peu au-delà, se dressait un long bâtiment de brique brune et l'on apercevait aussi les branches de platanes avec leurs feuilles toutes neuves, mais je me souviens plus particulièrement du toit de métal, parce que c'est en le regardant que je fus tout à coup arraché à moi-même. Pendant plusieurs minutes, j'eus la certitude qu'il existait un autre monde que celui que je voyais autour de moi, et que cet autre monde était le vrai. J'en éprouvais un bonheur que je renonce à décrire, car je le crois au-delà des ressources du langage humain. Tout ce que j'avais connu d'agréable jusqu'alors n'était rien en comparaison. Ce n'était pas la même chose, ce n'était pas du même ordre, ce n'était pas dans le même pays. Un moment plus tard, je me retrouvai au milieu de mes camarades et la voix de M. Soyer passait au-dessus de nous comme dans un rêve d'ennui. Triste et abasourdi, je repris conscience de ce qu'on appelle la réalité. Bien des fois, j'ai réfléchi à cette minute extraordinaire pendant laquelle il me sembla que tout devenait immobile comme si le temps eût cessé d'exister, et je ne pensais à rien, ni à rien, ni à personne*[490] *»*

Pour Green, il s'agit ici de la seconde grande minute où il ressent la présence du monde invisible et donc de Dieu, d'un monde où règne la paix, la joie, l'absence de tout danger. La première grande minute, nous l'avons vu, remonte à ses cinq ans alors qu'il se

---

[489] Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit.

[490] Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit, p. 697.

trouve dans la chambre de ses parents. Mais qu'est ce qui déclenche l'événement chez le diariste, le sentiment d'être emporté, d'être appelé ? Mais quel est donc ce lieu ? C'est là toute la question que nous nous posons et bien évidemment la difficulté d'y répondre. Disons tout simplement qu'il s'agit d'une expérience personnelle qui se raconte mal parce qu'elle se vit. Ces minutes de communion avec Dieu sont au dessus de tout langage humain souligne Julien Green : *« Quels mots employer pour décrire ce qui échappe au langage ?*[491] *»*

Ce sentiment du monde invisible et de religiosité si présent et si visible chez Green que Stekel lui envoie une lettre pour lui signifier son inquiétude, Green nous en fait un bref résumé du contenu:

> *« J'ai pensé à une lettre de Stekel que j'ai retrouvé avant-hier […]. Il prétendait que mon inquiétude religieuse avait pour origine un incident de mon enfance et qu'il s'agissait de le découvrir pour me débarrasser du bagage superflu de la foi chrétienne. L'idée que la religion puisse être vraie ne semblait même pas l'effleurer*[492]*. »*

Stekel n'est pas le seul à s'inquiéter, Gide, ami de Julien Green, est également agacé et fasciné par la foi qui l'habite. On se souviendra à cet effet de l'offuscation de Gide lorsque le diariste, de retour en France après la guerre, lui avoue avec une certaine gêne s'être reconverti en 1939 :

> *« Mon retour à l'Église fut pour lui une manière de scandale […] Il y eut un cap des Tempêtes que notre amitié fut obligée de doubler à plusieurs reprises, […] Depuis mon retour en France, en 1945, je n'eus jamais l'occasion de voir Gide qu'il n'essayât d'une façon ou l'autre de porter atteinte à ma foi.*

---

[491] Julien Green, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, V, op.cit., pp. 653-654.

[492] *Journal,* tome V, p. 895, à la date du 17 janvier 1946.

La conversion, dans mon cas, était à ses yeux un fléchissement devant les forces de l'hérédité, et Gide n'admettait pas qu'on fléchît.[493]*».*

La résistance de Green face à un Gide qui «*voulait [le] gagner à l'incroyance et [qui] y mettait le zèle du chrétien qui essaie de convaincre l'infidèle. […] tout moyen lui semblait bon qui m'eût tiré du côté du doute*[494] ». Interpellé par la solidité de la foi de son ami, admiratif devant une aussi grande résistance, Gide ne comprend pas pourquoi une âme dotée d'une foi aussi intangible ne se retrouve pas les ordres:

«Pourquoi n'entrez-vous pas dans les ordres ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas quitté le monde ?[495] *».* Le problème n'est pas tout à fait simple. Pour Green, il y a lieu de faire une dichotomie entre le fait d'être fervent catholique et celui d'avoir la vocation, il ne suffit pas d'être porté par la foi pour prétendre accéder à une vie monastique, ne rentre pas dans un monastère qui veut et Julien Green le lui fait bien remarquer: *« on n'entre pas dans les ordres sans vocation*[496]*.*» La vie monastique implique un don total de soi, un abandon de sa propre personne et il s'avère que Green ne trouve pas en sa personne cette vocation. Mais pour quelqu'un comme André Gide qui connaît et côtoie Julien Green, pour avoir été son ami, sait la grande place qu'occupe la spiritualité dans la vie de celui-ci et s'étonne qu'il n'ait justement pas cette vocation :

« Précisément, dit-il alors, je ne comprends pas qu'avec votre vocation chrétienne vous n'alliez pas dans un monastère. – Mais une vocation est une chose bien précise. On peut être catholique très convaincu et ne l'avoir pas[497]*.»*

---

[493] *Journal*, p. 1212, à la date du 24 mars 1951.

[494] *Journal*, tome IV, p. 1213, à la date du 24 mars 1951.

[495] *Journal,* tome V, p. 973, à la date du 22 juillet 1947.

[496] Ibid.

[497] Ibid.

Cependant, il y a ce fait important à noter : à l'âge de dix-huit ans, Julien Green avait pour ambition de rentrer dans un monastère mais cette idée est vite abandonnée, il parlera alors de vocation manquée. Le diariste a été fortement marqué par cet échec : « *Être déçu par soi-même, n'être pas tel qu'on voulait être à dix-huit ans. Sur le plan spirituel, il y a un grand naufrage*[498].» Encore aujourd'hui, il éprouve du regret, se demandant ce qu'aurait pu être sa vie s'il était rentré dans un monastère : « *Ma vie a été faussée, peut-être, alors que j'avais dix-huit ans, mais comment le savoir ?*[499] » Il reviendra à chaque fois sur ce malheureux épisode de sa vie, il ne parvient tout simplement pas à oublier:

> *« [...] on ne réussit pas à oublier qu'à seize ans, on voulait tout simplement devenir un saint ; on était alors vrai : il n'y a d'honorable que cette ambition là*[500]*.»*

Mais là encore, il y a une différence entre celui qu'on veut être et celui qu'on est. L'homme que Green a essayé d'être mais qu'il n'a pas été pèse sur lui. Qu'à cela ne tienne, la foi reste inscrite dans son cœur.

Fortement imprégné de l'éducation religieuse qu'il a reçue, Julien Green a cette crainte de Dieu, de tout ce qui peut l'éloigner du monde visible et par là même du bonheur véritable. Cela explique son manque d'attrait pour la gloire du monde et tous ses artifices :

> *« Une éducation religieuse m'a trop nettement fait voir le néant du monde. C'est ce qui chez moi, paralyse l'ambition. [...] Il me semble que je mourrais de honte si je devais me mettre en avant comme font certains.*[501] *»*

---

[498] *Journal,* tome VI, p. 1326, à la date du 13 février 1954.

[499] *Journal,* tome VI, p. 1322, à la date du 31 décembre 1953.

[500] *Journal,* tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

[501] *Journa*l, tome V, Pl. IV, p. 1099, à la date du 24 septembre 1949.

Julien Green n'est pas, non plus, attiré par le « *succès qui est un opium de mauvaise qualité*[502] », il n'écrit pas pour rechercher la reconnaissance ou la gloire : « *Je n'ai jamais pensé au succès, je travaille exactement comme l'abeille ou comme l'oiseau […] Je crois qu'il ne peut du tout être question de gloire littéraire au seuil du monde étrange qui s'ouvre devant nous. Cela ne me fait absolument rien qu'on retienne mon nom ou qu'on l'oublie*[503]. » Le succès le laisse indifférent. Il ne veut pas être vêtu de gloire, cela nous amène à considérer cette note de mai 1955 : *« Le désir de la gloire littéraire […] a décru au moment où je me suis aperçu que le monde n'existait pas du tout de la manière que nous l'imaginons, […] je n'ai plus aucune ambition terrestre*[504]*. »* Sa haine du succès est telle qu'il lui arrive ceci d'étrange :

> *« […] tendance beaucoup plus mystérieuse […] qui me pousse à compromettre le succès de ce que j'entreprends. Pour des raisons que je n'arrive pas à bien découvrir, mais qui doivent être d'origine religieuse, je me méfie du succès*[505]*.»*

Il faut également savoir que le père de Julien Green a perdu une fortune considérable dans des spéculations. Son grand-père était l'un des hommes les plus fortunés d'Amérique, à la mort de celui-ci, M. Green hérite tout naturellement de la fortune de son père mais perd tout l'héritage dans les jeux de hasard. Le diariste a donc été élevé simplement, modestement. Outre ce fait, l'auteur du *Journal* nous confit dans un entretien qu'il donne à Bernard Pivot avoir perdu plusieurs fortunes aux Etats-Unis:

> *« En 1930, j'avais reçu plusieurs prix fort importants en Amérique et mes livres avaient remporté de très grands succès. Sur le conseil de personnes très*

---

[502] *Journal,* tome V, Pl. IV, p. 1063, à la date du 13 février 1949.

[503] *Journal,* tome V, Pl. IV, p. 1099, à la date du 24 septembre 1949.

[504] *Journal*, tome VII, Pl. IV, p. 1417, lundi de la Pentecôte.

[505] *Journal,* tome V, Pl. IV, p. 919, à la date du 9 juillet 1946.

au courant des affaires, j'avais laissé cet argent à New York. Il y eut ce qu'on appelle là-bas le « Blue Monday » et ici le « Lundi noir », l'effondrement de Wall Street. J'étais riche sur le papier et subitement ce n'était plus que de l'imagination. C'est en dînant que l'on m'a appris cela. C'était pour moi purement abstrait. »

Face à un monde aussi fragile et instable, *« Je puis dire honnêtement que la gloire littéraire m'est devenu complètement étranger depuis le jour où j'ai compris jusque dans la moelle des os que ce monde était d'une fragilité extraordinaire. J'écris parce que si je n'écrivais pas j'étoufferais*[506]*. »*

Cela explique en pourquoi Julien Green n'est pas porté par les modes, le tapage et la réussite. On comprend mieux son détachement pour les choses matérielles, ces choses que nous croyons posséder mais qui en réalité peuvent nous échapper parce que ne faisant pas partie de nous, alors pourquoi s'y attacher? Pourquoi s'attacher aux choses éphémères et vaines? « *Que servirait à un homme de gagner tout le monde…*[507] » s'il doit perdre son âme? Ce qui, au fond, compte pour lui c'est le monde invisible, Dieu et tout ce qui s'y prête. En réalité, Green est

« Tourmenté par le peu de réalité de la vie dans le monde. La vie religieuse, elle, me paraît d'une réalité qui anéantit presque tout autour d'elle (sauf l'amour) comme un incendie mange une forêt. Le monde n'est pas vrai. Que d'efforts pour monter autour de soi le décor d'une vie agréable ! Ces meubles, ces tableaux, ces livres que nous n'aurons même pas le temps de lire tous, alors que l'au-delà est près de nous qui flamboie et que le grand brasier de la charité divine nous attend.[508]*».*

---

[506] *Journal,* tome VI, p. 1172, à la date du 11 septembre 1950.

[507] *Journal,* tome V, p. 972, à la date du 21 juillet 1947.

[508] *Journal,* tome V, p. 937, à la date du 3 septembre 1946.

Cette distance que Green met entre lui et les biens matériels se justifie aussi par une sorte de promesse de récompense divine faite par l'Évangile, à l'endroit de ceux qui sauront se défaire de la gloire et du bonheur terrestre : la Bible fait entendre à ce propos que Le royaume des cieux est aux pauvres et la gloire terrestre nous éloigne de Dieu.

Thérèse Tremblais[509] nous dit à ce propos que la promesse des récompenses futures en échange du renoncement au plaisir terrestre est le ressort de l'adhésion aux religions et marque bien cette difficulté à surmonté le principe du plaisir. Abandonner un plaisir immédiat pour gagner par des nouvelles voies un plaisir plus tardif mais assuré est le propre des religions

Julien Green, nous l'avons bien compris ne veut pas des futilités de ce monde. Il veut fuir la réalité visible, ses séductions qu'il sait illusoires, pour se confier aux promesses de la religion *: « Toute vraie joie comme toute vraie tristesse nous vient du dedans. Le monde extérieur avec ses illusions délicieuses ou terrifiantes ne peut que nous jeter dans le trouble et empêcher que nous ne nous trouvions. Il faut chercher la route qui mène vers le plus intérieur de nous-mêmes si nous voulons goûter la paix*[510]*. »* d'où *« le désir de quitter le monde*[511] *»* pour le diariste. Le monde c'est le mal, c'est le domaine du malheur, c'est l'envers du monde invisible, le : *« […] monde qui est pour moi un des aspects du démon et auquel j'essaie d'échapper*[512]*.»*

L'angoisse devant le mal du monde devient angoisse de vivre dans le monde, il importe donc, pour l'auteur du *Journal* de trouver refuge ailleurs, il fallait quitter l'impureté de ce monde. Sur la tombe de Daniel O' Donovan on grave un verset des

---

[509] Thérèse Tremblais-Dupré, *La mère absente*, Ed du Rocher, Monaco, 2002, pp. 40-41.

[510] *Journal*, tome III, p. 635, à la date du 7 janvier 1942.

[511] *Journal,* tome V, p. 900, à la date du 2 février 1946.

[512] *Journal,* tome VI, p. 1322, à la date du 31 décembre 1953.

psaumes : *« Comment un jeune homme purifiera-t-il sa voie*[513] *? »*Cette question est au centre de la destinée de Green.

Dans cette quête d'évasion, *« dans mon désir de m'éloigner du monde »*[514] et celui *« […] de changer ma vie par le dedans.*[515] *»* nous dit Green, il y a, au bout, la volonté de vivre selon la morale chrétienne. Que l'âme soit délivrée de la chair, tel est un des plus grands désirs de la conscience de Julien Green. Il ne veut pas du bonheur éphémère et fragile que lui offre ce monde, il ne peut pas s'en contenter, il sait qu'aucune des passions ne sera capable de nourrir sa faim spirituelle. Pourtant le démon se trouve partout où nous portons nos pas, il n'est pas que dans la penderie de la chambre de ses parents comme il le croyait dans son enfance. Malgré ses artifices et ses multiples métamorphoses, Green ne connaît que trop bien la face mensongère de la réalité du monde, d'une réalité d'abord dissimulée, ensuite brusquement lumineuse et sensible, mais toujours menacée de disparaître. Le fait est qu'il condamne tout ce qui est susceptible de le damner ou d'alimenter ses élans charnels.

La tristesse qui s'empare de Green face à réalité de ce monde est le signe même d'un profond désir du vrai bonheur, bonheur que le monde terrestre ne saurait lui offrir. Mais le diariste est persuadé d'une chose: que le seul refuge est la voie de Dieu, le Christ reste l'unique intermédiaire entre Dieu et l'homme, le chemin du bonheur est donc celui d'amour et d'espérance: *« Jésus est le chemin, la vérité et la vie, Nul ne va au Père autrement que par lui*[516]*.»*

Livré à ses seuls forces, Green se sait égaré dans un monde vertigineux où rien n'est stable, où tout est puéril, où tout s'effrite autour de lui. L'auteur du *Journal* sait qu'il ne peut s'évader (se sauver) par lui-même, d'ailleurs qui le pourrait ? Seul *« le royaume*

---

[513] Julien Green, *Le Voyageur sur la terre*, Plon, Paris, 1930, p. 76.

[514] *Journal,* tome V, p. 896, à la date du 18 janvier 1946.

[515] *Journal,* tome VI, p. 1206, à la date du 10 ou 11 février 1951.

[516] Evangile selon Jean, 14 : 1-14

intérieur, selon les enseignements de l'Évangile, dans les aspirations de la conscience à une libération des entraves terrestres[517]. » Sans le Christ et l'évangile,

> *« Les hommes semblent abandonnés à un vagabondage affolé, et courent vers le précipice par toutes sortes de routes spacieuses, la seule issues est la voie de étroite – le défilé – de la personne du Christ.*[518] *»*

Avec Jésus-Christ, *« je ne sais pas où je vais. Je suis un aveugle qui saisit le bas de la robe du Christ et qui ne pose plus aucune question sur la route à prendre ou le but du voyage, car la route et le but, c'est Dieu, tout ensemble*[519]*. »*

Pascal, on sait l'influence qu'il eu sur Julien Green, illustre à merveille cette conception dans ses *Pensées*

> *« Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes. Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu* [520]*» Jullien Green ne le sait que trop, bien.*

---

[517] Jean Sémolué, *Julien Green ou l'obsession du mal*, Editions du Centurion, Paris 1964, coll. Humanisme et religion dirigée par Clément Borgal, p. 127.

[518] Le magazine littéraire N° 469, *Pascal, miroir de notre vie,* novembre 2007 ''*La figure du Christ''* par Philippe sellier, P. 50.

[519] *Journal*, tome III, p. 694, à la date du 12 novembre 1942.

[520] Le magazine littéraire N° 469, *Pascal, miroir de notre vie*, novembre 2007 ''*La figure du Christ"* par Philippe sellier, P. 51.

« Je ne sais pas où je vais. Je suis un aveugle qui saisit le bas de la robe du Christ et qui ne pose plus aucune question sur la route à prendre ou le but du voyage, car la route et le but, c'est Dieu, tout ensemble[521]*. »*

L'appréhension de Green devant le mal du monde devient donc anxiété, angoisse de vivre dans un monde hostile à ses préoccupations religieuses. La crainte de vivre dans ce monde, lorsqu'elle n'est pas liée à un danger bien défini, répond à une crainte de faute possible. Mais « *[...] parfois il suffit de prier dix minutes avec ferveur pour sentir que quelque chose se passe, que l'âme essaie de se détacher du monde.* [522]» .

Même s'il est impossible de vivre selon les préceptes de la Bible, Julien Green tente de s'établir dans le Bien, il ne désespère pas et garde la foi qui est réellement la seule chose qui compte. Si le corps est dans l'acceptation et dit oui, l'âme est dans le refus et dit non. Dans l'âme de Green demeure cette étincelle insaisissable, elle ne s'éteint jamais même dans les moments de crises religieuses et pour cause, la foi est inscrite en lui :

« Garder la foi jusqu'au bout, comme on peut, comme une bougie allumée qu'on défendrait du vent en l'entourant de son manteau, c'est tout ce qu'on peut espérer,[523] *».*

Julien Green a grandi dans la foi, elle fait partie de sa vie et ne la conçoit pas sans:

« La foi, je sais ce que sais, j'ai grandi dans son ombre, [...]. Je l'ai reçue de mes parents par le bon vouloir de Dieu et elle est en moi si profonde qu'elle donne sa couleur à tout, au bien comme au mal.[524] *»*

---

[521] *Journal*, tome III, p. 694, à la date du 12 novembre 1942.

[522] *Journal,* tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

[523] *Journal*, tome IV, p.746, à la date du 11 août 1943.

[524] *Journal*, tome V, p. 1077, à la date du 21 mai 1949.

Ceci étant, nous comprenons que chez Julien Green, tout dans ce monde est vain qui ne tend dans notre vie quotidienne, vers cette perpétuelle quête de sainteté. Le monde est vanité, stérile et éphémère, seul Dieu a de l'importance pour lui. Il reprend une phrase de Bloy qu'il trouve à ce propos magnifique : « *Tout m'est égal sauf Dieu.*[525] »

> *« D'une façon générale, je demeure assez indifférent à tout ce qu'on peut dire sur moi, mais il n'en va pas de même pour la foi que j'ai reçue et que je veux garder jusqu'à la fin. Sur ce point, en effet, je suis extraordinairement sensible…* [526] »

A la lecture de ce que Julien Green nous confie, dans son *Journal*, de ses sentiments religieux, on croirait qu'il est né avec une « *âme naturellement chrétienne*[527]. »

II. / Au-delà de l'émiettement du moi

II.1 / De la conquête de soi à la quête du bonheur éternel

Malgré les nombreux problèmes auxquels se voit confronté Julien Green, celui-ci ne perd pas espoir et exprime la volonté de mieux se connaître, de mieux se regarder, de

[525] *Journal*, tome V, p. 975, à la date du 25 juillet 1947.

[526] *Journal*, tome VI, p.1374, à la date du 29 novembre 1954.

[527] Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green*, *Ecrivains de toujours* Ed du Seuil, 1990, p. 137.

noter ses faits et gestes afin d'affronter le monde avec beaucoup plus de résistance, de fermeté et de sérénité.

Le *Journal* devient alors le lieu d'un étrange théâtre de masques. Le diariste est censé s'y démasquer : les humeurs, les sensations, les impressions sont notées. Julien Green tente de découvrir le fil directeur de sa personnalité à travers le ressassement des notations quotidiennes, il espère ainsi que ce *Journal « l'aidera à voir plus clair*[528]*»* en lui.

Il va en quelque sorte entreprendre un travail de psychologue, il va s'observer, jeter un regard sur lui-même, trouver le remède qui rendra à son âme sa paix intérieure. Le diariste va alors réfléchir sur les causes de ses variations intérieures.

On sait déjà que les confessions qu'il fera aux prêtres l'aideront à comprendre la cause de son mal. Le *Journal* suppose ici un regard sur soi comparable avec le retour à l'introspection. Le moi se tourne vers lui-même pour s'étudier, pour se comprendre afin de mieux appréhender l'avenir. Tel est le cas de Julien Green : il relie son journal, réfléchit sur lui-même en se remémorant son passé proche ou lointain, s'écoute en épiant les images par lesquelles le hasard le révèle à lui-même dans le but de conquérir son être.

Pourquoi écrivez-vous ? A cette question tant de fois posée à Julien Green il répond : *« J'écris pour retrouver, pour renouer le fil couper, pour réparer la brisure. »*

Ce que Green demande à son *journal* c'est de préserver son identité menacée d'émiettement par le monde extérieur. :

> *« Un journal où l'on pourrait tout dire, qui ne serait pas le journal du corps en rébellion contre l'âme, ni de l'âme opprimant le corps, mais le journal des deux, le journal de l'homme enfin réconcilié avec lui-même.* [529]*»*

---

[528] *Journal,* tome I, p. 24, à la date du 17 septembre 1928.

[529] *Journal*, tome V, p. 1028-1029, à la date du 12 août 1948.

Julien Green attend de son *Journal* qu'il l'aide à résoudre l'énigme de son existence, de lui présenter une vision de lui-même qui lui permette de réaliser l'unité de son être, de ne pas se sentir perpétuellement déchiré entre des forces antagonistes, entre diverses instances de son moi, de se réconcilier avec lui-même. C'est d'ailleurs la raison par laquelle il définit *« Le journal comme une longue lettre que l'auteur s'écrit à lui-même*[530] *»*

Lieu privilégié où peut se dire la souffrance des diaristes, le *Journal* est pour Green le moyen d'exorciser la difficulté d'être, de la transcender et surtout de se retrouver avec soi-même. Le diariste s'accuse, se juge, et très souvent souligne, ses échecs ses défauts ou son impuissance. Il se confesse, prend des résolutions, constate la faillite de sa volonté, tente de vaincre ses contradictions et ses problèmes religieux. Comme précédemment dit, le déchirement intérieur chez Julien Green réside surtout dans l'incompatibilité du désir charnel et de la foi.

En effet, la rédaction du *Journal* a été motivée par le désir de l'auteur de se connaître, de se comprendre et de comprendre les autres

L'écriture du *Journal* permet à Green, dans une certaine mesure, de se réconcilier avec lui-même, avec autrui et avec Dieu et trouver ainsi un certain équilibre.

Julien Green, parce qu'il est parfois en rupture avec la « *condition humaine* » qu'il *« n'accepte pas »* tente, tant bien que mal, de dominer ses angoisses en notant sa douleur. L'écriture de son *Journal* va jouer dans son existence un rôle curatif, elle va en quelque sorte permettre à notre diariste d'échapper un moment à la conscience de ses manques:

> *« L'équilibre, la paix, l'ataraxie, qu'on donne le nom qu'on voudra à cela que je crains de ne jamais trouver. Écrire me libère dans une certaine mesure,*

[530] *Journal,* tome V, p. 894, à la date du 14 janvier 1946.

mais entre les livres, il y a des jours où l'on voudrait mourir, si c'était permis.[531] *»*

Julien Green aspiration à retrouver dans cette pratique du journal un état de paix et de sécurité inaccessible aux agressions du monde extérieur, ''*un havre de grâce où il est permis de se recueillir et de souffrir en paix*''[532]

Il en résulte une fuite de l'être devant lui-même, devant la réalité, sa réalité, pour échafauder la réalité seconde d'une passion. Green se refugie dans la rêverie en écrivant ses romans où, reparaît, sublimé, l'objet de don désir. Le désir ainsi reformé peut posséder totalement son auteur. C'est le mécanisme de l'obsession, qui trouve un terrain de choix dans l'état de vide intérieur préalablement établi : *« On se délivre de beaucoup de rêves en écrivant*[533]*. »* Le besoin de domination caractérise l'être enfermé dans son désir et sa passion solitaires. Ce besoin d'affirmation de soi, car il faut le dire ainsi, se fait d'autant plus crispé que l'objet de la convoitise se dérobe à elle. On est condamné à indéfiniment désirer en esprit, à indéfiniment vouloir, à faire du désir le but de sa propre poursuite, à transformer les tortures en qu'il cause en délices la poursuite de l'amour que Green voue à Mark, jeune norvégien dont il tombe amoureux se verra ainsi cultiver dans l'œuvre du diariste :

« J'étais amoureux et sauvage, et je me rendais malheureux à plaisir. [...] Je ne faisais rien pour décourager ma propre tristesse, je la cultivais plutôt ; elle a pris par la suite un développement extraordinaire, menaçant d'envahir toute ma vie ; je m'en suis débarrasser en la faisant passer dans mes livres[534]*. »*

---

[531] *Journal,* tome V, p. 1048, à la date du 6 novembre 1948.

[532] Michael O' Dwyer et Michèle Raclot, *Le Journal de Julien Green : miroir d'une âme, miroir d'un siècle,* volume 39, Peter Lang, 2005, p. 22.

[533] *Journal,* tome VI, p. 1308, à la date du 15 août 1953.

[534] *Journal*, tome II, p. 428, à la date du 22 mai 1937.

Tout porte à croire que l'écriture ici compense les défaillances de la nature et permet à Julien Green de réconcilier les dualismes inconciliables dans la réalité. Les romans de Green accomplit ainsi la réconciliation de deux principes ; l'artiste livré à ses fantasmes sait ramener ceux-ci, par ses dons dans la réalité ; c'est ainsi que, d'une certaine manière, il réalise ses fantasmes, vit ses désirs, transforme, sans passer par l'énorme détour, le monde extérieur. Julien Green peut dès lors maintenir son équilibre, concilier les réalités contraires.

Dans la mesure où les romans et le *Journal* de Green sont doubles l'un de l'autre, nous assistons dans le *Journal* à l'élaboration de ses œuvres romanesques de Julien Green à l'exemple de Moïra ; et c'est en cela que le *Journal* de Green n'est pas que transposition des faits et gestes d'un homme. Ici, l'imaginaire a aussi sa place du moins par l'intermédiaire des romans.

Chez Julien Green, la quête identitaire dissimule en réalité une recherche du bonheur éternel, celui qui vient de Dieu. Le bonheur n'est pas de ce monde, il ne réside pas dans une vie vouée aux plaisirs terrestres. Pour Julien Green, une vie vouée à Dieu, une vie heureuse et satisfaite de ce que chaque jour lui apporte est préférable à une existence inassouvie et sans frein. L'homme qui entend mener une vie de plaisirs est comparable à un *''tonneau percé''*[535], qu'il faudrait constamment remplir : à peine satisfait, le désir renaît, et avec lui la souffrance. Mais fixer son attention sur le plaisir, c'est surtout s'attarder sur les objets du monde sensible et renoncer au bonheur d'une vie contemplative qui seule peut nous mettre en contact avec l'éternité.

Seul le monde invisible a une réelle importance pour Julien Green. Cet intérêt réside dans l'éternité. Tout ce qui est du monde terrestre est éphémère et par conséquent faux. C'est qu'au fond, parce qu'il n y a de plaisir que dans l'instant, que ce dernier se révèle tout à la fois éphémère et inconsistant. Le bonheur serait donc dans une vie

[535] Platon, *Gorgias*, Paris, Gallimard, coll. ''folio'', 2000.

purement spirituelle. Seul le bonheur éternel, celui qui vient de Dieu pourrait apporter au diariste le repos de l'esprit, la sécurité, la paix de l'âme.

Julien Green n'a sans cesse émis le souhait de mourir dans un moment de prière, dans un état de pureté pour justement arriver à ce bonheur éternel, à la vie éternelle dont nous parle la Bible. Pour clarifie nos propos, il est nécessaire de faire une plongée dans l'Évangile :*'' Celui qui croit en moi a la vie éternelle''*

La vie éternelle dont il est question ici n'est pas de ce monde, elle est à venir, sa concrétisation se déroule dans le monde invisible, après le mort. Ce bonheur dont Julien Green est avide ne commence pas au ciel, mais sur terre. C'est cette vie éternelle elle-même, naissant et grandissant dans l'âme dès ici-bas, pour s'épanouir un jour dans la perfection du ciel. Nous l'avons en la présence de Jésus dans notre cœur et aussi à une vie vouée à Dieu. Autrement dit, en vouant sa vie au service de Dieu, Julien Green goûte déjà aux prémices de ce bonheur. Nous possédons dès maintenant en Christ la vie éternelle comme un don de Dieu et à la fin de notre séjour sur terre, nous entrerons dans la pleine jouissance de cette vie dans la gloire car "*celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.*"(Jean3:36). La vie éternelle est notre part présente. *" Jean 6 :27 "Travaillez, non pas pour la nourriture qui périt, mais pour cette nourriture qui demeure jusqu'à la vie éternelle, laquelle le Fils d'homme vous donnera; car lui Dieu le Père a approuvé de son cachet.*".

La vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus Christ, à être dans une relation vivante avec le Père et le Fils. Cela signifie donc avoir la vie de Christ. La vie éternelle est la vie divine. Celui qui a la vie éternelle, participe à sa nature divine. Nous recevrons la vie éternelle dans sa plénitude, car même notre corps y aura part.

On comprend mieux pourquoi Green fera de la religion une priorité. Julien Green est conscient que : *« le salaire du péché c'est la mort* [536]*»,* il lui faut donc impérativement s'établir dans le Bien, suivre la voie de Dieu, se laisser guider par le Christ :

> *« Je ne sais pas où je vais. Je suis un aveugle qui saisit le bas de la robe du Christ et qui ne pose plus aucune question sur la route à prendre ou le but du voyage, car la route et le but, c'est Dieu, tout ensemble*[537]*. »*

Dieu parle à son peuple à travers la Bible, il lui montre le chemin du bonheur et celui qui rumine jour et nuit cette promesse devient un intime du Seigneur et il découvre que la relation profonde avec le Seigneur, que cette intimité, il peut la vivre même sur son tas de fumier, même si tout est dramatique.

Heureux les pauvres, ils sont déjà dans le royaume de Dieu, ils sont dans le bonheur promis alors que sur terre ils peuvent être considérés comme des misérables. Dieu aime sa création, Dieu aime ses créatures, il aime son fils. Et ce fils aime tellement la condition humaine qu'il se fait homme. Il semble nous dire : regardez, vous pouvez être heureux avec cette condition d'hommes, moi-même Dieu, je la prends et voyez comme je rayonne de bonheur.

Julien Green sait alors qu'il ne peut être heureux que si Dieu est présent dans sa vie. La connaissance de soi n'est donc pas ici un but en soi mais elle nous permet d'accéder à autre chose, elle doit être dépassée pour s'orienter vers Dieu qui est amour, bonté et éternité.

Nous sommes tentés de faire une corrélation avec pascal dont Julien Green s'est beaucoup inspiré. Le fragment 148 des Pensées de pascal en édition Lafuma a pour titre : « *l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice* ». Il s'agit pour Pascal de

---

[536] Voir Epître de Paul aux Romains 6, verset 23.

[537] *Journal*, tome III, p. 694, à la date du 12 novembre 1942.

démontrer la nécessité de la foi en la religion chrétienne qui seule peut nous permettre d'accéder au véritable bonheur. C'est cette même conception que se fait Julien Green du bonheur.

L'homme ne peut atteindre le bonheur par ses seules forces : le bonheur est inaccessible à l'homme sans foi *: « nous ne pouvons pas nous passer de la foi. Sans elle rien a de sens »*[538]. La quête des plaisirs charnels dans laquelle Julien Green s'est engagé en errant, les rues de Paris le voue inéluctablement au malheur. Bien vite, il se rend compte que ce bonheur est éphémère, illusoire, que*: « ce plaisir ne mène nulle part. Il veut être une fin en soi et c'est un rôle qu'il joue pauvrement ; c'est le singe de l'absolu. Le plus qu'il puisse faire, c'est de provoquer l'illusion de l'anéantissement*[539]*. »* Mais, *« qui voudrait d'un bonheur aussi douteux*[540] *? »* Surement pas lui.

C'est après avoir mis son lecteur dans le trouble que Julien Green va énoncer sa thèse qui répond à ce problème : l'homme n'est plus dans le même état que celui de sa création, c'est-à-dire que l'homme a été corrompu par le péché originel.

> *« Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance sinon qu'il y a eu autrefois un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide*[541] *».*

Qu'est-ce à dire ? Avant la chute résultant du péché originel, Adam et Eve jouissaient d'un véritable bonheur dans leur communauté avec Dieu. Aussi notre « avidité » à rechercher le bonheur témoigne de cette première nature d'avant le péché qui reste encore

---

[538] *Journal*, tome III, p.583, date non communiquée.

[539] Julien Green cité par Pierre Brodin in, *Julien Green*, op.cit., p. 60.

[540] *Journal*, tome IV, p.721, à la date du 2 mai 1943.

[541] La référence n'a pas pu être retrouvée.

en nous, mais vidée de toute substance et réduite à l'état de marque ou de trace, signes d'un autre temps qu'on pourrait appeler le temps prélapasaire (le temps d'avant le péché). Notre « impuissance » à trouver le bonheur provient quant à elle du péché lui-même qui nous a privé de la présence de Dieu. En effet suite au péché, selon Julien Green, Dieu s'est caché aux yeux des hommes de manière à ce que seuls les véritables croyants puissent le voir. Ainsi la présence de Dieu dans notre âme faisait notre bonheur à l'état prélapsaire; à l'état postlapasaire, c'est à dire le temps d'après la chute, il ne nous reste plus de ce bonheur que la trace et le vague souvenir d'une plénitude désormais absente.

En l'état de déchéance où il est, que fait l'homme lorsqu'il recherche le bonheur ? Il essaye inutilement de se remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes, le secours qu'il n'obtient pas de son semblable, la trace du bonheur ancien dont témoigne son désir. Cette tentative de vouloir posséder pour combler un manque et accéder ainsi au bonheur est illusoire et vouée à l'échec. La réalité, toujours d'après Green, est qu'il y a une inadéquation fondamentale entre les objets finis dont l'homme cherche à remplir son vide intérieur et la forme infinie de son désir. C'est la raison pour laquelle Julien Green voit dans la foi, le sens même de l'existence : « *Nous ne pouvons pas nous passer de la foi. Sans elle rien n'a de sens.*[542] ». Seule la foi permet à l'homme d'accéder car elle permet l'obtention du seul objet adéquat à la forme infinie du désir : Dieu. En effet « *ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.*[543] » L'objet que l'homme recherche inconsciemment pour combler l'infinité de son vide intérieur, c'est Dieu : lui seul est son véritable bien.

Donc chercher le bonheur, en dehors de Dieu voue les hommes au malheur dans la mesure où les objets avec lesquels ils veulent combler l'infinité de leur désir sont finis, et de ce fait inadéquats à le satisfaire. Si les hommes recherchent le bonheur quoique il les voue au malheur, c'est qu'ils sont poussés par la trace toute vide qu'a laissé en eux la

[542] *Journal*, tome III, P. IV, p.593, sans date.

[543] Nous n'avons pas pu trouver la référence de cette citation.

première nature d'avant le péché originel. Comme l'explique Julien Green, l'homme n'est plus dans le même état que dans celui de sa création, seule la religion chrétienne permet de résoudre les contrariétés de l'avidité et de l'impuissance ici évoquées. Par conséquent seule la foi en l'objet infini qu'est Dieu peut permettre à l'homme d'accéder au véritable bonheur.

II.2 / La grâce du péché

Julien Green est plein de volonté, son cerveau est une « *riche bibliothèque* » affirme Pierre Brodin[544]. Mais il reste à la limite de la foi qui aurait pu lui offrir la libération à laquelle aspire le meilleur de lui-même : *« J'étais appelé, c'est certain et cet appel que je n'ai pas voulu entendre a créé autour de moi une solitude infranchissable[545]. »* Comme dit précédemment, le péché nous éloigne de Dieu

Pour attiser sa foi qui, souvent, se fait vacillante et boitillante, pour rallumer la flamme presque qu'éteinte de la religion, il lui faut l'intervention de Dieu, l'exceptionnel faveur d'une grâce de choix, *« […], un miracle comparable à celui de Lazare, la résurrection de l'âme, quelque chose d'immense à quoi il ne croyait presque plus, qu'il ne savait plus demander[546] »,* mais qu'il saura à nouveau demander pour le secours de son âme : *« Je demande à Dieu de jeter un regard sur l'homme que je suis et de le secourir. Il ne faut pas que le corps soit le pourrissoir de l'âme. [547]*». Julien Green éprouve un besoin pressant de se réconcilier avec Dieu, de se racheter auprès du ''*grand sauveur.*'' La confession, sacrement de pénitence, est ce dont il se sert pour se réconcilier avec Dieu.

---

[544] Pierre Brodin, *Julien Green*, Paris Editions Universitaires, coll. ''Classique du XXème siècle'', 1963, p, 70.

[545] Julien Green cité par Pierre Brodin, in *Julien Green*, op.cit., p.71.

[546] Pierre Brodin, *Julien Green*, op.cit.

[547] *Journal,* tome IV, p. 1143, à la date du 31 mars 1950.

Le *Journal* de Julien Green est l'expression d'un moi qui attend le secours et la grâce. Le diariste compte bien s'en servir pour solliciter l'intervention de Dieu, il espère ainsi obtenir le pardon par une écriture qui se veut salutaire et salvatrice. Dès cet instant, l'auteur du *Journa*l se raconte, avoue ses fautes, expose ses péchés tout aussi difficilement assumés malgré leur aspect véniel aujourd'hui. La confession chez Green est une sorte d'épreuve parce que avouer ses fautes à quelqu'un c'est se mettre à nu, c'est se dévoiler, laisser parler la partie obscure qui est en nous au risque de se faire juger: *« [...] mais le lecteur ne peut savoir ce qu'il en coûte d'écrire certaines phrases, ni d'où elles viennent, de quels abîmes de tristesse*[548]*. »*

En effet, Julien Green vient rendre des comptes en tant que croyant qui se confesse à Dieu, puis devant les hommes : *«Écrire un livre ne suffit pas à libérer l'écrivain, il faut que le public le connaisse, il faut que le public sache*[549]*.* » Il décrit ses regains d'espérance et de foi. Rappelons à nouveau que la foi lui a toujours paru un idéal préférable au néant :

> *« Si j'ai jamais pris quelque chose au sérieux, c'est la religion. Elle me tient à cœur beaucoup plus que vous ne sauriez le croire, [...]. Le reste, tout le reste, si brillamment, si séduisant soit-il, ne m'a jamais paru que du néant, même quand je cédais à l'attrait de ce néant*[550]*. »*

Il évoque en outre, toutes les contraintes qui l'empêchent de vivre pleinement sa foi et qui par là, empêchent l'épanouissement de cette même foi : il note ce qui dans la vie de son corps échappe aux règles particulièrement sa lutte contre l'instinct sexuel et son homosexualité. Il raconte ses moments de doute, son impatience face à un Dieu qui se mure parfois dans le silence : *« Seul peut te guider la voix de Dieu au fond de toi-même ; mais souvent elle se tait.*[551]*». Pour Julien Green,* L'aveu fait devant Dieu et devant les

---

[548] *Journal,* tome VI, p. 1307, à la date du 4 ou 5 août 1953.

[549] *Journal,* tome IV, p. 808, à la date du 22 septembre 1944.

[550] *Journal*, tome IV, page et date non communiquées.

[551] *Journal,* tome V, p. 1046, à la date du 26 octobre 1948.

hommes est l'une des conditions du salut spirituel puisque la confession suivie de la pénitence peut entraîner l'absolution des fautes commises.

Certes, Julien Green ne dit pas tout dans *son Journal*, mais il se livre aux lecteurs dans ce que l'intime peut avoir de plus superficiel ou de plus caché : les menues habitudes, les rêves, la vie sexuelle. Ici, l'écriture est considérée comme un outil qui mène au salut, un moyen de rachat car le *Journal*, reste ouvert comme confessionnal pour l'aveu des prochaines désillusions.

Cela illustre parfaitement les propos de Jossua selon lequel, le genre, en parlant du journal, *« offre beaucoup de chance à une recherche d'écriture dirigée par une préoccupation religieuse*[552]*. »* Cela illustre également le lien entre la rédaction d'un journal et un examen de conscience, ainsi que la notion de journal comme expression de crises spirituelles que l'on retrouve chez Simonet-Tenant[553]. Mais cela illustre surtout ce que dit Alain Girard[554] à propos de la fonction religieuse du journal. Pour Girard, il y a des auteurs pour lesquels écrire est une forme de prière, de confession car, il s'agit là d'un moyen pour l'homme, d'échapper à sa condition de pécheur, à la condition temporelle et d'accéder à un ordre de choses immuables. Il ajoute que la rédaction du journal, comme la prière, maintient la conscience en état d'éveil et rétablit les contacts avec les sources profondes de l'être.

Dans sa démarche de réconciliation avec Dieu, Julien Green ne se contente pas d'étaler ses fautes dans son *Journal,* il a aussi recours, à la confession auprès des prêtes. Julien Green est souffre, il est atteint de la maladie de l'âme et de la grande tristesse du péché. Il ressent le besoin de se confesser car il sent bien que sa vie spirituelle est foudroyée par le péché. Il compte bien trouver la guérison par le pouvoir de l'absolution

---

[552] Jean-Pierre Jossua, "Le journal comme forme d'expression religieuse", in *La Vie spirituelle*, janvier – février 1983, p. 17.

[553] Simonet-Tenant, Françoise, *Le Journal Intime*, Paris, Nathan, 2001, p.9.

[554] Girard, Alain, *Le Journal Intime*, Paris ; Presses Universitaires de France, 1963, pp. 336-338.

que Dieu a donné aux prêtres. Car, seul Dieu ‘‘ médecin de nos âmes’’ peut nous purifier et pardonner nos péchés. On se souvient dans un chapitre précédent que le diariste se refusait à toute confession auprès des prêtres car le protestantisme dont il est imprégné exclut ‘‘la confession’’. La religion pour lui est une affaire personnelle qui se passe entre Dieu et l’homme car Dieu seul a le pouvoir de pardonner. Alors, aucun intérêt de demander pardon par l’intermédiaire d’un prêtre, il vaut mieux s’adresser directement à Dieu. Mais très vite, le diariste comprend que l'Église est là pour lui, pour tous les pécheurs. Julien Green se confessera ainsi, auprès de plusieurs prêtres dont le Père Crété et le Père Couturier.

Pour Julien Green, la confession, est très éducative, en ce sens qu’elle nous met en face de nos péchés. Lorsque le diariste explique ses égarements au prêtre, celui-ci tente avec lui de comprendre la cause de ce mal et surtout de connaître les mécanismes qui le poussent au péché. Green fait alors face à ses fautes, il prend conscience du mal causé et surtout les assume en tant que pécheur. Il ne s’agit pas uniquement d’exposer ses fautes et de recevoir l’absolution. Le prêtre, écoute et oriente le pénitent, c’est d’ailleurs ce que fait le Père Crété à l’endroit du diariste lorsque celui-ci lui fait part de sa désobéissance. Le Père Crété ne manque pas de lui donner des orientations pour une direction spirituelle. Ces recommandations du Père Crété sont données à Julien Green dans la perspective de l’aider à reprendre, à intensifier et à trouver une démarche de prière afin de retrouver cette proximité avec Dieu. Rappelons-nous que le péché nous éloigne de Dieu. Dans ce sacrement de réconciliation il ne faut pas se contenter du pardon de la faute mais surtout de la force qui est donnée pour bien faire, et de ne plus recommencer ; il ne faut pas réduire cet acte à l’idée selon laquelle on efface le tableau et on recommence. L’absolution qui est donnée à Green après sa confession est la réalisation du sacrement de réconciliation avec Dieu, relation qu’il devra préserver. L’absolution est ce pouvoir donné par le Christ aux hommes de délivrer : c’est un sacrement de délivrance et de guérison.

Lors de la confession qu'il fait à un prêtre polonais dont le nom n'est pas mentionné dans le *Journal*, celui-ci lui demande de s'agenouiller devant lui afin qu'il lui donne l'absolution. Green éprouve alors une immense joie : il renaît de nouveau. C'est en cela qu'on a longtemps appelé la confession le deuxième baptême parce que le baptême se veut libérateur, c'est la purification radicale de tous nos péchés, c'est la renaissance.

En disant ses péchés à un prêtre, Julien Green ne fait donc pas qu'exprimer son malaise ou assumer la responsabilité de ses fautes, il comprend aussi sa faute, il comprend que Dieu a donné aux prêtres le pouvoir de pardonner par son intermédiaire et donc la possibilité de se racheter et trouver grâce auprès de lui : Rien n'est perdu, il y a de l'espoir.

> *« Je me demande parfois si je ne change pas, mais je ne sais comment cela se passe. Il y a toujours en moi cet ingouvernable espoir qui m'a porté comme une vague puissante à travers tant de difficultés intérieures. J'ai beaucoup abusé de l'espérance*[555] *»*

Green sait combien est grande la miséricorde de Dieu. Malgré ses nombreux égarements, Dieu ne l'a jamais abandonné. Pourtant il s'est souvent posé la question de savoir : « *s'il est possible de faire son salut dans le monde*[556]*. »* mais c'est là avoir *« une bien médiocre idée de la pitié de Dieu*[557] *»* reconnaît-il, Dieux est ''miséricorde et amour'' qui poserait une limite à la bonté divine ?

> *« Si l'on pouvait voir ce que Dieu fait, non pour l'âme d'un saint mais pour celle du pécheur le plus banal, on découvrirait des merveilles de bonté et de délicatesse, alliant la tendresse au respect de la liberté individuelle*[558]*. »*

---

[555] *Journal,* tome VI, p. 1190, à la date du 8 novembre 1950.

[556] *Journal*, tome V, p. 1016, à la date du 10 juin 1948.

[557] *Journal*, tome VI, p. 1264, à la date du 15 février 1952.

[558] *Journal*, Pl. V, op.cit., p. 215, à la date du 17 novembre 1956.

Pareille citation nous permet de saisir l'évolution chez le diariste vers une optique de Dieu qui se rapproche de celle de l'Évangile, autrement dit d'un Dieu miséricorde, de bonté et de pardon. Les indices de cette évolution sont surtout à voir dans une note de 1955 :

> *« La conversion d'une petite âme tout à fait ordinaire me paraît aussi miraculeuse que la conversion d'une grande âme [...] Je me demande même si un homme très lentement attiré à Dieu n'offre pas un meilleur exemple de la puissance de l'amour. Un homme terrassé par la Grâce et rompant séance tenante tous ses liens avec le monde, voilà un spectacle extraordinaire, mais un homme fortement tenu et lié par les plaisirs de ce monde, , à tel point qu'il semble impossible qu'il puisse jamais les quitter, parvenant malgré tout, par l'infinie patience de la Grâce, à détruire le piège fil après fil et tout à coup dégagé de toute cette complication mortelle, quoi de plus étonnant si l'on y réfléchit bien*[559] *? »*

Ainsi, la période d'introspection intensive des années cinquante, comme le précise bien Michael O'Dwyer, a abouti chez le diariste à une remise en question de certains aspects négatifs de la filiation biblique et spirituelle pour ouvrir sur une vision plus positive de la faiblesse de la condition humaine mise en rapport avec la miséricorde de Dieu. La miséricorde de Dieu est infinie, il n y pas avec Dieu une comptabilité des grâces reçues :

> *« Dans un article à propos de mon journal, l'auteur sourit de ce qu'il appelle l'élasticité des catholiques (chutes, confessions, rechutes, je pense). Pour ma part, j'ai l'élasticité d'un silex*[560]*. »*

---

[559] *Journal,* tome VII, p. 1409, sans date, 1955.

[560] Référence non retrouvée.

A cet ami polonais qui lui rend visite et qui pense, en parlant du *Journal,* que l'auteur ne devrait pas révéler toutes ses grâces reçues parce que Dieu pourrait ne plus lui en faire, il répond :

> *« Mais, il n'y a pas de comptabilité de ce genre avec le ciel, que je sache, […] La question serait plutôt de savoir si rendre témoignage n'est pas un devoir et garder pour soi ce que l'on a reçu une sorte d'avarice*[561]*. »*

Nous tenons à rappeler ici que ces grâces ne sont pas données en vue du mérite, ni à cause d'une vertu plus forte, mais parce qu'une âme est plus faible, l'homme est faillible, il n'est pas parfait mais tend vers la perfection. Pour découvrir la mesure infinie de la miséricorde de Dieu, l'auteur du *Journal* fait une plongée dans la Bible et nous rapporte la parabole de l'enfant prodigue :

Un homme avait deux fils, le plus jeune demande à son père de lui donner sa part d'héritage, alors le père fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région et il commença à se trouver dans la misère. Alors il réfléchît. Tant d'ouvriers ont du pain en abondance chez mon père et moi je meurs de faim ici. Je vais retourner chez mon père lui demander pardon et me mettre à son service. Quand son père l'aperçu, il couru se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : ''père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils''. Mais le père dit à ses domestiques, vite apportez le plus beau vêtement pour l'habiller aller chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons et ils commencèrent la fête.

Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses ; alors il se mit en colère et il refusait d'entrer. Son père

---

[561] *Journal*, tome VI, p. 1405, à la date du 11 avril 1955.

qui était sorti le suppliait mais il répliqua, il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, mais jamais et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Le père répondit : ''*toi, mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi, il fallait bien festoyer, se réjouir car ton frère que voilà était mort, il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé*''.

Il faut voir, à travers le visage du père, l'immense miséricorde de Dieu. Le pardon de Dieu est présenté par le père qui attend le retour de la brebis égarée. Après cette parabole, Julien Green ne veut plus regarder en arrière, il sait que Dieu lui tend la main et attend son retour : *« Reviens…Reviens…Reviens… est le mot qu'on trouve sans cesse dans le livre des Prophètes. L'anneau d'or, la robe d'honneur, et le festin sont pour l'âme qui revient*[562]*.»* Grâce au sentiment de pénitence, qui est aussi celui de guérison, le diariste revient, l'absolution que lui donne le prêtre polonais pour être en état de grâce lui donne de l'espérance pour demain : *«Seul compte l'avenir à mes yeux. C'est demain qui brille. Hier n'existe plus.*[563] *»*

La prière est aussi cet instrument qui permet à Julien Green de demander la grâce de Dieu. Prier c'est parler à Dieu, c'est être en communion avec lui. Green, il faut le dire, ''*en a assez de cette vie*'', de ses fautes, il demande la force à Dieu de ne plus recommencer, son *Journal* en fait foi : *« Je voudrais simplement recevoir la force. à aucun être humain qui demande une grâce aussi légitime, le Ciel ne peut opposer un refus*[564]*. ».* Il ira jusqu'à implorer du plus profond de sa détresse. Dans une lettre sans date écrite à Jacques Maritain, il confie ce qu'il n'a jamais dit à personne :

> *« J'avais demandé à Dieu de faire que je voie, comme l'aveugle de l'Évangile, et de faire que je voie avant Pâques. C'était peut-être une prière*

---

[562] *Journal*, tome V, p. 1016, à la date du 10 juin 1948.

[563] *Journal,* tome VI, p. 1330, à la date du 11 avril 1954.

[564] *Journal*, tome I. Pl. IV. p 305, à la date du 14 mars 1934.

puérile, ou peut-être n'ai-je pas demandé comme il fallait. Il s'en faudrait si peu que j'aie la foi entière, absolue, mais si l'âme est encore obscurcie par le péché, comment la foi serait-elle autre chose qu'imparfaite[565] *?»*

Par la prière Green, renouvelle son attachement et sa confiance à Dieu et demande la force de vivre dans le Bien, il en appelle à Dieu, implore son pardon et sollicite son intervention :

« Retrouvé […] dans mes papiers d'autrefois, une prière que je recopie sans commentaires. […]. Le petit texte maladroit est du 8 mai 1924 : Seigneur, donnez-moi la paix, le silence, la tranquillité du cœur, la tranquillité de l'esprit. Je n'ai pas demandé la joie du monde. Le monde est venu à moi et m'a offert sa joie. Elle est amère, ô Dieu, et je n'en veux pas, ou veux n'en pas vouloir. Il est en votre pouvoir d'anéantir ma chair, mais je sais que vous ne le ferez pas avant que mon heure soit venue, et mon heure est loin car mon imperfection est grande. Cependant, voyez la tristesse de ma chair. Désirs de l'aube, désirs de midi, désirs du soir »[566]

On comprend dès lors que sans l'intervention de Dieu, Julien Green est perdu, il ne saurait avoir la paix à laquelle il aspire tant. Pour Green il faut bien mourir, mourir dans le Bien pour assurer sa place auprès de Dieu. Il n'a jamais perdu en lui l'étincelle de la foi toujours prête à jaillir au plus secret du cœur :

« Même aux heures les plus sombres, quand tout espoir de se vaincre paraît déraisonnable, il faut se souvenir qu'en haut, très loin, brille la lumière éternelle. Quoi que nous fassions, nous allons, parfois malgré nous, vers un bonheur dont notre esprit n'a aucune idée. A quoi bon regretter les ombres de

---

[565] *Une grande amitié.* Correspondance 1926-1972. Julien Green – Jacques Maritain. Coll. Idée/Gallimard. Lettre 62, pp. 109-110.

[566] *Journal,* tome VI, p.1169, à la date du 21 juillet 1950.

cette terre ? Il faut penser avec courage, avec espoir, à la mort, au grand pays lumineux qui 's'étend au-delà de la porte noire[567]*. »*

Le diariste garde en veilleuse un désir du vrai, en réalité, la lumière ne s'est jamais éteinte. Le diariste sait qu'il ne peut pas trouver la paix et le bonheur dans ce monde, seule la mort peut permettre ce détachement définitif, retrouver enfin la paix, *« la vraie paix, celle qui vient de Dieu, et non cette fausse paix qui suit l'assouvissement de nos convoitises…*[568] *»* Le pays lointain est lumineux, la mort n'est plus la pire des réalités, c'est la réalité suprême, qui ouvre la porte du monde invisible, encore faut-il « *songer à bien mourir*[569]*. »* L'auteur du *Journal* songe justement à *« […] mourir parmi des gens qui prient, prier moi-même à ce moment-là.*[570] *»* Pour l'heure, le diariste veut vivre dans le respect des Évangiles. Le monde est truffé d'embûches, Julien Green se sent en danger sur terre mais il sait qu'avec Dieu aucun exploit n'est impossible, aucun combat n'est perdu :

« Que craignons-nous ? […] si nous avons Dieu, nous avons tout et ces craintes s'évanouissent. Dieu, c'est la paix à jamais, la paix avec soi-même[571] *» car «Dieu donne à un degré suprême le sentiment d'une sécurité délicieuse.* [572]

Une autre notation du diariste vient accentuer cette idée de sécurité et de paix :

« Cette nuit, longue insomnie pendant laquelle j'ai agité beaucoup de pensées dont la plupart étaient fort sombres. Puis le souvenir m'est revenu de la

---

[567] *Journal*, tome II, p. 453, à la date du 8 décembre 1937.

[568] *Journal,* tome III, p. 649, à la date du 9 avril 1942.

[569] *Journal,* tome VI, p. 1206, à la date du 10 ou 11 février 1951.

[570] *Journal,* tome VI, p. 1327, à la date du 13 février 1954.

[571] *Journal,* tome VI, p. 1320, à la date du 13 décembre 1953.

[572] *Journal,* tome VI, p. 1177, à la date du 26 septembre 1950.

prière de sainte Thérèse d'Avila : Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante. Dieu seul. Et la paix m'a été rendue.[573] *»*

Green se confesse pour communier et pour être en état de grâce. Le confessionnal est une boîte à trésor dans laquelle il faut découvrir, non pas ce dont nous sommes capables, mais le vrai trésor qui est la miséricorde de Dieu. Donc entrez dans le confessionnal, entrez dans la boîte à trésor pour trouver effectivement ce trésor que par le baptême qui est déposé en nous et qui nécessite de partir de plus belle, y a une force qui est donnée dans la confession, allez chercher cette force pour repartir de plus belle. Cette image en est une parfaite illustration :

« L'autre soir, alors que je réfléchissais, il m'a semblé voir tout à coup une de ces images intérieures comme j'en ai vu plusieurs depuis cinq ou six ans. J'avais devant les yeux de l'esprit une grande ville bâtie comme une forteresse, mais basse et tout aplatie, dans une vaste plaine, au crépuscule. Il montait de cette ville une lumière incertaine et au bout d'un moment, j'ai compris que cette ville était notre âme et cette lumière, la lumière de la grâce. Sur les remparts marchait un homme en armure, et cet homme était la volonté humaine qui monte la garde sur les remparts de l'âme. Et dans l'ombre, tout autour de la ville, une grande foule en lambeaux, le visage sombre et la démarche furtive. Lorsqu'un rôdeur approchait des murs, le veilleur en armes l'écartait de son épée, mais il ne pouvait faire qu'un ou deux n'entrassent à la fin, ni que d'autres ne suivissent, ni qu'après une heure de temps, la ville entière ne fût aux mains de ces rôdeurs en haillons qui représentaient dans mon esprit les pensés d'orgueil et de convoitise.[574] *»*

Dans ce désir de communion avec Dieu après un acte manqué, nous retiendrons tout simplement ceci : *« Mon Père, bénissez-moi parce que j'ai péché »*. Sacrement de

[573] *Journal,* tome V, p. 900, à la date du 2 février 1946.

[574] *Journal*, tome IV, pp. 702-703, à la date du 4 janvier 1943.

Pénitence et de Réconciliation, la confession nous invite à recevoir de la miséricorde de Dieu le pardon de l'offense.

Dieu seul peut pardonner : lorsque je suis offensée ou que j'offense quelqu'un, ce n'est pas seulement une personne que j'offense mais toute l'humanité. Ce qui dégrade quelqu'un dégrade à travers lui l'ensemble de l'humanité. Autrement dit, tout péché est un péché contre l'humanité.

II.3 / L'expérience du péché comme moyen d'instruction et d'humanité

En dépit de la vision négative du drame du péché que peut avoir Julien Green, nous avons pu relever quelques bribes d'une optique positive vis-à-vis du péché. Il y a chez Julien Green un sentiment de déculpabilisation de la faute, entendons par là la faute charnelle ou sexuelle :

> *« Pour être coupable, je l'étais bien, selon ma façon de voir, coupable de désir sinon de fait, mais je l'étais comme l'humanité entière qui se vouait au plaisir charnel en dehors du mariage, je n'étais pas doublement coupable du fait des penchants auxquels je ne pouvais rien et dont je ne pouvais que souffrir »*[575]

Au-delà de cette souffrance, Julien Green aborde la faute avec un peu plus d'entrain et de sérénité, il est moins alarmiste car le péché à le mérite de nous rendre humain et l'idée qu'un saint puisse pécher a quelque chose de réconfortant, de rassurant. C'est une forme d'espérance pour ceux qui se croyaient définitivement égarés.

[575] Julien Green, *Terre lointaine*, op.cit., p.1210.

«J'aime beaucoup mieux savoir que François a commis quelques fautes. Il n'en devient que plus humain et plus cher à ceux qui l'aiment, et son mérite ne peut que s'accroître[576]*. »*

Le saint qui pèche montre non seulement sa part d'humanité, mais il ravive aussi l'espoir de Julien Green, celui de tous les pécheurs et donc de l'humanité entière. L'auteur du *Journal* voit en ces *saints de feu*[577]*,* la miséricorde de Dieu, une forme de réponse aux questions relatives à son salut :

« […] j'ai toujours préféré les saints de feu (du genre de saint Augustin) aux saints de glace que la tentation n'effleura seulement pas. Que saint François d'Assise soit tombé nous donne espoir. Le voilà tout proche et tout vivant. Vive Dieu, il a péché comme nous! [578]*»*

Il importe de noter ici que pour Julien Green, saint François d'Assise était, tout ce que, sur terre, avait été Jésus-Christ. A la seule différence que saint François avait eu une jeunesse mouvementée avant d'être fasciné par l'amour de Dieu. Cette comparaison s'arrête sur le plan humain. Ceci dit, si saint François a péché comme nous, c'est que tout espoir n'est pas perdu. C'est par le péché qu'on redevient humain[579], c'est par la faute, la chute que Julien Green redevient semblable à son prochain et égal à l'autre. Le diariste s'était longtemps muré dans une sorte de silence à cause de ses préoccupations religieuses, il croyait être le seul à souffrir de ses appétits charnels mais le péché est signe d'humanité. Il n'était plus seul, il n'était pas seul, il pouvait enfin s'ouvrir aux autres:

---

[576] Bernard Pivot, *Les grands entretiens* : Julien Green, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

[577] *Journal* IV, tome V, p. 1104, à la date du 9 octobre1949.

[578] *Journal* IV, tome V, p. 1104, à la date du 9 octobre1949.

[579] Carole Auroy, *Julien Green, le miroir en éclats*, Paris, Editions du Cerf, 2000, p.105.

« Je voulais aller vers les autres, vers tous les autres, et je ne le pouvais pas, parce que me croyant seul, j'étais et je restais seul. Le péché brisa ce cercle magique [...], ce fut par le péché que je retrouvai l'humanité[580]*. »*

C'est également par la faute que doit passer la voie du Salut. Le paradoxe d'une faute salutaire n'est, s'il est bien compris qu'un faux paradoxe dans la mesure où il ne peut y avoir de Salut que là où il y a péché ; pour qui est le péché sinon pour celui qui a failli ?

« Si le péché m'a gardé dans le monde, c'est qu'il fallait que dans le monde je remplisse une tâche. Dans un monastère, je n'aurais peut-être sauvé que mon âme[581]*. »*

Le pécheur, d'après Julien Green, vise un bien apparent ; la racine du bien est obscurément présente dans le mal. L'échec du plaisir peut mener à la recherche de Dieu. Il y a un profit spirituel à tirer du péché. Tout sert, y compris le péché. C'est également une notion qu'on trouve chez saint Paul[582] dans un passage où il dit que c'est à cause du péché d'Adam que nous avons éprouvé l'amour du Christ. C'est dans ce sens d'ailleurs qu'un cantique paroissial dit que Jésus-Christ n'est pas venu pour les bien-portants ni pour les justes, il est venu pour les malades et les pécheurs. Julien Green va plus loin en affirmant :

« Je crois que Dieu ne veut pas de notre petit ordre que nous nous édifions parfois avec tant de soin, avec des lectures de la Bible et de sages petites prières; il nous sauve dans le désordre qui est son ordre à lui et dont nous ne saisissons pas bien les lois[583]*.*

---

[580] Julien Green, *Partir avant le jour*, op.cit., p. 733.

[581] *Journal*, tome VI, p. 1201, à la date du 9 janvier 1951.

[582] Voir Epître de Paul aux romains, 5.

[583] *Journal*, tome VI, p. 1265, à la date du 15 février 1952.

C'est d'ailleurs *« à travers tout ce galimatias que nous allons à lui*[584] *»* Seulement, comment le faire comprendre à notre prochain sans que cela résonne comme une apologie du péché, *« Comment expliquer cela à qui que ce soit? On a toujours l'air de dire le contraire de ce que l'on pense, ou de vouloir justifier le mal, […]. Mieux vaut se taire, mais il y a des jours où l'on étouffe.* [585]*»*

Qu'il y ait, selon l'expression maintes fois utilisée par Green, une *« grâce du péché*[586] *»* que le péché puisse conduire à la rédemption du pécheur, il faut se souvenir des paroles de Saint-Paul au sujet du rapport contradictoire entre l'acte mauvais et le pardon divin : «*Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire à tous miséricorde.*[587] *».*

Le salut ne s'obtient pas seulement par le respect scrupuleux de la loi mais encore par une intervention de la miséricorde de Dieu, venue au secours de l'homme pécheur. La grâce est l'avènement d'une justice divine qui, au-delà de la somme du bien et du mal qui ont été commis, oppose à la surabondance du péché la surabondance de l'amour.

A l'extrême, Jean-Paul nous donnerait à croire que Dieu a voulu créer le mal comme une épreuve qui puisse ramener à lui l'humanité. Il est fort probable que cette théologie de la grâce et du péché ait eu une influence sur Green. Seule l'épreuve du mal permet d'engager l'humanité déchue dans la voie de la rédemption : *« Dieu permet quelquefois que nous tombions dans certaines fautes, tant il a de joie à nous pardonner*[588]*. »*

---

[584] *Journal*, tome VI, p. 1265, à la date du 15 février 1952.

[585] *Journal* IV, tome VI, p. 1265, à la date du 15 février 1952.

[586] *Journal*, tome, p. 1016, à la date du 10 juin 1948.

[587] Philippe Derivière, *Julien Green, Les chemins de l'errance,* Bruxelles, Talus d'approche, 1994, p. 41.

[588] *Journal,* tome V, p. 987, à la date du 10 novembre 1947.

Alors, pour Green, il faut savoir vivre dangereusement, prendre le risque, *« [...] braver le péché pour accomplir son œuvre. Mais à qui dire cela sans le scandaliser ?*[589]*».* Vu sous cet angle, rien d'étonnant que Julien Green veuille provoquer le mal, tenter le péché. Pour le diariste, Dieu se sert du péché pour nous secourir :

> *« Il faut quelquefois se promener au fond de l'abîme. Même si je descends jusqu'en Enfer, Le bras de Dieu est assez long pour m'en tirer. Il l'a dit en propres termes, dans l'Écriture. Je sais qu'il est là. Et non seulement je le sais, mais je le crois.*[590] *»*

Dans le *Journal* de Julien Green, la culpabilité n'est pas seulement une crise morbide, mais le début d'un retour à Dieu et à la Rédemption. Pour citer Mauriac : *« Le principe même de notre régénération peut se trouver contenu au pire de nous-mêmes*[591]*. »* Le péché peut-être le point de départ d'un renouvellement spirituel. Mauriac parle ici de ce qu'il appelle *'l'utilisation du péché par la grâce'*[592]. Le péché devient alors instrument du salut. C'est donc l'épreuve de la chute qui doit ramener le jeune homme à l'humanité, et c'est par elle que doit passer la voie du salut :

> *« Ainsi donc, nos instincts, qui varient tellement d'un individu à l'autre, seraient comme l'instrument particulier de notre salut.*[593] *»*

Avec le passage du temps, Julien Green se rend compte de la nécessité d'accepter sa condition de pécheur : *« Il y a en moi d'immenses aspirations vers le bonheur de ce*

---

[589] *Journal,* tome V, p. 1043 à la date du 13 octobre 1948.

[590] *Journal,* tome V, p. 1143, à la date du 31 mars 1950.

[591] Hawthorne, La lettre écarlate, Paris, Sauret, préface de François Mauriac, 1963.

[592] Graham Greene*, la Puissance et la Gloire*, Paris, Le Livre de Poche, 2003, p. 6.

[593] *Journal,* tome IV, p. 809, à la date du 23 septembre 1944.

monde, ce dont je ne suis pas fier, mais que je note malgré tout. J'ai beau me révolter cela est ainsi[594]*. »*

Sans vouloir faire l'apologie du péché, l'auteur du *Journal* pense que la satisfaction du désir, bien entendu sexuel, est un bien. En revanche l'homme ne doit pas en faire la visée ultime ou le but de toutes ses actions. Le plaisir ne doit pas être recherché pour lui-même, mais pour nous ouvrir au monde, son but doit être éducatif pour l'homme. Le diariste pense très fortement que « *[…] le péché donne une expérience de la vie dont il y a un profit énorme à tirer, un profit spirituel ; que le péché instruit l'individu, est une sorte d'école où il apprend à connaître l'humanité ; que Dieu permet que des âmes qui ont vécu dans le péché s'en évadent et demeurent ensuite plus proches de l'humanité que les âmes qui n'ont jamais perdu leur innocence. »*[595]

Ceci étant, il manque à certaines âmes spirituelles la connaissance du plaisir charnel. Cette ignorance peut avoir des conséquences néfastes :

> *« Entendu un prêtre parler de la conception chrétienne de l'amour. Il en disait des choses belles et audacieuses, mais il lui manquait – je dis cela en toute gravité– l'expérience physique de l'amour…et du péché. Une âme vierge appelée à diriger les hommes et les femmes peut les mener aux désastres, par ignorance des passions. Un savoir théorique ne suffit pas, même quand la prière est là »*[596]

En effet, l'ignorance que peut avoir certains prêtres du plaisir peut avoir des conséquences, qui aux yeux de Green, sont néfastes car ces prêtres, à part le fait d'être exigeants envers eux-mêmes, le sont aussi envers les pénitents qui viennent se confesser à eux. Ce mépris de la chair les empêche de comprendre les autres. C'est dire que ce

---

[594] *Journal*, tome IV, p. 523, à la date du 30 juillet 1940.

[595] *Journal,* tome IV, p. 815, à la date du 8 novembre 1944.

[596] *Journal,* tome V, p. 895, à la date du 16 janvier 1946.

qu'homme sait d'expérience vaudrait plus que toute théorie. L'expérience du péché mène à la sympathie et à la miséricorde. De tels prêtres seraient meilleurs confesseurs s'ils avaient une meilleure connaissance du monde :

> *« Je pensais à tel jeune prêtre dont l'ignorance profonde des choses du monde fait une sorte d'enfant ; je sais bien que le confessionnal est une admirable école de psychologie, mais avant qu'il ait appris sa leçon, combien d'âmes ce jeune homme n'aura-t-il pas rebutées et découragées par son intransigeance et ses rudesses*[597] *! »*

Julien Green va même encore plus loin lorsqu'il affirme : *« Les fautes charnelles apprennent à certains ce qu'ils n'auraient jamais pu savoir autrement, et j'entends cela d'une façon largement humaine*[598] *»*

Avec de tels propos, Julien Green à l'impression d'être du côté du mal, *« à un moment, j'ai eu l'air de faire l'apologie du péché, de vouloir démontrer l'utilité du mal, mais le Père Couturier m'a compris*[599]*. »*

Le Père Couturier lui fait tout de même remarquer que le risque de se complaire dans le péché est trop grand, *« le danger de rester dans le péché est beaucoup plus grand et que des âmes très spirituelles ont l'intuition du mal à un degré tel que cela équivaut à une connaissance parfaite de tous les aspects du problème. »*[600]

Il ressort alors ici, qu'aux yeux de Julien Green, le péché ramène à l'humanité, c'est par lui que doit passer le salut, c'est grâce à lui que nous recevons le pardon de Dieu alors,

---

[597] *Journal*, tome IV, p. 816, à la date du 8 novembre 1944.

[598] *Journal*, tome IV, p. 916, à la date du14 janvier 1946.

[599] *Journal*, tome IV, p. 816, à la date du 8 novembre 1944.

[600] *Journal,* tome IV, p. 815, à la date du 8 novembre 1944.

« quand les livres pieux soutiennent que le péché tue l'âme, que veulent-ils dire ? Ces mots sont vides de sens. Il y a de très grands pécheurs qui ont le sentiment de la présence de Dieu. Comment l'auraient-ils si l'âme est morte ? '' Non, me dit un religieux. L'âme n'est pas morte. C'est une façon de parler inexacte, mais le péché crée un obstacle, et cet obstacle Dieu l'abat quand il lui plaît." Il dit encore : '' Ce que les hommes cherchent à leur insu dans l'amour des créatures, c'est Dieu.[601] *»*

Cependant, une remarque s'impose parce qu'il suffit de très peu pour que l'on verse dans l'ambigu. Un auteur qui s'exprime mal risque de donner lieu à une interprétation erronée de son œuvre. Pour Julien Green, il faut éviter tout malentendu :

« Attention ! [...] il ne faut pas dire comme tant de gens que Dieu se sert du mal pour nous sauver et nous convertir, et que donc, plus il y a de mal, plus il y a des chances que Dieu nous sauve. La Grâce traverse le mal comme un rayon de lumière traverse une chambre obscure[602]*. »*

Dans cette analyse, l'auteur du *Journal* nous présente une vision optimiste du péché. Le péché permet à l'homme de prendre conscience non seulement de la profondeur de ses défaillances, mais encore de la grandeur de ses aspirations et surtout de la grande bonté de Dieu. Au Père Cognet avec qui une grande sympathie s'est créée, Julien Green lui dit :

« Dieu permet parfois que l'homme tombe dans le péché et y retombe encore et encore pour le tirer d'affaire[603] *»*

---

[601] *Journal,* tome V, p. 1051, à la date du 20 novembre 1948.

[602]Le Cri du Monde, '*Qui est L'autre pour julien Green ?*, Propos recueillis par Ada Carella, mai 1971, p. 50.

[603] Nous n'avons pas pu retrouver les références de cette citation.

La miséricorde de Dieu n'a donc pas de limites, rien ne la surpasse. C'est pourquoi celui qui désespère, c'est lui-même qui se donne la mort. Nous ne pouvons terminer sans évoquer Saint Cyrille de Jérusalem qui illustre parfaitement la grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs que nous sommes :

Non, les fautes que tu as commises ne peuvent vaincre l'immense miséricorde de Dieu.

Tes blessures ne sont pas au-dessus de la science du grand Médecin qu'est Dieu.

Remets-toi seulement à Lui avec confiance ;

Dis à ton Médecin ce que tu souffres.[604]

(Saint Cyrille de Jérusalem 315-386)

[604] http://www.prierenfamille.com/Pdf/571PrieresMisericorde.pdf

Conclusion

Le présent mémoire s'est proposé de donner, d'éclairer, avec beaucoup de précaution, une image assez proche du réel de Julien Green. Il n'a nullement l'ambition ou la prétention d'examiner la vie de Julien Green dans les moindres détails ou encore de réduire sa vie à l'ensemble de ses œuvres. Il n'est d'ailleurs pas possible d'interpréter comme un tout l'existence et l'œuvre d'un individu. Julien Green, nous le présentons plus que nous le connaissons. Sans doute, le journal non publié qui paraîtra en 1948 nous offrira un éclairage surprenant sur le mystère de sa personne, sur ce que nous ne savons pas. Néanmoins, le puzzle, épars dans le Journal publié se rassemble et livre sa part de vérité..

Chez Julien Green, il y a toujours cette impression que ''ce n'est pas ça'', que quelqu'un qu'il ne connait pas et qui n'est pas lui agit pour lui. Il a le sentiment de ne pas vivre sa vie, d'exister tout en sachant que ''ce n'est pas ça''. C'est la raison pour laquelle le diariste se demande dans son Journal s'il est vraiment devenu celui qu'il aurait voulu être. La réponse est sans appel, c'est un « non[605] » catégorique. *« Contre l'homme que je suis protestera toujours l'homme que j'aurais voulu être[606]. »*

L'analyse de l'expression du moi dans le *Journal* de Julien Green révèle ainsi un être en quête de vérité sur lui-même, un homme qui, au plus profond de lui-même recherche la vérité sur sa propre existence afin de mieux s'appréhender et affronter le monde avec plus de sérénité et de conviction. La sincérité, l'honnêteté envers soi-même sont les fondements essentiels de ce *Journal.* Julien Green y met tout son être. Il note ses craintes, ses peines et ses joies ; il transpose ses fautes et le combat intérieur auquel il est confronté. Véritable pain quotidien de l'auteur et concrétisation d'un drame intérieur et

---

[605] *Journal,* tome VIII, Pl. V, op.cit., à la date du 18 janvier 1959.

[606] Nous n'avons pas pu trouver les références de cette citation. Nous savons seulement qu'elle est extraite du *Journal* de Julien Green, Œuvres complètes, Bibliothèque la Pléiade.

personnel. Le *Journal* de Julien Green atteste une double présence, faite de sobriété et de sincérité, car elle relève d'une nécessité intérieure de goûter aux plaisirs de la chair et d'un souci perpétuel de tuer ces plaisirs qui ne procurent pas la vraie paix de l'âme, la paix qui vient uniquement de la grâce de Dieu.

Rien dans la vie du diariste ne se fait sans compromis. Il est perpétuellement en lutte contre lui-même, contre un moi désirant et un moi qui refuse de succomber aux flammes du désir. Son âme et son corps refusent de s'accorder livrant ainsi une bataille sans fin ; il existe entre ces deux une certaine animosité, un combat permanent, au grand désarroi du diariste. C'est ce déchirement de l'être incapable de choisir entre deux réalités qui ressort du *Journal.*

Il existe donc une contradiction absolue entre le Green extérieur mis fréquemment en scène dans son *Journal* et l'homme intérieur, en perpétuelle lutte contre lui-même. Le diariste comme nous l'avons vu est en conflit avec son intériorité, il est déchiré entre l'aspiration à une exclusivement spirituelle et les angoisses du désir. Le *Journal* présente alors le mystère de l'aventure humaine aux prises avec les éternelles exigences de la chair et de l'âme. Amour de Dieu, amour de l'autre, tour à tour, s'identifiant puis s'opposant.

Tout dans l'univers greenien s'oppose avec une violence directe, le *Journal* s'acharne autour du couple dialectique de la foi et du péché. Julien Green perçoit le mal comme une présence certaine, palpable, d'où la force impressionnante qui se dégage de sa création littéraire. L'antagonisme Bien / Mal devient une question de vie ou de mort.

Face à un monde hostile, Julien Green éprouve du dégoût, du mépris et du désespoir. Il ne sait pas trop quelle attitude adopter. Tiraillé entre son désir de pureté et son homosexualité, il définit sa vocation comme une lutte constante du Bien et du Mal. Il est révolté par la condition humaine, par les besoins du corps qui l'écartent du chemin de la religion même s'il reconnaît l'importance de l'instinct sexuel dans l'élaboration de tant d'œuvres :

« ... Je hais tout cet aspect du monde. Je voudrais qu'il n'y eût pas de désirs charnels, et pourtant c'est cela qui fait qu'on agit, qu'on fait des enfants et qu'on fait des livres. Mon plus grand péché aura été de ne vouloir pas accepter la condition humaine.[607] *»*

Il ne peut s'empêcher d'exprimer avec cette franchise si directe qui caractérise le ton de son *Journal*, sa haine des désirs charnels, *« cette force qui jette tant d'êtres sages aux pieds de tant d'imbéciles et les fait déliré comme des enfants luxurieux Je voudrais qu'il n'en fût pas ainsi.* [608]*»* Puisqu'il n'en est autrement, Le *Journal* pose la question éthique de savoir comment vivre la foi dans ce monde ?

C'est alors que le *Journal* de Julien Green évolue vers un journal spirituel. Les thèmes existentiels et religieux touchent particulièrement l'auteur: *« Tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu d'une manière ou d'une autre m'ennuie à mourir*[609] *».*

Il faut prendre conscience que toute la vie de Julien Green demeure sous la mouvance du Christ, *« Ce qu'il y a de plus fort en moi, c'est la religion* [610]*»,* confit-il dans son *Journal,* seul Dieu peut nous sauver du néant de ce monde.

Dans son *Journal,* Julien Green nous livre les temps forts ou discrets d'une interrogation religieuse qui va toujours plus loin dans les exigences d'une conversion à l'Amour qui ne doit s'achever que dans l'autre monde.

La lecture du *Journal* nous permet donc de pénétrer les arcanes de son imaginaire, de plonger avec lui dans son monde intérieur, de voir le monde par ses yeux, de comprendre par empathie le drame spirituel qui déchire son être. Malgré cette souffrance perpétuelle dont le *Journa*l se fait l'écho, il n'est pas l'œuvre d'un esprit pessimiste et

---

[607] *Journal*, tome V, p. 1059, à la date du 16 janvier 1949.

[608] *Journal,* tome V, p. 1065, à la date du 26 février 1949.

[609] Bernard Pivot, *Les grands entretiens*, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

[610] *Journal,* tome VI, p. 1287, à la date du 23 août 1952.

agité. Le diariste peut être triste et nostalgique d'un ailleurs, mais il a une exceptionnelle aptitude au bonheur :

« Oui, je suis heureux de vivre. Je l'ai toujours été et j'espère le rester jusqu'à mon dernier souffle. Chaque matin je me réveille avec joie : une nouvelle vie commence ! Si mon œuvre est sombre, c'est que j'y ai mis la partie sombre de mon caractère. '' Paul Morand me disait : vous vous débarrassez de vos rides sur vos personnages.''[611] *»*

Le bonheur triomphant de vivre et d'aimer, la certitude de la foi et de l'amour divin dominent le *Journal* et lui procurent, au-delà des angoisses et des mélancolies d'une âme vulnérable, une grande joie.

Du *Journal* de Julien Green ne se révèle pas uniquement le portrait de la personnalité du personnage principal, il est aussi l'expression de l'humanité toute entière car « *l'expérience d'un seul peut servir à beaucoup [...] Chaque homme n'est-il à lui seul l'humanité tout entière* »[612] ? Le diariste n'écrit pas seulement pour lui, il écrit pour son prochain, pour celui qui comme lui connaît la solitude : *« Je voudrais écrire pour celui qui est seul*[613] *».* Il n'est pas question de voir dans ce projet une solution à un problème ou une quelconque consolation, mais un brin d'espoir, espoir d'être sauvé, *'' Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière''.* L'optimisme ici suppose que chaque homme serait finalement sauvé. Cependant, le *Journal* laisse une grande place au mystère du salut de l'homme. Julien Green amène le lecteur à s'interroger sur sa propre existence, sur le message profond véhiculé par le *Journal* :

« Peut-être qu'en écrivant les pages de son journal, il arrivera à l'auteur d'écrire un jour quelque chose d'important pour quelqu'un qu'il ne connaît

---

[611] Philippe Vannini,, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Entretien, Magazine Littéraire n°459, 01/12/2006, p.98.

[612] Pierre-Jean Dufief, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Paris, Bréal, coll. Amphi Lettres, 2001.

[613] *Journal*, tome IV, p. 516, sans date.

pas ou pour lui-même. Peut-être tirera-t-il de lui-même la parole qui le délivrera et que Dieu aura caché dans son cœur, au plus intérieur de lui-même[614]*. »*

Alors, le Journal, *« accomplira sa mission, qui est celle d'être utile à quelques-uns, de les guider, de leur apprendre à éviter certaines fautes, de les aider à mieux connaître le cœur de celui qui est seul*[615]. Dieu peut délivrer un message pour chacun de nous.

Le *Journal* de Julien Green, du moins les trois tomes qui servent de support à notre étude, est un exercice spirituel auquel tout lecteur peut participer. De par ce que nous révèle la personnalité du poète, nous prenons conscience de notre être profond, des problèmes qui se mêlent et s'entremêlent aux confins de chaque être. Ce *Journal* nous invite à mieux nous connaître, à mieux comprendre ce qui se passe en nous, il nous montre la relation ambiguë qu'entretiennent le corps et l'âme.

Grand inquiet émerveillé par la beauté de cette terre dangereuse où notre éternité se joue, Julien Green communique son tourment spirituel et la chaleur de sa foi, qu'accompagnent un amour inconditionnel de la vie et une indéracinable espérance. L'œuvre du grand visionnaire s'inscrit au nombre de celles qui apportent des réponses pour demain et qui font voir avec fidélité *« qu'à travers toute vie il y a le fil d'or de l'amour de Dieu*[616]*. »*

Malgré tous ses égarements l'humanité sera sauvée nous assure Green qui nous laisse ce message confiant et apaisée : *"Je crois à la Charité qui est l'amour et je crois que ce qu'il faut d'amour à l'homme nous est donné par l'amour même : le Saint-Esprit."*

---

[614] *Journal*, tome V, p. 921, à la date du 13 juillet 1946.

[615] *Journal*, tome V, pp. 1045-1046, à la date du 24 octobre 1948.

[616] Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade V, Paris, Gallimard, p. 525.

Julien Green meurt, apaisé, à quatre-vingt-dix-sept ans. Voyageur sur la terre comme le titre d'un de ses romans, Julien Green reste expatrié. Il n'a pas voulu se faire enterré ni à Paris ni à Savannah, mais à Klagenfurt, en Carinthie.

Laissons le dernier mot à Julien Green :

« Le dernier mot, le tout dernier mot de la religion, est l'amour, et il n'y en a pas d'autre, il englobe la foi et l'espérance, il est la seule réponse qu'on puisse faire au siècle incroyant.[617] *».*

[617] *Journal*, tome VIII, Pl. V, à la date du 2 septembre 1971, page non communiquée.

Bibliographie

.

I. Les œuvres de Julien Green

.

Mont-Cinère, Paris, Plon, 1926.

Adrienne Mesurat, Paris, Plon, 1927.

Le Voyageur sur la terre, Paris, Gallimard, 1927.

Léviathan, Paris, Plon, 1929.

L'Autre sommeil, Paris, Gallimard, 1931.

Epaves, Paris, Plon, 1932.

Moïra, Paris, Plon, 1950.

Sud, Paris, Plon, 1953.

Le Malfaiteur, Paris, Plon, 1955.

Chaque homme dans sa nuit, Paris, Plon, 1960.

Partir avant le jour, Paris, Grasset, 1963.

Terre Lointaine, Paris, Grasset, 1966.

L'Autre, Paris, Plon, 1971.

Qui sommes-nous ? Discours de réception à l'Académie française, Paris, Plon, 1972.

Jeunesse, Paris, Plon, 1974.

Frères François, Paris, Seuil, 1983.

*Les Pays lointain*s, Paris, Seuil, 1987.

Dixie, Paris, Fayard, 1995.

Pamphlet contre les catholiques de France, Paris, Fayard, 1996.

Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, textes établis, présentés et annotés par Jacques Petit, tome III, 1973 ; tome IV, 1975 ; tome V, 1977 ; tome VII, 1994 ; tome VIII, 1998.

II. Etudes sur Julien Green

A. Livres

Aurow, Carole, *Julien Green, le Miroir en éclats*, Paris, Editions du Cerf, 2000.

Brodin, Pierre, *Julien Green*, Paris, Editions Universitaires, coll. Classique du XXème siècle, 1963.

Brudo, Annie, *Rêve et fantastique chez Julien Green*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

Catelain Valérie, Dottin Hélène, *Julien Green, un voyageur sur la terre*, Lille, collection UL 3, 2006.Davin, Antonia, *Julien Green et le mal d'exister*, Louvain, Université Catholique, 1975.

Derivière, Philippe, *Julien Green, les chemins de l'errance*, Bruxelles, Talus d'approche, ''Essais'', 1994.

Dottin, Hélène, *L'Écritures du moi dans l'œuvre romanesque de Julien Green*, 1947-1987, Lille, Editions du Septentrion, 2001.

Foisy, Richard, *L'expérience de Dieu avec Julien Green,* Saint-Laurent, Québec, Fidès, 2000.

Gorkine, Michel, *Julien Green*, Paris, Nouvelles éditions Debresse, ''Au carrefour des Lettres''1956.

Matz, Wolfgang, *Julien Green, le siècle et son ombre*, Paris, Gallimard, Arcades, 1997.

O'Dwyer, Michael, Raclot, Michèle, *Le Journal de Julien Green : miroir d'une âme, miroir d'un siècle*, Berne, Peter Lang, 2005.

O'Dwyer, Michael, *Julien Green, Diariste et Essayiste,* Berne, Peter Lang, 2007.

Parias, Louis-Henri, *Julien Green, corps et âme*, Paris, Fayard, 1994.

Petit, Jacques, *Julien Green, l'homme qui venait d'ailleurs,* Bruges/Paris, Desclée de Brouwer, 1969.

Petit, Jacques, *Julien Green*, Paris, Desclée de Brouwer, Les Ecrivains devant Dieu, 1972.

Piriou, Jean-Pierre, *Sexualité, religion et art chez Julien Green*, Paris, Nizet, 1976.

Raclot, Michèle, *Le sens du mystère dans l'œuvre romanesque de Julien Green*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1988.

Saint-Jean, Robert de, *Julien Green par lui-même,* Paris, Seuil, Ecrivains de Toujours, 1967.

Saint-Jean, Robert de, / Estang Luc, *Julien Green,* Paris, Seuil, Ecrivains de toujours, 1990.

Sémolué, Jean, *Julien Green ou l'obsession du Mal*, Paris, Editions du Centurion, 1964.

Simonet-Tenant, Françoise, *Le Journal Intime*, Paris, Nathan, 2001.

Touzot, Jean, *Littératures Contemporaines* n°4, *Julien Green*, Paris, Klincksieck, 1997.

B. Actes de Colloques, Revues et Entretiens

Canérot, M.F./Raclot, M., *Lectures de Julien Green*, textes publiés par la Société Internationale d'Etudes Greeniennes (S.I.E.G), Athens, Presses Universitaires de Georgie, 1994.

Canérot, M.F./Raclot, M., *Julien Green et l'insolite*, textes publiés par la Société Internationale d'Etudes Greeniennes (S.I.E.G), Athens, Presses Universitaires de Georgie, 1997.

Canérot, M.F./Raclot, M., *Autour de Julien* Green, Au cœur de Léviathan, textes publiés par la Société Internationale d'Etudes Greeniennes (S.I.E.G), Besançon, Presses Universitaires de Franc-Comtoises, 2000.

Pivot, Bernard, *Les grands entretiens avec Julien Green*, Paris, Gallimard, 20 mai 1983.

Vannini, Philippe, *Julien Green, l'histoire d'un sudiste*, Entretien, *Magazine Littéraire n°459, 01/12/2006*

C. Chapitre dans un ouvrage imprimé

Blanchet, André, ''Julien Green en proie à l'existence'' in *La Littérature et le spirituel,* Paris, Aubier / Montaigne, 1960.

Jossua, Jean-Pierre, *Pour une histoire religieuse de l'expérience religieuse*, Paris, Beauchesne, 1985, 4 vol., tome I, chap. 5 : ''L'image de la sainteté dans quelques romans du 20ème siècle''.

III. Divers

Breton, André, Nadja, Gallimard, Folio, 1937.

Deutsche Gedichte, Editions Karl Krolow, Francfort, 1982; p. 457, trad. Jean-Pierre Lefebvre, *Anthologie de la poésie allemande*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993.

Didier, Béatrice, *Le Journal Intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.

Dufief, Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Paris, Bréal, Amphi lettres, 2001.

Girard, Alain, *Le Journal Intime*, Paris, Presses Universitaire de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1963.

Greene, Graham*, la Puissance et la Gloire*, Paris, Le Livre de Poche, 1940.

Gusdorf, Georges, *Les Écritures du moi, lignes de vie I, lignes de vie* II, Paris: Editions Odiles Jacob, 1991.

Hawthorne, *La lettre écarlate*, Paris, Sauret, préface de François Mauriac, 1963.

Kaufmann, Nathalie, *Mère, mon beau souci*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

Platon, *Gorgias*, Paris, Gallimard, collec. ''folio'', 2000.

Terrile, Cristinna, *La crise de la volonté ou le romanesque en question*, Paris, Honoré Champion Editeur, 1997, Paris, coll. Bibliothèque de littérature générale et comparée, coll. n° 8

Tremblais-Dupré, Thérèse, *La mère absente*, Monaco, Editions du Rocher, 2002.

Sites web consultés

11 juillet 2009, http://www.prierenfamille.com/Pdf/571PrieresMisericorde.pdf

Sandra R ALLOGHO-OBA

L'EXPRESSION DU MOI DANS LE *JOURNAL* DE JULIEN GREEN : 1943-1954

Résumé

L'EXPRESSION DU MOI DANS LE *JOURNAL* DE JULIEN GREEN : 1943-1954

Socrate prônait, jadis, la connaissance de soi comme l'un des fondements de la sagesse. Aujourd'hui, l'Homme tourmenté par son existence, se livre encore à cette étude du moi : c'est le cas de Julien Green qui, depuis son enfance, pose la question de son identité : *« Depuis ma jeunesse, j'ai été préoccupé par le mystère de l'identité […] Je me demande […] si nous savons qui nous sommes*[1]*».*

Si Julien Green s'interroge avec tant d'avidité sur lui-même, c'est que sa situation est mise en question et qu'il lui faut retrouver les assises d'un nouvel équilibre dans un monde où il se sent parfois étranger. Il n'est pas sûr qu'il les ait trouvées, mais il est certain que *le Journal intime*, en tant que genre pratiqué et reconnu, exprime l'interrogation de l'individu face à lui-même et face à sa position dans le monde : *« Le journal que je me propose de tenir le plus régulièrement qu'il me sera possible m'aidera, je crois, à voir plus clair en moi-même.*[2] *»* Ces pages du *Journal* nous permettent donc de pénétrer les arcanes de son imaginaire, de plonger avec lui dans son monde intérieur et de comprendre par empathie le drame spirituel qui déchire son être. Julien Green est perpétuellement en lutte contre lui-même, contre un moi désirant et un moi qui refuse de succomber aux flammes de son homosexualité. Si son âme est avide de spiritualité, son corps, lui, est à l'affût du plaisir charnel. Il lui faut, spirituellement, choisir entre Dieu et le profane du quotidien. C'est ce déchirement de l'être incapable de choisir entre deux réalités qui habite Julien Green.

Malgré cette souffrance, le *Journal* de Green n'est pas l'œuvre d'un esprit pessimiste. Le diariste peut être triste et nostalgique d'un ailleurs, mais il a une exceptionnelle aptitude au bonheur. En effet, le bonheur triomphant de vivre, d'aimer et d'écrire ; la certitude de l'amour divin et de la foi qui dominent le *Journal* procure à son auteur, au-delà des angoisses, une forme de bien-être. L'œuvre de Green s'inscrit au nombre de celles qui font voir *« qu'à travers toute vie il y a le fil d'or de l'amour de Dieu*[3]*. »*

[1] Lettre du 6 avril 1973.

[2] Julien Green, *Journal*, tome I, Œuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade IV, p. 24, à la date du 17 septembre 1928.

[3] Julien Green, *Journal*, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade V, p, 525.

Résumé en anglais

THE EXPRESSION OF THE "SELF" IN JULIEN GREEN'S *JOURNAL*: 1943-1954

Formerly, Socrates used to recommend the knowledge of the self as one of the fundament of wisdom. Nowadays, Man, troubled by his existence, goes on with that study of self: It is Julien Green's case who wonders about the question of his identity since his early childhood: *"From my youth, I have been wondering about the mystery of my identity [...]. I wonder [...] if we really know who we are*[4]*"*.

If Julien Green eagerly wonders about himself, it is because his situation is called into question and because he must find the basis of a new balance in a world where he sometimes feels foreigner. He may not have found them but what is certain is that his *Journal*, as a practised and acknowledged genre, expresses the questioning of the individual facing himself and opposed to his position in the world: *"The diary I intend to keep the most regularly will help me, I think, to see more clearly in myself.*[5]*"* These pages of the *Journal* will then allow us to enter the mysteries of his imaginary world, to plunge with him in his inner world and to understand by empathy the spiritual drama which tears his being. Julien Green is always struggling against himself, against a desiring self and another one who refuses to fall into the flames of his homosexuality. If his soul is eager of spirituality, his body is on the look-out for bodily pleasure. He needs, spiritually speaking, to choose between the sacred and the profane of everyday life. It is this tearing of the human being, unable to choose between both realities, which inhabits Julien Green.

Despite this perpetual suffering, the Julien Green's *Journal* it is not the work of a pessimistic spirit. The diarist can be sad and nostalgic of a distant world but he possesses an unusual aptitude to fortune. The triumphant luck to live, to love and to write, the certainty of faith and of the divine love which predominate in the *Journal*, provides the author, beyond the anxiety, with a vulnerable soul. The Julien Green's whole work is part of those which let us show that *"throughout the whole life, there is God's love gold thread*[6]*."*

[4] Lettre du 6 avril 1973.

[5] Julien Green, *Journal*, tome I, Œuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade IV, p. 24, à la date du 17 septembre 1928.

[6] Julien Green, *Journal*, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade V, p, 525.